LES

VICTIMES DE BOILEAU.[1]

> Bâille-moi donc de ce nectar vermeil!
> Car c'est mon feu, mon sang et mon soleil!
> Oh! qu'il est doux! j'en ai l'ame ravie!
> . . . .
> Verse, garçon! verse jusques aux bords!
> — A la santé des vivans et des morts!
>
> (SAINCT-AMANT.)

I.

Les Goinfres. — Marc-Antoine de Gérard de Saint-Amant.

Ce fut un poète, hélas! et un poète perdu pour l'avenir. Il avait de l'esprit, un esprit ardent et fin; il rimait d'une manière merveilleuse. La langue poétique se pliait et se roulait sous sa plume comme la matière fusible se tord et s'arrondit au souffle du verrier;

(1) Il n'y a pas, dans les annales intellectuelles de la France, d'époque plus importante et plus curieuse à observer que celle qui assura le triomphe de Boileau et de Racine, ligués contre les influences étrangères de l'Italie et de l'Espagne, contre l'hôtel de Rambouillet et Clélie. On retrouvera, dans la série que nous commençons aujourd'hui, tous les personnages qui soutinrent cette lutte. La plupart appartenaient à une époque antérieure; en les renversant, on détrôna le passé. L'histoire des *Victimes de Boileau* sera donc en définitive l'histoire littéraire de la France, sous Richelieu et Mazarin, de 1610 à 1660.

il savait beaucoup sur les hommes et les choses. Faire la guerre et l'amour, mener la plus fringante vie d'aventure, amuser la romanesque princesse de Gonzague, plaire à la grande Christine, deviner l'italien et l'espagnol, être un peu Falstaff et un peu don Quichotte; paraître à la cour, hanter le cabaret, vivre dans un grenier, visiter les quatre parties du monde, et finir par expirer sans feu et sans lumière, sur le grabat de son taudis, rue de Seine, ne laissant après lui que son feutre, son épée, sa bouteille vide et deux volumes mal imprimés, voilà tout Saint-Amant. Qu'en dites-vous? N'est-ce pas une des bonnes figures de ce temps semi-héroïque dont Callot est le représentant?

Les Christine, les Marie de Gonzague, les Mlle de Montpensier, conviennent à Saint-Amant. Il les flatte, il les loue, il vit pour elles. Il dédie à Christine son principal ouvrage, une idylle héroïque. Toute la société du coadjuteur et de la fronde roule autour de lui. Pour amis, il a ces mauvais garçons du XVIIe siècle, qui ne peuvent ployer leur indiscipline à la règle nouvelle; sensuels, bachiques, aventureux, amusans, facilement amusés; pour lesquels Mme de Sévigné n'est pas sans faiblesse, et qui se détachent en arabesques d'or sur le fonds sévère de la société naissante à la voix de Louis XIV. Malherbe, inquisiteur de la grammaire, les avait fort gênés. Boileau, le grand-prévôt littéraire, aiguisait sa hache et mesurait ses forces pour les tuer. Malherbe et Boileau, esprits secs et rigoureux, vinrent demander compte de leur liberté aux Théophile Viaud, aux Sigogne, aux Saint-Amant, aux Voiture, aux Faret, aux Boisrobert, et leur dirent : « Où sont vos chefs-d'œuvre? Avec votre mignardise italienne, votre rodomontade espagnole, vos saillies bizarres, vos boutades éperdues, votre facilité folle, qu'avez-vous produit? » — Ceux-là, doués de tant de verve, de force, d'élan, bons rimeurs, spirituels, plaisans, quelques-uns poètes, n'avaient rien à répondre. Ainsi le cardinal de Retz, interrogé par l'histoire, ne peut lui apporter comme trophée un seul résultat politique. Il ne lui reste que son nom et ses Mémoires; il a tout brouillé sans rien conquérir. Sa fertilité d'expédiens l'a conduit à la banqueroute de sa fortune.

On aimerait à réhabiliter complètement les vaincus de l'histoire, Retz, Saint-Amant, Concini, Théophile; attendre le succès pour formuler son jugement, c'est bassesse d'esprit. Barbouillées de ridicule par la lie de deux siècles, vous avez pitié des victimes de Boileau; elles sont assez punies; qui oserait outrager de nouveau les pauvres cadavres de tant de gloire délabrée? Mais, cette pitié une fois accor-

dée, le bon sens s'arrête et se tait. Le mauvais emploi de riches facultés offre une leçon grave. Elle mérite attention. J'ai relevé ces cadavres, et consulté les annales des vaincus; je rechercherai les motifs de leur défaite, le *pourquoi* de leur obscurité, quelquefois le mode de leur suicide. J'essaierai l'autopsie; je dirai comment cette vigueur s'est consumée, comment a péri cette génération ardente; j'examinerai ce qu'elle garde encòre, sous la tombe, d'étincelles et de lueurs; ce que Dieu avait fait pour elle, et combien de génie ou d'esprit elle a jeté au caprice du vent; prodigue génération, génération de prodigues.

Sans l'étude curieuse des groupes littéraires qui ont précédé l'époque de Louis XIV, l'histoire de cette dernière resterait incomplète et insuffisante. Évoquons donc ces groupes, vieux ennemis, curieux à ressusciter. Suivons leur procession folle : bergers, Amadis, amazones, poètes crottés, petits pages, vieilles femmes philosophes, matelots poètes, beaux-esprits de ruelles, athées, fous de cour, grimauds en guenilles, spadassins espagnols, buveurs et goinfres intrépides; tout cela était littérateur comme vous et moi, n'écrivait pas de journaux, faisait des triolets, amusait les dames et avait du génie; écrivains sans jugement, qui préparaient le triomphe des intelligences sérieuses. La vieille mobilité gauloise éclata dans toute sa violence de réaction; les sages furent excessivement sages, afin de compenser la furieuse extravagance qu'ils détrônaient. L''histoire des sages et des vainqueurs est écrite partout, et très bien écrite; l'histoire des fous et des vaincus ne l'est pas : je la tente. Je redirai cette vive émeute de l'esprit français, entre l'époque de Henri IV et celle de Louis XIV; intervalle remarquable par sa verve diffuse, sa fantaisie originale, son attitude puérile et dégingandée, son talent et son néant. Qu'il me soit permis de repousser d'avance toute imputation de critique allusive, adressée au temps actuel. J'aime à raconter cette ancienne lutte littéraire, mais je n'ai point de penchant à rabaisser les talens contemporains. Mon but unique est de poser des principes raisonnables et de faire valoir des considérations élevées; il résultera de ce travail une vérité éternelle dans l'art : la nécessité de l'harmonie, et l'avortement qui suit l'effort isolé d'une seule faculté mise en jeu. On verra aussi que Boileau eut raison contre le passé littéraire, comme Louis XIV eut raison contre la fronde et la ligue. Louis XIV et Boileau eurent trop raison.

Le bataillon sacré des poètes capricieux va se mettre en marche, guidé par quelques grands seigneurs, escorté d'une ou deux aventu-

rières; il n'a pas de plus charmant personnage que le fumeur, priseur, buveur, paillard, vagabond, brave et rodomont personnage, *le bon gros Sainct-Amant;* car il avait la panse de Falstaff, comme il en avait l'esprit. Payen, Mégrin, Butte, Gilot, Desgranges, Dufour, Châsteaupers, illustres pour avoir trinqué avec ce gros homme, viennent après lui, et tiennent place dans ses hymnes. Les viveurs de bonne compagnie, le comte d'Harcourt, Retz-le-Bonhomme, de Gêvres, de Tilly, du Maurier, de Nervèze, Puylaurens, forment le gros de l'armée; puis les aventureuses princesses, Christine de Suède et Marie de Gonzague, astres errants dont la lueur éclaire cette troupe de voluptueux. Elle emporte à sa suite l'abbé de Marolles et le chansonnier Faret; tous frères de débauche, chefs ou soldats de la société tapageuse, qui, de 1630 à 1650, effraya et ennuya Louis XIV. Eux-mêmes se sont nommés : ils sont les *goinfres*, c'est leur mot; leur étendard bachique roule et se déploie dans la fumée de la poudre et le bruit de l'orgie. Ne les confondez pas avec les *libertins*, je vous prie; autre groupe de la même époque, à la tête duquel marche le grand Viaud. Les *libertins* professent l'athéisme; au culte des jouissances, ils joignent un système philosophique dont ils vous entretiendront si vous voulez, et qui coûtera la prison à quelques-uns d'entre eux, à d'autres la patrie ou la vie. Mais les gastronomes, ceux qui se sont baptisés *les goinfres*, s'occupent peu de ces hautes matières; le fracas politique leur fait peur; ils aiment mieux le bruit des mousquetades et le choc des bouteilles que celui des disputes; il se sont dit, comme certains viveurs qui déployèrent la nappe et ouvrirent leur caveau joyeux après la révolution française : « La guerre civile est une orgie de sang; qu'une orgie de vin nous console. Nous ne reconnaissons pour idole que le ventre, et nous narguons la folie qui gronde autour de nous. Si la pauvreté arrive, nous avons notre épée; le monde est grand; nous courrons le monde, chantant et nous battant après boire. Il y aura toujours place pour nous à la table et au feu des bons vivans que nos vers réjouissent; vieux, nous trinquerons encore; les femmes ne dédaigneront même pas ces amusans débris du plaisir d'autrefois, et nos cheveux blancs sur des visages enluminés, et nos panses rebondies armées du baudrier de guerre, et nos hexamètres bien tournés qui se dévoueront à leurs charmes. »

Ainsi parla, ainsi vécut Marc-Antoine de Gérard, né près de Saint-Amant, dans les environs de Rouen. Il s'était un peu trompé dans ses calculs; et lorsque, dans son réduit de la rue de Seine, méprisé du jeune Louis XIV, oublié des grands, sifflé par une généra-

tion plus sévère, « ramenant, dit-il, sur ses jambes nues sa couverture insuffisante, » il rêvait à sa vie passée et au sort des *goinfres*, ses amis, il exhalait, en se reprochant cette folle dépense du temps et du talent, des accens lugubres et grotesques :

Coucher trois dans un drap, sans feu ny sans chandelle,
Au profond de l'hiver, dans la sale aux fagots,
Où les chats ruminans le langage des Gots,
Nous éclairent sans cesse en roulant la prunelle ;

Hausser notre chevet avec une escabelle,
Estre deux ans à jeun comme les escargots,
Rêver en grimassant ainsi que les magots,
Qui, bâillans au soleil, se grattent sous l'aisselle;

Mettre, au lieu de bonnet, la coiffe d'un chapeau;
Prendre pour se couvrir, la frise d'un manteau,
Dont le dessus servit à nous doubler la panse;

Puis souffrir cent brocards d'un vieux hoste irrité,
Qui peut fournir à peine à la moindre dépense;
C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.

C'est à peu près la moitié de sa vie. Mais ce triste et joyeux sonnet qu'il intitule *les Goinfres*, date d'une époque de contrition tardive. Il fut écrit peu de temps avant sa mort, dans le taudis de la rue de Seine. Revenons aux premiers temps du prodigue.

En 1615, lorsque Saint-Amant avait dix-huit ans (1), vivait un cadet de la maison de Lorraine, d'une bravoure extrême, d'une audace qui méprisait le danger, et d'un esprit borné qui ne le voyait pas; il se nommait le comte d'Harcourt. Ses amis les hôteliers, les baigneurs, et les courtisanes l'appelaient *Cadet-la-Perle*, parce qu'il portait une grosse perle à l'oreille, à l'instar du voluptueux Henri III. La nature l'avait fait petit, gros et niais; le sort l'avait fait pauvre. Il se mit à jouer, à faire des dettes et à boire, tellement que les hommes graves l'eurent en mépris, et les gens du monde le délaissèrent. Un nom comme le sien valait de l'or; il l'exploita pour ses plaisirs, puis

(1) Les Mémoires de Tallemant des Réaux, qui contiennent la plupart des détails suivans, se trouvent si complètement d'accord avec les poésies de Saint-Amant et avec les renseignemens épars dans les œuvres de Farot, Boisrobert, Conrart, Mlle de Scudéry, Colletet, d'Urfé, Vaugelas, Coeffeteau, que, tout en avouant l'esprit de médisance qui anime Tallemant, il nous est impossible de contester la réalité primitive de la plupart des anecdotes racontées par le chroniqueur.

il en doubla le prix en provoquant le fameux duelliste Bouteville qu'il battit. Ce duel racheta tout et fit sa fortune, c'est-à-dire qu'il augmenta ses dettes, et réunit autour de lui les joyeux compères, roturiers ou nobles, poètes ou valets, qu'il rencontra sur son passage. Richelieu commençait à marcher sur les têtes de la noblesse, et trouvait bon qu'elle se déshonorât toute seule. Avec Henri d'Harcourt buvaient souvent un poète crotté du nom de Faret, qui avait le malheur de rimer à *cabaret*, et le bouffon du cardinal, ce Boisrobert si célèbre pour avoir été l'amuseur du ministre. Lorsque le comte, à bout de voie, ne trouva plus d'argent dans aucune bourse, Faret lui proposa un expédient; il s'agissait de se donner au cardinal corps et ame, et d'épouser une de ses parentes, la première venue. Boisrobert approuve, saisit le moment et fait cette ouverture à Richelieu. Se vendre n'est pas assez : il faut un acheteur. Le cardinal s'étonne, fait des difficultés, et dans un accès de bonne humeur, il invente ce distique, pour débouter Boisrobert de sa requête :

« Le comte d'Harcourt,
Lebois (1), a l'esprit un peu court! »

Quelques jours après, Faret presse son ami; Boisrobert revient à la charge; le ministre l'écoute et lui dit :

« Est-ce tout de bon? Parlez-vous sérieusement?

— Oui, monseigneur, il sera entièrement à vous : c'est un homme d'un grand cœur. Il a battu Bouteville, et vous pouvez vous fier à sa parole. »

Le cardinal y avait pensé. La bravoure de d'Harcourt, éprouvée en Allemagne, ne laissait pas de doute. Humilier l'orgueil des princes lorrains en élevant leur cadet était d'une bonne politique. Il fait venir le comte, et s'amuse d'abord à ses dépens :

« Monsieur le comte, le roi veut que vous sortiez du royaume!

— Je suis prêt à obéir, répond l'autre, qui pense qu'on va le punir de ses débauches et de ses dettes.

— Mais c'est pour commander l'armée navale. »

Voilà ce mauvais sujet de comte devenu marin et bon marin, qui traîne après lui sa petite troupe de buveurs, se distingue devant La Rochelle, reprend les îles de Saint-Honorat et de Sainte-Marguerite et fait trembler l'Espagnol. Il a trouvé sa veine; cette valeur

(1) Sobriquet familier que le cardinal donnait à Boisrobert dans ses momens de gaieté.

fougueuse, excellente pour le coup de main, aimée du soldat, frayant avec lui, bachique et rieuse, se moquant du sort et de l'avenir, distribue les coups d'estramaçon avec autant de plaisir que les rasades. Richelieu vient de faire un héros, car le comte l'est devenu. Deviner un personnage, c'est le mérite des hommes politiques qu'on appelle leur bonheur.

Le comte d'Harcourt se met en route; il va se battre. Toute la colonie des *goinfres* part avec lui. Un jeune gentilhomme de Normandie, huguenot sans fortune, bon enfant, fils d'un officier de marine qui avait servi sous la reine Élisabeth, ne demandait pas mieux que de courir les chances de cette vie gaillarde et guerrière. C'était Saint-Amant, ou plutôt Marc-Antoine de Gérard, qui venait de prendre le nom de son lieu natal. Son père, aventurier comme lui, s'était battu contre l'Armada, et les Turcs l'avaient enfermé deux ans dans la Tour Noire de Constantinople. Marc-Antoine, qui ne possédait rien que de la verve, de la jeunesse et toutes les soifs de volupté possibles, plut beaucoup à Henri d'Harcourt et à Faret, son compagnon de table. L'association entre ces trois personnages, partis de points si différens, devint intime; ils se débaptisèrent : Faret s'appela le *Vieux*, Saint-Amant le *Gros*, et d'Harcourt le *Rond*. Ils voyagèrent de compagnie, Faret composant de mauvaises chansons, d'Harcourt commandant admirablement ses troupes, Saint-Amant essayant les deux métiers de poète et d'homme de guerre. Sa première œuvre poétique n'annonce pas beaucoup de génie; c'est une chanson à boire en l'honneur du comte d'Harcourt et de ses goinfres.

Payen, Maigrin, Butte, Gilot,
Desgranges, Chasteau-Pers, et Dufour le bon falot,
Qu'un chacun élise son parrain
Pour trinquer à ce prince Lorrain!

Il nous permet qu'en liberté,
Sans aucun compliment, on lui porte une santé.
Beuvons donc, il nous fera raison,
Car il est l'honneur de la maison.

Estant parmi les Allemans,
Où son bras a plus fait que n'ont dit tous les romans,
Il apprit à suivre les hasards
De Bacchus aussi bien que de Mars.

Pour moi, disant ce qui m'en plaist,
C'est de le voir seigneur de Briosne comme il est;

Ce lieu vaut l'estat des plus grands roys,
Puisqu'un pot y tient autant que trois.

Aussi je veux faire un serment
De vivre désormais pour le servir seulement,
Et verser, pour ce prince divin,
Plus de sang que je n'ai bu de vin.

Ainsi chantaient au cabaret
Le bon gros Saint-Amant et le vieux père Faret,
Célébrans l'un et l'autre à son tour
La santé du comte de Harcour!
Vivat!

Assez pauvre poésie comme vous voyez; mais Saint-Amant grandira. A cette époque il n'avait rien vu et ne savait rien. Sous les drapeaux du comte, on ne devait pas craindre qu'il tombât dans le pédantisme; mais sa muse, s'il en avait une, pouvait bien devenir spadassine, scabreuse, écervelée, soldatesque, insolente, triviale et étourdie. C'est ce qui arriva.

Les lettres étaient alors en république. Ronsard charmait toujours les ames, non par son imitation trop assidue des anciens, mais par l'énergie de son rhythme et de son expression téméraire. Régnier, Sigogne et Du Laurens flattaient plus vivement les goûts régnans, la gaillardise, la violence, l'amour du hasard, de la satire et de la sensualité.. On laissait Malherbe peser dans un coin ses syllabes et éplucher ses diphthongues, et l'on avait pour lui beaucoup plus d'estime que de penchant. Il recommandait un difficile et puissant travail, terreur des esprits capricieux et volontaires que l'époque nourrissait en foule. Tout le monde faisait des vers, et tout le monde se battait. Chacun avait son duel, son complot, son sonnet et son ode. On ne s'embarrassait guère de l'art et de l'avenir; on suivait, comme dans tous les temps d'aventure et de trouble, l'inspiration du jour et la fantaisie.

La flotte du comte, emportant les deux poètes et le héros, s'élance voiles déployées. Il s'agit d'aller chasser les Espagnols des îles Sainte-Marguerite. A peine le jeune de Gérard est-il sur le pont du vaisseau, sa soif de vin s'éveille et sa verve s'allume. Il entonne le dithyrambe :

Matelots! taillons de l'avant!
Notre navire est bon de voile!
Ça! du vin! pour boire à l'étoile

Qui va nous conduire au levant!
A toi, la belle et petite Ourse!
A toi, lampe de notre course,
Quand le grand fallot est gisté!
Il n'est point d'humeur *si rebourse*
Qui ne se crève à ta santé!

Ce n'est pas si mal; malgré la trivialité du dernier vers et sa nullité grossière, l'élan est rapide, le rhythme vigoureux, la mesure heureuse, la rime opulente, le mouvement naïf. Il a conservé la tradition de Ronsard, qui, le premier, enseigna la bonne forme lyrique; il mêle à cette forme savante une facilité plus naïve. Cet homme sera poète; il en a toute l'étoffe, si le grotesque, le bizarre, le ton soldatesque, ne le dominent et ne l'entraînent pas. Il saisit l'aspect poétique des objets; il peint de couleurs animées le vaisseau amiral et ses banderolles flottantes :

Au gré de maint doux tourbillon
Je vois cent flammes secouées;
Cent banderolles enjouées
Y font la cour au pavillon;
Ici, l'or brillant sur la soye
En une grande enseigne ondoye,
Superbe de couleur et d'art;
Et là, richement se déploye
Le grave et royal estendard.

Ne reconnaissez-vous pas ici beaucoup de mouvement et de facilité? Le chapeau du cardinal-roi brille sur la bannière, et « le feu de sa pourpre éclatante, » astre rouge qui guide l'armée, réjouit le cœur du poète. La flotte s'engage dans le détroit de Gibraltar. Voici d'Harcourt *le Rond*, qui paraît sur la poupe, un verre à la main, trinquant à l'équipage :

Déjà sur le haut de la poupe,
Pour me pléger (1), il prend sa coupe,
Où pétille et rit le nectar,
Et s'écriant : *Masse!* à la troupe,
Sa voix étonne Gibraltar!

Même richesse de rime, même chaleur d'exécution. Vous avez admiré ce vers, bien trouvé, souvent répété :

(1) *Pléger*, « *to pledge*, » mot conservé par les Anglais; provoquer à boire. *Masse!* était le signal de boire ensemble.

« La coupe,
« Où pétille et rit le nectar. »

Il y en a mille semblables chez Saint-Amant. L'expression hardie et poétique jaillit sans peine de sa verve. Rhythme, facilité, fertilité, audace, il a tout, excepté le goût qui dispose, modère et harmonise. Ce goût régulateur, il l'obtiendrait peut-être, s'il laissait se développer en lui la sensibilité, la méditation, la passion. Mais quoi! il n'a de passion que celle du vin, la plus commode et la plus brutale; il vit et vivra toujours en soldat parasite. Il veut rire et faire rire. Devant les crêtes nuageuses de Gibraltar, sa mythologie lui revient en mémoire. Il parle ainsi au vieil Atlas : — « Relève-toi, « vieux crocheteur! nous ne t'en voulons pas; nous te laissons ton « titre de monarque des portefaix! Quant à vous, divinités marines, « prenez garde, s'il vous plaît. Un boulet de nos sabords pourrait « tomber sur la table de votre festin, briser vos salières, renverser vos « sauces, et s'il heurte par hasard

« Une baleine au court-bouillon;
« Neptune en aura sur les chausses,
« Et Vénus sur le cotillon. »

Poésie sans dignité, sans élévation, sans enseignement, vouée à l'ivresse des sens ou à l'amusement d'une troupe d'ivrognes. Les tritons dansent aux yeux de Gérard; les néréides se pressent autour du navire. « Elles font caresse et honneur à la flotte; les unes s'exhaus« sent en souriant, d'autres ne laissent paraître que leurs tresses « noires au-dessus de l'onde bleue. On entrevoit mille formes nues, « qui se dévoilent pour s'évanouir. » C'est Rubens même, un tableau sensuel, la séduction de l'homme physique, l'attrait commun de la forme et de la couleur. Chaleur inutile, verve perdue, esprit stérile, coloris sans valeur! Les arts de la peinture et du dessin peuvent se contenter de ces mérites; la beauté de l'exécution les relève. Callot, la vigueur de son trait, la précision de ses contours, la vérité fine, folle et naïve de ses portraits, offrent l'idéal grotesque que Saint-Amant et ses contemporains ont vainement essayé d'importer dans le domaine littéraire. Bannir de l'œuvre poétique le type du beau, le choix, l'exquis, l'harmonie, la chasteté, c'est blesser l'éternelle morale de l'art, qui a ses règles spéciales. Ils ont anéanti leur gloire; ils ont frappé de stérilité leurs mérites naturels, ce mouvement de l'esprit, cette verve prompte, qui brillaient chez plusieurs d'entre eux.

Hommes de caprice, qui sentaient encore la ligue, la Menippée

et le meurtre de Concini, pouvaient-ils faire mieux? J'en doute. Ils vont bientôt se précipiter dans la fronde, pour se désennuyer tout simplement. Leur poésie n'est pas une poésie de gens sérieux. Sous Ronsard, du moins, l'effort du pédantisme, voulant régénérer la littérature, avait la gravité de la science et la noblesse du labeur. Mais lorsque Viaud, Faret, Théophile, Sigogne, Saint-Amant, profitant des tentatives rhythmiques de leurs pères, n'exprimèrent, en définitive, que la débauche, la fantaisie, la licence et l'incurie, ils préparèrent la réaction de 1660, le triomphe d'une raison trop timide sur une audace trop libertine, la répulsion et le dégoût qui devaient suivre l'excès du caprice et placer la couronne sur le front sévère de Boileau.

Un mépris sans mélange serait injuste. Ces libertins et ces gastronomes poétiques ont contribué au progrès intellectuel de la France. Par eux, la poésie s'est mêlée enfin au mouvement des choses humaines; leur muse a vu la guerre ailleurs que chez Virgile; elle a fait l'amour pour son compte. Pascal, Molière et Racine s'en souviendront. Épouvantés d'un exemple si frappant et d'une décadence si complète, les écrivains de Louis XIV ne hasarderont rien; mais ils puiseront aussi dans l'observation et la passion ces pensées vivantes que Ronsard et Baïf n'avaient pu demander au calque des formes grecques et à l'étude obstinée d'une littérature sublime et morte. Les plus grands entre les successeurs de Théophile et Saint-Amant se renfermeront dans une convenance sévère et dans une dignité grave. La liberté perdra quelque chose, étouffée par la rigoureuse majesté de la monarchie. Peu d'écrivains cueilleront les palmes suprêmes de l'art, la spontanéité dans la pureté, l'indépendance et l'audace tempérées d'harmonie, l'intime sympathie avec tous les intérêts de l'humanité, jointe au sentiment de l'ordre, qui est la beauté divine. Il était dans les destinées intellectuelles de la France, comme dans ses destinées politiques, de quitter l'anarchie pour la servitude.

Je reviens à ce bon gros Saint-Amant, qui « l'épée d'une main et le rebec de l'autre » se met à courir la terre et les mers, entre le *rond* et le *vieux*, entre un pilier de cabaret et un héros. Cazal est secouru. Saint-Amant se trouve là, se bat bien, comme son maître; puis il chante encore, il essaie une forme plus grave et plus parée; c'est le sonnet, perle lyrique dont nos aïeux étaient épris; perle rare, mais qui n'est rien, si elle n'étincelle transparente et pure :

Jusqu'aux cieux, ô Cazal, pousse des cris de joye;
Te voilà garanti d'un éternel affront.

Le brave et grand Harcourt, aux combats fier et prompt,
Contre tes oppresseurs sa vaillance déploye.

Tel qu'un aigle irrité qui fond dessus sa proye,
Il fond sur l'Espagnol, il le heurte, il le rompt,
Et d'un bras glorieux, se couronnant le front,
Du superbe ennemi les lauriers il foudroye.

Les isles du Levant avaient connu son cœur,
Quand il s'en vint chercher, sous un astre vainqueur,
En un plus ample champ une plus noble guerre;

Mais à voir les exploits qu'il a faits aujourd'huy,
Je pense avec raison qu'enfin toute la terre
Sera, comme la mer, trop étroite pour luy.

Le sonnet est mauvais. Saint-Amant aura trop bu avec d'Harcourt. Il se repose un moment sur ses lauriers, passe l'hiver auprès des Alpes, et se met à lire quelques poèmes italiens. Vous avez vu qu'il se rattachait originairement à Ronsard et à Dubartas; il va bientôt subir l'influence italienne, qui prêtait alors à l'Europe ses concetti, ses pointes, ses couleurs crues et vives plutôt que chaudes, tous les raffinemens d'une imagination abâtardie. L'*Hiver des Alpes*, sonnet plein de talent et de belles images, offre la première trace de cette nouvelle et brillante manière : Saint-Amant se déploie et se développe dans la direction de sa force spéciale; il ajoute des défauts à ses défauts :

Ces atomes de feu, qui sur la neige brillent,
Ces estincelles d'or, d'azur et de cristal,
Dont l'hyver, au soleil, d'un lustre oriental,
Pare ses cheveux blancs que les vents esparpillent.

Ce *beau coton* du ciel de qui les monts s'habillent,
Ce pavé transparent, fait *du second métal* (1),
Et cet air net et sain, propre à l'esprit vital,
Sont si doux à mes yeux, que d'aise ils en pétillent.

Cette saison me plaist, j'en aime la froideur;
Sa robbe d'innocence et de pure splendeur
Couvre, en quelque façon, les crimes de la terre.

S'il s'en était tenu là, on trouverait beaucoup à louer et peu de chose à blâmer dans ce sonnet, si ce n'est le « beau coton du ciel. »

(1) Il n'est peut-être pas inutile de dire ici que le *coton du ciel* est *la neige*, et que le *second métal* est *l'argent*. Voilà de belles inventions.

Les trois derniers vers que je viens de citer sont magnifiques; mais voici la conclusion, d'un goût abominable, digne du Marini :

Au prix du dernier chaud, ce temps m'est gracieux,
Et si la mort m'attrappe en ce chemin de verre,
Je ne sçaurais avoir qu'un tombeau précieux!

Plus tard il lui vint des scrupules sur la légitimité de cette dernière pointe, qu'il remplaça par trois vers ridiculement communs. Il n'avait qu'une fraction de génie, brillante, incomplète, et pas de bon sens.

Suivons-le dans son odyssée. Il court toujours sur les pas de son ami et de son maître, toujours buvant et riant, des côtes de Sardaigne à l'île Saint-Honorat, de Saint-Honorat à Lerins, de Lerins à Cazal, de Cazal à Turin, de Turin à Ivrée, et d'Ivrée au fond de la Picardie; il est à regretter vraiment qu'il n'ait pas recueilli les particularités de ses voyages; le monde était en feu, et brûlait d'une flamme étrange et vacillante. Il se passait sur tous les théâtres des comédies burlesques. Rien ne se trouvait à sa place. Ces gens étaient bien fous; mais comme ils s'amusaient! Le talent du soudart se formait peu à peu. Fidèle à sa tradition de rime franche et puissante, l'imagination tenue en éveil par la nouveauté des aspects et la variété des spectacles, il rimait en vers de dix pieds, souvent d'une excellente facture, presque tout ce qui lui passait sous les yeux. Le genre de l'épître familière convenait à son esprit goguenard; ses œuvres en contiennent plusieurs, non exemptes de fautes, mais supérieures à tout ce qu'a fait Jean-Baptiste Rousseau dans ce genre; les beautés y sont plus nombreuses que les taches. C'est Saint-Amant qui, parmi les écrivains de son époque, a décrit de la manière la plus exactement pittoresque les modes françaises sous la régence d'Anne d'Autriche :

L'œil peut-il voir rien de plus ridicule
Qu'un de nos preux à la taille d'Hercule,
Avec sa teste, autrefois non à luy,
Teste qu'on oste, et serre en un estuy,
Teste de poil, qui de poudre couverte,
Assez souvent cache une teste verte,
Teste qui couvre et laine, et soye et lin,
De plus de fleur (1) qu'il n'en entre au moulin?
. . . .

Après avoir fait poser ce gentilhomme, il le met en scène, son petit

(1) Fleur de farine.

miroir à la main, peignant ses longs cheveux, et arpentant le terrain de ses vastes bottes évasées :

Est-il aussi quelque objet plus estrange
Que de le voir mandier la louange
De la beauté, des grâces, des appas?
Que de le voir, mesme dans le repas,
Pour contempler et ses lys, et ses roses,
Faire partout miroir de toutes choses :
Et sans respect ni des roys, ni des dieux,
Insolemment se peigner en tous lieux?
Que de le voir, dis-je, mettre en usage
La mousche feinte, en son fade visage?
Que de le voir traisner ses beaux canons,
Ses point-coupez à cent sortes de noms,
Qui, sous l'amas de six rangs d'esguillettes,
Dont les fers d'or brillent comme paillettes,
A cent replis bouffent en s'élevant
Sur le beau cuir apporté du Levant;
Et pour marcher, font qu'à jambe qui fauche,
Il meut en cercle et la droite et la gauche?

Un versificateur mérite de n'être pas tout-à-fait oublié quand il a su dessiner aussi nettement et peindre de couleurs aussi vives les costumes de son temps. Plus tard, dit-il, nul ne voudra croire que nous ayons porté

Nos manteaux courts; nos bottes aux pieds lons,
Aux bouts lunez, aux grotesques talons;
Nos fins castors, qui, du divers Protée
Semblent avoir l'inconstance empruntée;
Tantost pointus, tantost hauts, tantost bas;
Le souple tour de nos souples rabas;
Nostre façon d'estaler sur les hanches
L'exquise toile, ainsi qu'au bout des manches;
D'ouvrir en foux, par devant, en hyver,
L'habit qui vient du mouton et du ver,
Pour faire voir, ô molle bagatelle!
Le vain éclat d'une large dentelle
Riche à merveille, et *dressée à ravir*
(Ce sont les mots dont il faut se servir);
Nos sots pourpoints, nos brimbalantes chausses,
Nos beaux rubans que salissent nos sausses;
Et tout le reste, en ce genre compris,
Flattant les yeux et dupant les esprits.

Tout cela est presque aussi bien versifié et rimé que les meilleurs vers de Gresset. Saint-Amant retrace avec talent ce qui frappe ses regards; il fait de la poésie pour les yeux. Voici comment il peint les galères de Barcelone : c'est un gouffre, dit-il,

Où la misère abonde,
Où dans l'horreur d'un devoir inhumain
On voit agir et la corde et la main;
Où le plus faible abat le plus robuste;
Où la justice enfin devient injuste,
Et par l'excès d'un sévère tourment,
En crime affreux tourne le châtiment.

La rime est toujours riche, et la pensée énergique. Qu'est-ce qu'une galère? demande-t-il.

Un enfer de vivans :
Une prison qui flotte au gré des vents,
Qui marche et vole et rampe et nage et glisse;
Qui sous maint bois, des bras l'aspre supplice,
Déhache, rompt, fend le dos de la mer,
La pousse au loin, blanchit l'azur amer;
Le fait frémir à l'entour de la prouë.
L'onde en murmure, et le timon qui joue,
Voit cent bouillons tournoyer après soy,
Comme enragez qu'il donne aux flots la loy.
A l'arriver, les antennes aislées,
Par mille mains sont aussitôt calées :
L'ancre s'abisme, et le salut naval
Tonne et s'enfuit au creux d'un sombre val;
D'un mesme ton nostre bronze le paye;
L'écho repart, et mugit, et s'effraye;
Et tous ces bruits ensemble confondus
Rendent au loin les tritons esperdus.

. . . .

De tous costez les membres se remuent;
L'argouzin siffle : et les forçats qui suent
Des durs travaux, et futurs et soufferts,
Font, à ce bruit, sonner leurs tristes fers.
Leur sourde voix, encore qu'effroyable,
Tasche à nous faire un bonjour agréable,
Et, selon l'ordre, en accent de hibou,
Frappe l'oreille avec un triple *hou!*
L'airain creusé de la claire trompette

En mesme temps un autre son répète;
Le canon tire, et des mousquets amis
Les feux sans plomb dans les airs sont vomis.

On a certes admiré chez Saint-Lambert, Roucher, Delille, Esmenard, des traces de talent beaucoup moins vives, des tours d'expression qui n'ont pas autant de vivacité et d'énergie. Saint-Amand s'étonne que l'on puisse vivre en un tel supplice.

Un homme sous les chaisnes
Semble en ce lieu triompher de ses gesnes;
. . . . Il souffre sans gémir,
Vit sans manger, travaille sans dormir,
Rit, chante, joue, et dans son banc endure
Le vent, le chaut, la pluye et la froidure,
Sans que la honte ou la rigueur du sort
Excite en luy le souhait de la mort.
. . . .
O merveilleuse, ô puissante habitude,
De la nature ou la fille, ou la sœur,
Tu convertis l'amertume en douceur!

Si ce n'est pas là du talent, à quelles marques le reconnaîtra-t-on? Le sonnet, aimé de Ronsard et de Baïf, était souvent la forme préférée du poète. Sa gazette guerrière y perdait de la franchise; et l'habitude qu'il avait prise d'aiguiser, en guise de queue, une pointe italienne, pour terminer ses quatorze vers, produisait un effet très ridicule. Nous aurons soin de ne pas nous arrêter sur cette portion officielle de son talent, qui lui fait peu d'honneur. Il a bien plus de force et de simplicité, quand il se met à son aise, le *goinfre*, et chante son vin, ses maîtresses, ses fromages, le melon dont il adore la saveur, ou le désespoir de l'ivrogne qui aperçoit d'un coup d'œil le fond de sa bourse et celui de sa bouteille.

Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés vers terre, et l'ame mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir qui me remet du jour au lendemain
Essaye à gaigner temps sur ma peine obstinée,
Et me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un empereur romain.

Mais à peine cette herbe (1) est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état il me convient descendre
Et passer mes ennuis à redire souvent :

« Non, je ne trouve point beaucoup de différence
De prendre du tabac à vivre d'espérance,
Car l'un n'est que fumée et l'autre n'est que vent! »

Cette vie de mauvais sujet ne l'empêchait pas de se distinguer comme homme de guerre et comme versificateur. Après avoir aidé *Cadet-la-Perle* à battre le marquis de Léganès et le prince Thomas de Savoie, il voyage en Angleterre avec son maître, que la France envoie pour apaiser les querelles du parlement et de Charles Ier. Saint-Amant adresse à ce malheureux roi une ode détestable, qui, cependant, commence par deux agréables strophes :

Dieux, en quel aimable séjour,
En quel lieu de gloire et d'amour
M'ont conduit Zéphire et Neptune?
Suis-je en ce doux climat des astres adoré,
Où bien loin de toute infortune,
Les cieux font refleurir le beau siècle doré?

Ce plaisant fleuve que je voy,
Se couler si bien après soy,
Fent-il les champs de l'Angleterre?
Pressai-je ce terroir aux herbages épais,
Qui voit toute l'Europe en guerre,
Cependant qu'il jouit d'une éternelle paix?

Fantaisie poétique, bonne pour obtenir quelques écus. Ce pays *adoré* et *paisible*, qui allait couper la tête à Charles Ier, joua d'assez mauvais tours au poëte. On lui fit mal la barbe, on lui vola sa bourse pendant qu'il cuvait son vin; crimes dont il se plaignit amèrement à Bacchus :

Dieux, qui voyez qu'on m'escroque en dormant,
Auquel de vous faudra-t-il qu'on se fie,
Puisque Bacchus a trahi Saint-Amant!

Le reste de la complainte fait pitié, sur ma parole :

Je perds tout en Angleterre,
Poil, nippes et liberté.

(1) Le tabac.

J'y perds et temps et santé
Qui vaut tout l'or de la terre.
J'y perdis mon cœur que prit
Un bel œil dont il s'éprit
Sans espoir d'aucun remède;
Et je crois, si Dieu ne m'aide,
Qu'enfin j'y perdrai l'esprit.

Brave prince dont la gloire
Vole dans tout l'univers,
Vois de mes malheurs divers
L'étrange et fallotte histoire.
Je n'ai pas un quart d'écu,
La tristesse m'a vaincu;
Je ne fais plus rien que geindre
Et pour m'achever de peindre —
Un froncle. . . . .

Je ne puis, quelle que soit la liberté permise à l'historien littéraire, vous dire le dernier vers de ces deux strophes, vers irréprochable pour la rime et non pour la décence. Le ton a de la facilité; on reconnaît le poète rompu aux artifices de son art. Notre ami l'était devenu, personne n'en doute, et nous le prouverons bientôt par de nouveaux exemples. Les folies et le décousu de sa vie errante avaient seuls dépravé, en la déshonorant, cette verve et cet instinct. Il suit encore Henri d'Harcourt, qui n'est plus le gourmand débauché dont Tallemant a redit l'histoire, mais un grand capitaine. Saint-Amant ne profite guère de la marche ascendante qui entraîne son héros. Il rime mieux et boit davantage, deux mérites dont le progrès ne rapporte pas un bénéfice proportionnel à la dépense qu'ils exigent. Son ami Faret, mauvais sujet par habileté et par calcul, était revenu à Paris faire sa fortune. Tout à coup Saint-Amant, dégoûté de « mettre le feu à la mèche du serpentin, » et voyant qu'à ce métier de bouffon et de soldat, de poète et d'ivrogne, il ne gagnait rien que de l'âge et du ventre, laissa d'Harcourt se faire battre à Lérida, et, pris d'un accès d'ambition littéraire, revint à Paris. On l'aimait. On aime toujours ces bonnes gens dont les vices sont gais, et qui, livrés à l'égoïsme de leurs sens, oublient celui de leur fortune. L'Académie venait d'éclore; on l'y plaça. L'assiduité des séances, exigée de ses membres par la jeune assemblée, ne lui convenait guère; on l'en exempta, sous condition qu'il rédigerait la partie comique du dictionnaire et *recueillerait les mots burlesques et grotesques;* c'était concilier le respect

de l'Académie pour elle-même et le talent réel de Saint-Amant. Il ne remplit pas un de ses engagemens, ne vint point aux séances, et persifla l'Académie :

Adieu, vous qui me faites rire,
Vous, gladiateurs du bien-dire,
Qui, sur un pré de papier blanc,
Versant de l'encre au lieu de sang,
Quand la guerre entre vous s'allume;
Vous entre-bourrez de la plume,
D'un cœur doctement martial,
Pour le sceptre éloquential.

Il aimait bien mieux, disait-il, et préférait aux *gladiateurs du bien dire* (le vers est charmant)

Les honnêtes yvrongnes
Aux cœurs sans fard, aux nobles trongnes,
Tous les gosiers voluptueux,
Tous les débauchez vertueux,
Qui parmi leurs propos de table,
Joignent l'utile au délectable.

A force de sacrifier l'utile au délectable, Saint-Amant se trouvait sans le sou. Il ne se contentait pas de boire avec les grands seigneurs; homme logique, débauché par nature et par habitude, il préférait le cabaret et la tabagie aux plaisirs des gentilshommes. S'il vous est agréable de pénétrer dans une tabagie parisienne sous Louis XIV, un sonnet de Saint-Amant va vous y introduire :

Voici le rendez-vous des enfans sans soucy,
Que pour me divertir quelquefois je fréquente;
Le maître a bien raison de se nommer La Plante,
Car il gaigne son bien par une plante aussi.

Vous y voyez Belot, pasle, morne et transy,
Vomir par les nazeaux une vapeur errante;
Vous y voyez Jallard chatouiller la servante,
Qui rit du bout du nez, en portrait racourcy.

Que ce borgne (1) a bien plus Fortune pour amie
Qu'un de ces curieux qui, soufflant l'alchimie,
De sage devient fol, et de riche indigent!

(1) Le maître du café était borgne apparemment.

Cestuy-la sent enfin sa vigueur consumée,
Et voit tout son argent se résoudre en fumée;
Mais lui, de la fumée il tire de l'argent.

La Plante, vous le voyez, était un cafetier borgne qui tenait un café borgne, et chez lequel on fumait. Qui n'a pas remarqué la ferme souplesse de ce sonnet, son air déluré, sa tournure spirituelle et sa bonne facture? Notre poète est dans son centre. Il s'est moqué de la vie; cette moquerie sans portée et sans avenir est devenue pour lui la source de l'inspiration.

Il y avait alors de par le monde une princesse aventureuse, belle, spirituelle, romanesque, hardie, qui avait commencé par inspirer une passion vive à *Monsieur*, que la reine-mère avait enfermée à Vincennes pour empêcher ce mariage; qui, dans sa première jeunesse, avait conspiré avec Cinq-Mars contre Richelieu, et marchait de conspirations en intrigues, d'intrigues en retraites forcées, de retraites en aventures, le plus innocemment du monde, comme cela se faisait alors. Fille du duc de Nevers et de Mantoue, Marie de Gonzague, dans un des soubresauts ordinaires de sa destinée, plut au roi de Pologne Ladislas Sigismond. Ladislas résolut d'abord de l'épouser, se décida pour une princesse autrichienne, perdit sa femme, et revint à Marie de Gonzague. Le chroniqueur le plus amusant de l'époque appelle cela des *hausses qui baissent et des baisses qui haussent*. Le mauvais traducteur Marolles, grand ami du poète, et qui buvait sec aussi, avait crédit près des familiers de la princesse. Il leur recommande son compère Saint-Amant, devenu parfaitement gueux; on l'accepte. Il reçoit trois mille francs de pension, le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre, celui de conseiller d'état, et part gaiement pour le pays des Sarmates, s'apprêtant, dit-il, à devenir « *le gros Saint-Amantski.* » Je ne sais si *le gros* avait oublié *le rond;* mais d'Harcourt, qui s'en allait battre les Espagnols à Valenciennes, paraît ne s'être guère occupé du *vieux* et du *gros*, de Faret et de Saint-Amant, ses bardes acolytes. Faret, dont nous nous occuperons quelque jour, avait renoncé à la débauche en publiant *l'Honnête Homme.* Saint-Amant, épris aussi d'une fantaisie de gloire sérieuse, avait esquissé à plusieurs reprises un poème sur lequel il fondait ses espérances, et dont nous parlerons bientôt. La grande œuvre était dans ses malles, en 1649, lorsque le *conseiller d'état de la reine de Pologne*, traversant Saint-Omer, fut pris pour un espion politique, et retenu captif quelques jours par la garnison. « M'en allant en Pologne,

dit-il à la nouvelle reine, pour rendre mes très humbles et très fidèles devoirs à votre majesté, et pour lui porter ce que j'avais déjà fait de cette pièce (son poème), je fus pris par la garnison de Saint-Omer. Sans doute que si je n'eusse dit aussitôt que j'avais l'honneur d'être un des gentilshommes de sa chambre, et que je ne me fusse comme revêtu de si belles et de si fortes armes, je n'aurais jamais pu parer ce coup d'infortune. Je courais risque de perdre la vie, *et le Moïse sauvé était le Moïse perdu.* Mais ceux qui me prirent, quelque farouches et quelque insolens qu'ils fussent, respectèrent en la personne du domestique la grandeur de la maîtresse : l'éclat d'un nom si fameux et si considérable leur fit suspendre la foudre qu'ils étaient tout prêts de faire tomber sur moi, et leurs yeux, la voyant luire comme un bel astre au premier des cahiers de mon ouvrage, en furent tellement éblouis, qu'ils n'osèrent plus les regarder. »

Cette préface n'est pas d'un courtisan malhabile, et Saint-Amant savait son monde. Après avoir vidé bien des brocs avec les Polonais, il s'acclimate à Varsovie. Marie de Gonzague l'accueille bien; c'est lui qu'elle charge d'assister au couronnement de la reine de Suède, Christine. De Henri d'Harcourt à cette princesse aventureuse, de cette dernière à Christine, esprit plus singulier encore, Saint-Amant, toujours favori, toujours aimé, toujours nonchalant, laisse couler sa vie, sans souci des jours futurs; les protecteurs sont dignes du protégé. Le médisant des Réaux prétend qu'il eut peu de succès auprès de Christine; rien ne le prouve. D'autres contemporains affirment « qu'elle fit grand cas de lui, » et lui-même célébra dans son épopée la « fameuse Christine, » qui, dit-il :

> Allant voir des vaisseaux qu'en guerre elle destine,
> Tomba dans le Meller, et par cet accident
> Pensa faire *du Nord un funeste Occident.*

Les voyages n'épuraient pas son goût et n'assuraient pas sa fortune. Lui qui comptait toujours sur son génie, et qui ne s'arrangeait pas des convenances imposées à un conseiller d'état et à un ambassadeur, s'ennuya bientôt de la Pologne et revint en France, avec la promesse que Marie de Gonzague prendrait soin de lui. Ses cheveux blanchissaient, sa verve de débauche expirait, la fantaisie écervelée de sa parole commençait à déplaire, et sa pauvreté tranchait avec ses prétentions. Les beaux-esprits le reçurent froidement, les grands seigneurs le délaissèrent; on haussa les épaules lorsqu'à la table du coadjuteur il s'écria : « J'ai cinquante ans de liberté sur la tête! »

Cette liberté des voyages, des camps, des navires, des cabarets, des cours barbares, n'allait plus à la société française, qui changeait de face. Homme d'un autre monde, orgueilleux sans réticence, prétendant au sublime, et bravache de renommée, il ne se gênait pas et s'intitulait *le gros Virgile*. « Vous avez écrit de *jolis* vers, lui dit Esprit, son confrère de l'Académie, assis près de lui à la table de Chapelain. — Nargue de votre *joli!* s'écria-t-il avec colère, » et il fut près de s'en aller. — « Fermez les portes! disait-il ailleurs; qu'on ne laisse entrer personne; point de valets! J'ai assez de peine à réciter devant des maîtres. » — Ces rodomontades n'excitaient que la pitié. Sa pension était mal payée; un goinfre pauvre et vieux a peu d'amis; les mauvais jours commencèrent pour lui. Il s'avisa d'une spéculation, demanda le brevet d'une fabrique de verre à établir, et l'obtint, car il obtenait tout et ne tirait parti de rien. L'entreprise manqua; il fit quelques vers heureux sur la transformation du sable en cristal, et n'en retira pas d'autre bénéfice; les poètes furent jaloux d'un homme qui se conduisait en prince, parlait de ses campagnes, se comparait à Virgile, visait à l'opulence, et n'avait pas le nécessaire. Maynard, dans une jolie épigramme, le nomma *gentilhomme de verre:*

« Si vous tombez par terre, adieu vos qualités! »

Tout lui manquait donc à la fois, jeunesse, gloire, fortune. L'instant était venu de penser au grand ouvrage. Saint-Amant se retira dans un petit logement de la rue de Seine, et mit la dernière main à son poème. Dix ou quinze fois, comme il l'assure, il en avait remanié le plan, changé les détails et recomposé l'ensemble. Mais que peut-il produire? Quoi de sérieux dans sa pensée? Quelle passion l'animait? Quels souvenirs peuplaient ce cerveau? Après avoir tant vécu et si bien vécu, que lui restait-il? Des images accessoires, l'habileté du mètre, l'amour des ornemens ingénieux, le tour du vers, la facilité descriptive. Sans goût pour la sévérité des anciens, sans profondeur, sans force d'observation, sans expérience des passions nobles ou tendres, il fut, comme les derniers poètes italiens, sérieusement frivole.

Il avait vu le poète Desportes conquérir des bénéfices à la pointe de sa plume érotique; l'église, dernier refuge des muses souffreteuses, lui parut un port commode; il espéra s'y reposer enfin. Une abbaye (un contemporain dit *un évêché*) le séduisit. Le sujet de son grand poème fut donc religieux; il s'empara de Moïse, le prit au berceau, détailla d'une façon romanesque l'aventure de ce berceau porté par les ondes et recueilli par la princesse égyptienne, orna ce

récit d'arabesques de toutes sortes, et crut avoir fait une épopée, — une épopée chrétienne. Elle parut, après dix ans de préparations et de remaniemens. Il postula aussitôt son bénéfice ecclésiastique; on ne l'écouta pas, et il se fâcha gaiement, car c'était un homme d'excellente humeur, malgré ses ridicules :

« Un vers sacré semblerait inférer
Qu'au bien d'église on eût droit d'aspirer.
Mais, ô bon Dieu! combien en voit-on d'autres,
Pourvus de mitre et d'amples patenôtres,
Vivre entre nous avec autorité,
Qui ne l'ont pas aussi bien mérité!
A tout le moins chacun dit, à ma mine,
Qu'un long habit de serge ou d'étamine
Ne siérait pas tant mal dessus mon corps.
. . . .
Ce que j'en dis n'est pas que je caymande.
J'ai trop de cœur. Je ne gueuzay jamais! »

Il se recommande aux vieux seigneurs, à ses camarades, au duc d'Orléans. Il rappelle à ce dernier un service que le duc lui avait déjà rendu,

Lorsqu'un matin, en prenant sa chemise,
Il avait dit : « Expédiez le *Gros!* (Saint-Amant.)
« Je l'aime bien, car il aime les brocs! »

On n'expédia pas le *Gros,* dont le temps était fini. C'était en 1660. La société, lasse et battue des vents, faisait voile vers le hâvre magnifique que la volonté de Louis XIV allait lui ouvrir. Molière venait d'exterminer les précieuses. Tout se calmait, se rangeait et s'ordonnait sous la main impérieuse du maître. Que fera-t-on de cette relique d'un siècle qui s'en va, de Saint-Amant, type de l'anarchie littéraire, ami des seigneurs qui courent les aventures, chef de la société des *goinfres,* bouffon des princesses romanesques, capitan prétentieux, libertin et farouche, ivrogne et huguenot? Il réunissait toutes les conditions imaginables pour mourir de faim dans son grenier, et il y mourut. Comme il n'avait pas (on le sait) le moindre bon sens, il crut relever ses affaires en flattant Louis XIV, et dans un poème intitulé la *Lune parlante*, il se mit en frais de panégyrique. Pauvre vieux Falstaff, qui s'adressait au jeune monarque, à ce roi des convenances, de l'élégance et de la dignité, comme il se fût adressé à *Cadet-la-Perle,* au *coadjuteur de Corinthe,* ou à son *cher*

ami Faret! Louis XIV écouta quelques vers, fronça le sourcil, et défendit qu'on lui reparlât jamais de cet homme. C'était un arrêt de mort pour Saint-Amant. Il mourut sur le coup.

Le cercueil du *bon gros*, mort rue de Seine, sur sa paillasse, après avoir trinqué avec tant de princes et réjoui deux reines, était descendu dans la terre depuis six années, quand Boileau déterra le cadavre et se mit à le honnir. Il n'avait recueilli sur cette vie étrange que des bruits vagues et traditionnels, qu'il consigna dans des vers mensongers :

« Saint-Amant n'eut du ciel que sa veine en partage :
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage;
Un lit et deux placets composaient tout son bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amant n'avait rien.
Mais, quoi! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune;
Et tout chargé de vers qu'il devait mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir il parut à la cour. »

Peinture inexacte. Saint-Amant appartient à la race des Cinq-Mars, des Luynes, des Guises, tous aventuriers brillans. Il tient aussi, par sa vie nonchalante, aux Marot, aux Voiture et aux Benserade, gens de cour et de plaisir. Né de parens honorables, commensal des grands seigneurs, admis dans l'intimité d'un prince illustre, c'était un gentilhomme bon vivant, mais non un mendiant de bas étage. Il n'avait pas attendu son dernier voyage à Paris pour se produire à la cour, et surtout pour publier ses œuvres, qui, depuis l'an 1627, c'est-à-dire depuis trente-quatre ans, étaient imprimées. Il avait vécu dans plusieurs, aimé de la reine de Pologne et de Christine de Suède. Quand cette princesse vint à Paris, et que l'Académie française lui fut présentée, elle reconnut avec plaisir Saint-Amant.

Boileau voulait plaire à la cour nouvelle, en calomniant la cour ancienne. Le public était son complice. Déjà pâlissaient les étoiles de Balzac, le rhéteur égoïste; de Viaud, l'extravagant. On était injuste envers eux. Enfans vigoureux et débauchés d'un temps irrégulier, génies sans harmonie et sans tenue, imaginations sans raison, vivacités sans style et sans art! A tous, il leur avait manqué le sérieux. Sous la gravité ou la grace de leur allure, on apercevait toujours la légèreté puérile et le défaut de bon sens. Nous verrons bientôt le pompeux Balzac bouffonner voluptueusement à propos des choses les plus graves, décrire en périodes alambiquées ses longues *siestes* de Rome

caressées par la douce tempête des éventails, l'air de sa chambre renouvelé sans cesse par des parfums différens, ses molles rêveries, *sous des bosquets d'orangers, au murmure de douze fontaines,* surtout ses repas délicats *faits d'oiseaux engraissés avec du sucre.* Voilà ce que le philosophe a observé dans la capitale de la chrétienté. Ces moralistes prétentieux, ces artistes qui cherchaient la forme minutieuse ou la saillie extravagante, — bouffons poètes, peintres ambassadeurs, prêtres histrions, ecclésiastiques émeutiers, femmes qui signaient *Gradafilée* et qui écrivaient la *Carte de Tendre*, gens graves qui, à l'instar de Balzac, s'intitulaient grands maîtres *dicendi et cœnandi*, seigneurs absorbés dans l'huile de jasmin, les rubans d'Angleterre et les *gants de frangipane*, personnages remuans d'ailleurs et qui jouaient leur rôle dans des intrigues hasardeuses, — devaient s'évanouir comme des ombres à l'apparition du monde sérieux et noble dans lequel se dessinèrent les figures de Pascal, de Bossuet et de Racine. Le grotesque et la débauche n'eurent plus qu'un seul représentant, Scarron; Scarron, homme d'esprit, épousa Mlle d'Aubigné, la décence et la réserve même. On consentit à peine à reconnaître le génie comique de Molière dans ses admirables farces; Scapin ne trouva pas grace aux yeux de Boileau. Voici venir la suprême régularité, l'abus de l'ordre dans la littérature, quelque chose de semblable à un despotisme bien organisé. Certains retardataires essaient une opposition impuissante; les admirateurs de l'Italie et de Marini, de l'Astrée et de l'Espagne, de Ronsard et de l'ancienne école, derniers partisans des coups d'épée de Clélie et des badinages de Voiture, débris de coteries anciennes, Benserade, Scudéry, Boursault, Pradon, Cotin, Perrault, soutenus par Mme Deshoulières, Mme de Lafayette et Mme de Sévigné, soulevèrent leur étendard contre l'école savante, réglée, majestueuse, que Louis XIV ne se contente pas de protéger; il la mène au combat; Racine et Boileau sont ses capitaines.

Ne croyez pas que Boileau fût aveugle sur le talent naturel de Saint-Amant : il dit, dans sa sixième réflexion sur Longin : « Ce poète avait assez de *génie* pour les ouvrages de débauche et de satire outrée : il a même quelquefois des boutades assez heureuses dans le sérieux; mais il gâte tout par les basses circonstances qu'il y mêle. C'est ce qu'on peut voir dans son ode intitulée *la Solitude*, qui est son meilleur ouvrage, où, parmi un fort grand nombre d'images agréables, il vient présenter mal à propos aux yeux les choses du monde les plus affreuses, des crapauds, des limaçons qui bavent, le squelette d'un pendu, etc.

« Là branle le squelette horrible
« D'un pauvre amant qui se pendit. »

Chez Boileau, la manière de concevoir l'art et la poésie a tout-à-fait changé; c'est pour lui chose sérieuse et mesurée, métier bourgeois; Saint-Amant l'aimait comme caprice, mouvement de l'esprit, fantaisie de soldat. Cherchez la poésie en dehors de ces deux erreurs. La forme pure ne lui suffit pas, ni la violence effrénée d'une libre saillie. Dans les vers de Boileau, l'harmonie de l'ensemble et des détails est obtenue, mais l'inspiration est faible; dans les caprices de la poésie sous Louis XIII, le désaccord est effroyable, mais l'instrument est puissant. Si cette jouissance suprême que donne la Muse vous est chère et sacrée, fermez donc Boileau et Saint-Amant; demandez à d'autres poètes une harmonie complète, un instrument énergique, vaste et divin. Combien d'intelligences distinguées sont cependant incapables de comprendre le différent caractère des génies, la succession des générations et les diversités des esprits, d'apprécier la valeur imprimée à la raison froide par le sévère travail de Boileau, et de découvrir sous la cendre et les décombres de Saint-Amant la trace de ce vif génie qui s'est inutilement consumé! Grace à la concentration de la forme et à l'habileté puissante d'un labeur dirigé par le goût, Boileau restera : Saint-Amant n'est pas même une ombre. La faculté qui discerne, classe, ordonne, polit, s'impose des sacrifices, manquait à sa vie comme à ses œuvres.

Que de talent cependant, de verve, de facilité, de bonnes rimes! Comme on sent, à travers ses fautes, l'haleine du poète-né! Les vers les plus audacieux de notre langue appartiennent à ce gentilhomme nomade :

Je considère au firmament
L'aspect des flambeaux taciturnes;
Et voyant qu'en ces doux déserts,
Les orgueilleux tyrans des airs
Ont apaisé leur insolence,
J'écoute à demi transporté
Le bruit des ailes du Silence
Qui vole dans l'obscurité.

Ces deux vers sont plus poétiques et plus raisonnables que le vers célèbre de l'abbé Delille :

Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence!

La personnification du Silence, chez Saint-Amant, est d'une admi-

rable puissance. Boileau ne rend d'ailleurs à Saint-Amant qu'une incomplète justice. Un sentiment vif et profond règne dans toute cette pièce de *la Solitude*, qui prouve ce dont le poète eût été capable s'il eût écouté son ame et modéré le cours extravagant de ses plaisirs :

Ah! que j'aime la solitude!
Que ces lieux sacrez à la nuit,
Esloignez du monde et du bruit,
Plaisent à mon inquiétude!
Mon Dieu! que mes yeux sont contens
De voir ces bois (qui se trouvèrent
A la nativité des temps,
Et que tous les siècles révèrent),
Estre encore aussi beaux et vers
Qu'aux premiers jours de l'univers!

. . . .

Un gay zéphyre les caresse
D'un mouvement doux et flatteur!

. . . .

Que sur cette espine fleurie,
Dont le Printemps est amoureux,
Philomèle, au chant langoureux,
Entretient bien ma rêverie!
Que je prends de plaisir à voir
Ces monts pendans en précipices!

. . . .

Que je trouve doux le ravage
De ces fiers torrens vagabonds,
Qui se précipitent par bonds
Dans ce vallon vert et sauvage;
Puis glissant sous des arbrisseaux,
Ainsi que des serpens sur l'herbe,
Se changent en plaisans ruisseaux!

. . . .

Que j'ayme ce marais paisible!
Il est tout bordé d'aliziers,
D'aulnes, de saules et d'oziers,
A qui le fer n'est point nuisible :
Les nymphes y cherchent le frais,
S'y viennent fournir de quenouilles,
De pipeaux, de joncs et de glais;

. . . .

Que j'ayme à voir la décadence
De ces vieux chasteaux ruinez,

Contre qui les ans mutinez
Ont déployé leur insolence!
Les sorciers y font leur sabat,
Les démons follets s'y retirent;
. . . .
L'orfraye, avec ses cris funèbres,
Mortel augure des destins,
Fait rire et danser les lutins,
Dans ces lieux remplis de ténèbres!

Peu de poètes descriptifs ont aussi heureusement animé la peinture des objets naturels par l'expression du sentiment intime. Il a raison de dire que sa poésie est inspirée, vacillante,

Pleine de licence et d'ardeur.
Mon esprit changeant de projet
Saute de pensée en pensée :
La diversité plaist aux yeux,
Et la vue enfin est lassée
De ne regarder que les cieux.
. . . .
Tantost chagrin, tantost joyeux,
Selon que la fureur m'enflâme,
Et que l'objet s'offre à mes yeux,
Les propos (1) me naissent en l'âme,
Sans contraindre la liberté
Du démon qui m'a transporté.

Il eût fait assurément de grandes œuvres, s'il eût vécu jeune et long-temps dans cette solitude qu'il appelle *l'élément des bons esprits.* Il a des émotions naïves pour tous les bruits et tous les spectacles de la nature :

Que l'eau fait un bruit agréable,
Tombant sur ces feuillages verds!
Et que je charmerois l'oreille,
Si cette douceur nompareille
Se pouvoit trouver en mes vers.

Peu de romances françaises sont aussi délicatement harmonieuses que les deux strophes suivantes :

Paisible et solitaire nuit,
Sans lune et sans estoilles,

(1) *Propos*, « *propositi*, » pensées, imaginations.

Renferme le jour qui me nuit
Dans tes plus sombres voilles;
Haste tes pas, déesse exauce-moy,
J'ayme une brune comme toy
. . . .
Tous ces vens qui soufloient si fort
Retiennent leurs haleines,
Il ne pleut plus, la foudre dort,
Et je n'entends que les fontaines,
Et le doux son de quelques luts charmans
Qui disent les vœux des amans.

La même sensibilité, la même mélancolie, respirent dans ce passage où il reproduit l'effet de l'*adagio* :

Mes doigts suivant l'humeur de mon triste génie,
Font languir les accens et plaindre l'harmonie;
Mille tons délicats, lamentables et clairs,
S'en vont à longs soupirs se perdre dans les airs,
Et tremblans au sortir de la corde animée
Qui s'est dessous ma main au deuil accoustumée :
Il semble qu'à leur mort, d'une voix de douleur,
Ils chantent en pleurant ma vie et mon malheur.

Ces jolis vers attestent l'organisation la plus musicale. En voici d'autres qui prouvent la vivacité du sentiment pittoresque :

Que c'est une chose agréable
D'estre sur le bord de la mer,
Quand elle vient à se calmer!
. . . .
Tantost, l'onde brouillant l'arène,
Murmure et frémit de courroux,
Se roullant dessus les cailloux
Qu'elle remporte et qu'elle entraine.
. . . .
Tantost, la plus claire du monde,
Elle semble un miroir flottant,
Et nous représente à l'instant
Encore d'autres cieux sous l'onde.
Le soleil s'y fait si bien voir,
Y contemplant son beau visage,
Qu'on est quelque temps à sçavoir
Si c'est luy-mesme ou son image.

Les passages remarquables que j'ai cités ne composent jamais une

pièce tout entière. Ils s'entremêlent burlesquement de calembours, de pointes, de *concetti*, de misérables inventions ou d'exagérations qui sonnent faux. C'est un vase de porcelaine dont la matière précieuse est comme fondue avec toutes les matières communes, ignobles et repoussantes. A la verve la plus naïve se joignent des affectations incroyables. Dans l'épître familière et la satire grotesque il excelle. Vous retrouverez, chez lui, Callot presque tout entier. Un beau jour, il se courrouce contre la vieille Rome, qui jouit cependant d'une autorité considérable dans le monde. — « Attendez, Rome, dit-il, attendez, *je vais vous donner un coup de peigne!*

Vous en tâterez, je le veux!
Mais aussi que nul ne se plaigne
Si, vous donnant un tour de peigne,
Je vous arrache des cheveux. »

Sa *Rome ridicule*, folie bernesque (1) de plus de trois cents vers, est entièrement écrite dans ce style. Liberté plénière à ce diseur de riens, à ce *gracioso* espagnol, à ce *clown* anglais, à ce fou privilégié! Qu'il débite les mille folies qui se présenteront à sa cervelle fêlée. Ses stances baroques regorgent de détails caractéristiques, dont un Walter Scott s'emparerait. Vous reconnaîtrez dans ces pages la peinture extérieure de Rome en 1630; ruines, abbés, courtisanes, peintres, jusqu'aux vastes chapeaux des Baziles romains de ce temps-là :

Le bord flottant et rabattu
Du feutre mince et sans vertu
Qui couvre leur vaine cervelle,
Pour être, ainsi qu'eux, lâche et mol,
Ondoye, fuit et bat de l'aile,
Comme un choucas qui prend son vol!

Les cardinaux romains passent devant vous : salut à « la pourpre éminentissime! »

O quel régiment d'estafiers!
Que ces chevaux sont gais et fiers
D'avoir des houppes cramoisies!
Rome étincelle sous leurs pas;
Et devant eux les jalousies
Font éclater tous leurs appas.

(1) Le *Berni* a chanté les *figues*, le *melon*, etc., et parodié l'enthousiasme lyrique avec une verve qui a trouvé beaucoup d'imitateurs en Italie.

Saint-Amant échappe à la trivialité des admirations convenues; il ne tombe pas dans ce lieu-commun d'enthousiasme dont l'Italie a été le texte éternel :

Colonnes en vain magnifiques,
Sots prodiges des anciens,
Fastes pointus des Égyptiens
Griffonnés d'hiéroglyphiques (1);
Amusoirs de fous curieux;
Travaux qu'on croit victorieux
D'un si puissant nombre de lustres;
Faut-il que nous voyions partout
Trébucher tant d'hommes illustres,
Et que vous demeuriez debout!

C'est là, certes, une vigoureuse strophe; celle qui suit est plus belle encore :

Piètre et barbare Colysée;
Exécrable reste des Gots!
Nids de lézards et d'escargots,
Dignes d'une amère risée!...
Pourquoi ne vous rase-t-on pas?
Peut-on trouver quelques appas
Dans vos ruines criminelles?
Et veut-on à l'éternité
Laisser des marques solennelles
D'horreur et d'inhumanité!

Cette puissance d'amertume, soutenue ici par la raison, et mêlée à la caricature, est d'un effet admirable. Avec un grain de bon sens, quel poète!

Mais aussi quelles chutes! Mille folles puérilités flétrissent cette pièce, tantôt goguenarde, tantôt obscène :

Il vous sied bien, monsieur le Tibre,
De faire ainsi tant de façon;
Vous en qui le moindre poisson
A peine a le mouvement libre!
Il vous sied bien de vous vanter
D'avoir de quoi le disputer
A tous les fleuves de la terre;
Vous, qui comblé de trois moulins,

(1) Pour *hiéroglyphes*.

N'oseriez défier en guerre
La rivière des Gobelins!

C'est la caricature du Tibre, faite par Callot. Selon Saint-Amant, le fleuve romain n'est qu'un *gueux, un voleur, un plat-pied;* on ne peut le regarder comme un *corps* de fleuve, mais comme un *bras* seulement :

C'est bien à vous d'avoir un pont,
A vous qu'avec*que* ma bedaine
A cloche-pied je sauterais;
A vous, que d'un trait je boirais
Si je prenais la vie en haine!
A vous qui, sur notre élément,
Représentez tant seulement
Un ver liquide en une pomme!

Parodie sans conséquence, gros rire devenu dithyrambe, *brio* facétieux des *Capitoli* du Berni.

Il faut chercher Saint-Amant tout entier dans celles de ses poésies qui sont à la fois burlesques et personnelles, dans *la Jouyssance, le Cantal, la Crevaille, le Cabaret, la Desbauche, le Melon.* C'est là qu'il se montre sensuel à outrance, qu'il ose tout dire et tout décrire, qu'il a des expressions trouvées et des vers inouis, que le gros mot et l'obscénité lui échappent comme les ornemens naturels de son discours. Il nous est impossible de citer ces burlesques et indécentes preuves d'un talent mal employé. Occupons-nous enfin de son espoir ecclésiastique, de son grand poème, le *Moyse sauvé.*

Il y mettait la dernière main à la même époque où Milton transformait la Bible en épopée. Mais quelle différence d'inspiration! Saint-Amant n'a vu dans son sujet qu'un prétexte, un canevas sur lequel il a brodé des descriptions piquantes et des détails agréables; il le dit lui-même : « La description des moindres choses est de mon appanage particulier; c'est où j'emploie le plus souvent ma petite industrie... Je fais une description d'une nuit, dans laquelle je m'arrête à parler, entre autres choses, de certains vers-luisans qui volent comme des mouches, et dont toute l'Italie et tous les autres pays du Levant sont remplis. Il n'y a rien de si agréable au monde que de les voir, car ils jettent de dessous les ailes, à chaque mouvement, deux brandons de feu gros comme le pouce, et j'en ai vu quelquefois tous les crins de nos chevaux tout couverts, et tous nos propres cheveux même. Ils volent en troupe comme des essaims

d'abeilles, et l'air en est si plein, et rendu si éclatant, qu'on verrait à se conduire aisément sans autre lumière, n'était qu'on est ébloui de leur nombre et de leur agitation.»

C'est là ce qu'il a vu, observé, compris dans ses voyages. Il sait bien que ces minuties sont peu de chose; il avoue que le *luth éclate dans son œuvre plus que la trompette,* mais il affirme que l'on doit lui savoir meilleur gré de cette originalité personnelle que d'une imitation servile des anciens : « Ceux qui n'aiment, dit-il, que les imitations des anciens, qui en font leurs idoles, et qui voudraient que l'on fût servilement attaché à ne rien dire que ce qu'ils ont dit, comme si l'esprit humain n'avait pas la liberté de produire rien de nouveau, diront qu'ils estimeraient plus un larcin que j'aurais fait sur autrui, que tout ce que je pourrais leur donner de mon propre bien. Et je serais de leur goût, s'il en était comme d'un certain homme qui, traitant un jour quelques-uns de ses amis et les pressant de boire d'un vin qui était assez médiocre, leur disait à chaque coup : « Messieurs, il est petit, mais au moins il est de mon cru; » quand un de la troupe, ne pouvant en avaler sans grimace, ne put s'empêcher de lui dire brusquement et presque en colère : « Plut à Dieu qu'il fût de celui d'un autre et qu'il fût meilleur! » Saint-Amant revient de lui-même à son vieux métier d'ivrogne. Il frappe dans sa préface l'école de Malherbe qui sera celle de Boileau. « Je ne me plais pas beaucoup, dit-il, à me parer des plumes d'autruy, comme la corneille d'Horace. » Quelques idées fort justes se trouvent heureusement exprimées dans cette même préface. « Il faut quelques fois rompre la mesure afin de la diversifier, autrement cela cause comme un certain ennuy à l'oreille, qui ne peut provenir que de la continuelle uniformité; je dirais qu'en user de la sorte, c'est ce qu'en termes de musique on appelle la cadence, ou sortir du mode pour y rentrer plus agréablement.... Je dirais encore qu'il est presque impossible de faire d'excellens vers, à cause de l'harmonie et de la représentation, sans avoir quelque particulière connaissance de la musique et de la peinture, tant il y a de rapport entre la poésie et ces deux autres sciences, qui sont comme ses cousines germaines. » Il ne veut point renoncer aux mots anciens que Boileau et Racine ont proscrits plus tard. Il emploie *faux* dans le sens de mauvais, *rancœur, maint, lors, diffamer son bonheur* pour déshonorer, *crestre* pour croître, *tantôt* pour bientôt, *fléau* d'une seule syllabe, et *tandis* pour cependant.

L'idylle héroïque de Saint-Amant correspond à l'Astrée, et con-

vient bien à cette époque, qui fit Caton galant et Brutus dameret. Ici c'est pis encore : Moïse berger et la Bible enrubannée! On voit qu'il veut plaire aux Pisani de l'hôtel Rambouillet. Il calque ses formes sur celles de Sannazar, cite Castelvetro et Piccolomini, ne tient, comme Marini, qu'à prouver la fécondité de ses inventions et la facilité de sa plume; et, après avoir prodigué les traits brillans et les ingénieux détails, nous offre, en dernière analyse, une arabesque immense, chargée d'enroulemens inutilement légers. Les vers heureux abondent; l'ensemble est puéril. S'il eût possédé un génie plus puissant et plus profond, quel parti n'aurait-il pas tiré de ses voyages et de cette connaissance intime qu'il avait formée avec les singularités de la nature! Se jouer à la surface des images et des idées avec une ingénieuse adresse, voilà tout ce qu'il ose. Jamais son talent ne paraît sourdre des profondeurs de l'ame. Il a de l'harmonie et du nombre. Son trait est plein de finesse, mais aussi de manière. Il ennoblit les petits objets, il enjolive les objets vulgaires avec une coquetterie que l'école de Delille et de Legouvé a de nouveau mise en honneur parmi nous. Cette école descriptive n'a pas de meilleurs vers que ceux-ci :

On voit le dur marteau rebondir sur l'enclume,
Dans le poing qui l'étreint en bruyant retourner,
Et du cyclope noir le bras même étonner.

L'huile

Dégorge l'or liquide à filets onctueux.

C'est la manière d'Ovide, de Delille, de Darwin; beaucoup d'invention dans les mots, d'esprit dans l'imagination, point de passion, un luxe de détails infinis, aucun sérieux dans l'ame du poète, une multitude de petits faits agréablement reproduits. Ici il dépeint une *étoile qui file :*

Un trait de feu qui comme une fusée,
Commençant sur le toit une ligne embrasée,
Avec sa pointe d'or les ténèbres perça,
D'un cours bruyant et prompt vers le Nil se glissa,
Fit loin estinceler sa flâme pétillante, etc.

Plus loin, c'est l'aurore naissante :

... Dès que par le temps la belle aube argentée
Fut du sein de la nuit comme ressuscitée;
Sitost que sa lueur reblanchit l'horison,
Que le jour s'eschappa de sa noire prison;

Que le bruit resveillé vint de sa violence
Effrayer le repos, la paix et le silence,
Et que le roy des feux, d'un rayon vif et pur,
Eut refait le matin, d'or, de pourpre et d'azur, etc.

C'est encore

L'esmail tremblant et vert de deux faisceaux de joncs.

Une biche qui veut se désaltérer dans une source prochaine quitte un moment son jeune faon :

On la voit s'avancer à jambes suspendues,
Faire un pas, et puis deux, et soudain revenir,
Et de l'objet aimé gardant le souvenir,
Montrer en mesme temps, par ses timides gestes,
Le soupçon et l'effroi....

Le tonnerre

Roule de mur en mur, bondit de coin en coin,
Eslargit et restreint sa flâme tortueuse,
S'eslance coup sur coup d'une ire impétueuse,
Piroüette, mugit....

Un serpent

De son dos escaillé les plis diversifie,
Se glisse sur l'esmail des herbes et des fleurs,
Adjouste un nouveau lustre à leurs vives couleurs,
Revient sur soy, se cherche, en maint nœud s'entortille,
Darde sa langue double, et dans l'or dont il brille,
Entre-semé d'argent, de cinabre et d'azur,
Se mire, s'esjoüit de n'avoir rien d'impur,
Offre *je ne sais quoi d'horrible et d'agréable.*

Vers fort beau par parenthèse, et que Boileau n'a pas dédaigné d'imiter. Le passage de la mer Rouge, que le satirique a immortalisé par sa raillerie (1), abonde en détails charmans et stériles. Beaucoup de chaleur, de vivacité, d'invention, mais aussi de puérilité.

(1) Tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va, mal à-propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante,
Et poursuivant Moïse au milieu des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

L'Abisme, au coup donné, s'ouvre jusqu'aux entrailles;
De liquides rubis il se fait deux murailles,
Dont l'espace nouveau se remplit à l'instant
Par le peuple qui suit le pilier éclatant;
D'un et d'autre costé, *ravy d'aise il se mire:*
De ce fond découvert le sentier il admire;
Sentier que la nature a d'un soin libéral
Paré de sablon d'or, et d'arbres de coral,
Qui plantez tout de rang, forment comme une allée
Estendue au travers d'une riche vallée,
Et d'où l'ambre découle ainsi qu'on vit le miel
Distiller des sapins sous l'heur du jeune ciel
Là, des chameaux chargez la troupe lente et forte,
Foule plus de trésors encor qu'elle n'en porte;
On y peut en passant de perles s'enrichir,
Et de la pauvreté pour jamais s'affranchir:
Là le noble cheval bondit et prend haleine,
Où venait de souffler une lourde baleine;
Là passent à pied sec les bœufs et les moutons,
Où naguères flottoient les dauphins et les thons;
Là l'enfant esveillé courant sous la licence
Que permet à son âge une libre innocence,
Va, revient, tourne, saute, et par maints cris joyeux
Témoignant le plaisir que reçoivent ses yeux,
D'un estrange caillou qu'à ses pieds il rencontre
Fait au premier venu la précieuse montre (1),
Ramasse une coquille, et d'aise transporté,
La présente à sa mère avec naïveté;
Là, quelque juste effroy qui ses pas sollicite,
S'oublie à chaque objet le fidèle *exercite;*
Et là, près des rempars que l'œil peut transpercer,
Les poissons esbahis le regardent passer.

Le rude bon sens de Boileau a raison de tourner en ridicule l'imagination enfantine de Saint-Amant, et cette vaine abondance de détails qui nuisent à la grandeur du tableau; mais je doute que Boileau eût écrit les vers suivans :

L'onde, au sortir du roc, fraische, bruyante et vive,

(1) N'imitez pas ce fou, qui, décrivant les mers,
Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met pour le voir passer les poissons aux fenêtres;
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.

Comme s'éjoüissant de n'estre plus captive,
Saute, bouillonne, coule et ne sachant encor
Quel sablon enrichir de son nouveau trésor,
Ny quel chemin se faire en sa douteuse course,
Revient innocemment *devers* sa propre source,
Se rencontre, se fuit, ...
Et par les champs enfin, va, se joue et se pert.

Deux nuages se rencontrent dans les plaines de l'air, et l'on voit alors, dit le poète,

Deux puissans tourbillons, gros de mille naufrages,
Et fiers de mille pins sur la terre abattus,
L'un à l'autre opposer leurs tonnantes vertus.

Il peint également bien

L'incertain élément,
Lorsque tout blanc d'escume il vient, onde après onde,
Se rouler en bruyant sur l'arène inféconde.

Déjà le nombre et l'harmonie de Racine apparaissent dans cette diction qui se déploie en beaux replis :

Le soleil . . . . , allumant l'air paisible,
A force de clarté, se rendait invisible;
De tremblantes vapeurs sur les plaines flottoient;
L'eau sembloit estre en feu, les sablons éclatoient;
Sur les myrthes fleuris les douces tourterelles,
Tenant leur bec ouvert, laissoient pendre leurs ailes.

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer toutes les heureuses descriptions dues à Saint-Amant, celle, par exemple, d'un vaisseau rentrant dans le port :

Tel qu'un riche navire, après mainte fortune
Esprouvée en maint lieu sur le vaste Neptune,
Revient avecques pompe au havre souhaité,
Sous la douce lenteur des souffles de l'esté,
Qui, faisant ondoyer dans les airs pacifiques,
De tous ses hauts atours les graces magnifiques,
Enfle à demy la voile, et d'un tranquille effort
Presqu'insensiblement le redonne à son port.

Une hirondelle vient retrouver sa couvée :

On voit aux beaux jours la gentille hyrondelle
Vers son nid merveilleux voler à tire-d'aile,

En atteindre les bords, sur ces bords tremousser;
De gestes et d'accens ses petits caresser;
Puis de l'œil, puis du bec, toujours prompt à repaistre
Leur innocente faim qui, comme eux, vient de naistre,
Flatter l'un, flatter l'autre, et leur faire sentir
De son tardif retour l'aymable repentir.

Saint-Amant la compare à une mère qui revient caresser son jeune enfant :

Et comme elle s'agite auprès du lit flottant,
Luy, de ses bras émus, tasche d'en faire autant.

Ce dernier trait est délicieux.

De tels vers ne sont pas d'un poète vulgaire; et celui-là doit prendre place au nombre de ceux qui ont servi les progrès de la langue et perfectionné l'instrument poétique, qui, trente années après Dubartas, a su écrire avec cette élégance, cette harmonie et cette pureté. Tout cela ne fait pas le grand poète; il manque à Saint-Amant la grandeur de la pensée, le sérieux de l'ame, la profondeur de la sensibilité, l'énergie du bon sens et la justesse du goût. Par quel abominable travers de jugement a-t-il imaginé de calquer *Moïse sauvé* sur l'*Adone;* osant transformer le récit biblique en idylle, et plier un tel sujet à l'influence de l'Italie qui communiquait à l'Europe entière son enthousiasme pour le *Pastor Fido* et l'*Aminta*, pour cette bergerie chevaleresque et cette chevalerie au repos, qui a donné l'*Arcadie* de Sidney, la *Diane* de Montemayor, l'*Astrée* de Durfé, et qui est venue mourir dans la *Galatée* de Florian! Esther et Bérénice se couronnent d'un rayon épuré qui émane de cette influence; mais l'ame de Racine était tendre et profonde. Saint-Amant, au contraire, a pris à la mode du temps tous ses ridicules; son plan est sans proportion, ses détails n'ont pas de fin. Il décrit, il décrit sans cesse : d'abord Memphis, ensuite l'Aurore, puis le berceau de Moïse. La fabrication de ce berceau est charmante; il finit par l'appeler *un lit ambigu.* Il rend très bien la situation et les craintes des deux époux qui veulent sauver l'enfant prédestiné. Puis la femme le voit sourire :

Las! dit-elle, tu ris, ô ma gloire dernière!
Tu ris, mon seul espoir, et tu ne connais pas
Que peut-être ta vie est proche du trépas!

On expose le berceau sur les eaux du Nil, et les *perquisiteurs* pénètrent dans la cabane pendant que d'autres bergers veillent près

du berceau. Un vieillard, Merary, se met alors à raconter l'histoire de Jacob; il faut voir de quelles couleurs céladoniques le récit hébreu se trouve enluminé. Un jeune homme est blessé à la cuisse :

De sa playe en la cuisse, au cœur l'amante il blesse.

D'autres fois le poète rencontre bien. C'est Dieu

Qui l'éternité seule a pour son diadème;
. . . .

Lui qui

A créé la nature et fait naître le temps.

Cependant la narration de Merary est interrompue par l'arrivée d'un crocodile qui nage vers le berceau. Les bergers se battent contre le crocodile; description longue, travaillée, dont Saint-Amant ne vous fera pas grace, et qui occupe cinq pages de concetti, de détails ingénieux et d'idées singulières. La mère, Jocabel, rentre dans sa cabane et s'y endort, pour donner au poète le temps de développer dans un rêve toute la vie future de Moise, ce qui occupe deux chants entiers. L'idylle, qui s'est transformée en épopée, va bientôt redevenir pastorale. Une tempête réveille Jocabel; Saint-Amant veut décrire une tempête; Jocabel prie et pleure : ces pleurs sont recueillis par un ange :

L'ange qui s'emploie à recueillir nos pleurs,
Quand un juste sujet rend leur cours légitime,
Et que nostre cœur mesme en offre *la victime* (1),
Dans un beau vase d'or ses larmes ramassa,
Pour les faire valoir aussitost la laissa,
Et dans le saint olympe, où la divine essence
Estale sa grandeur et sa magnificence,
Où l'on adore en trois l'ineffable unité,
Où sur un trosne pur fait par l'éternité,
Le seul estre infini, le monarque suprême,
Luit de son propre éclat et s'abisme en soy-mesme,
Et voit dessous ses pieds s'humilier le sort,
La fortune, le temps, la nature et la mort;
Dans ce lieu, dis-je, où règne en une pompe auguste
Le prince de tout bien, le seul bon, le seul juste :
Ce ministre léger, cet ange officieux,
Présentant à genoux le vase précieux

(1) L'*holocauste*.

Où sa noble pitié, *sur qui le deuil s'appuye*,
Des yeux de Jocabel avait serré la pluye,
En fit au grand aspect la douce effusion,
Et signala son zèle en cette occasion.

Aussitôt les anges

Ouvrent du saint portail le bronze radieux,
Qui fait sur de beaux gonds un bruit mélodieux.

. . . .

Dieu (invention singulière) transforme ces larmes en *liqueur nutritive*, et envoie un ange vers le calme. Description du calme.

Le berceau de Moïse flotte doucement, porté par les flots tranquillisés. On se livre au plaisir de la pêche; description de la pêche en trois cents vers. Vous diriez une complète monographie de l'art de *pêcher*. Le poisson

S'échappe des doigts, tombe, sautille, fuit,
Fait voir mille soleils en l'escaille qui luit,
Bat l'herbe de sa queuë, et sur la plaine verte,
D'une bouche sans cry, de temps en temps ouverte,
Baille sans respirer, *comme né sans poumon*,
Et laisse à qui l'estreint, un reste de limon.
Marie, et prompte et simple en sa première espreuve,
Jette presqu'en tremblant la ligne dans le fleuve;
Mais en l'espoir conçu trop d'ardeur la déçoit;
Car le poisson rusé qui l'embusche aperçoit,
La rongeant tout autour d'une lèvre avancée,
Et trompant par le poids le bras et la pensée,
Fait que la belle main, tirant la ligne à faus,
Sent que ses premiers coups sont autant de défauts.

Enfin la jeune fille

Ayant fourbé le fourbe, elle prend le preneur.

Saint-Amant, qui aime singulièrement les poissons et qui semble avoir fait dans ses voyages un cours complet d'ichthyologie, ne peut s'empêcher de parler un peu des *poissons volans*. Pour moi, dit-il,

Non sans plaisir, sur le vaste Neptune,
Où j'ai tant esprouvé l'une et l'autre fortune,
J'ai vu..... sous les cercles brûlans,
Tomber, comme des cieux, de vrays poissons volans,
Qui, courus dans les flots par des monstres avides,
Et mettant leur refuge en leurs ailes timides,

Au sein du pin vogueur pleuvoient de tous costez,
Et jonchoient le tillac de leurs corps argentez.

Après la pêche arrivent des essaims de mouches que l'odeur du poisson attire. Description de ces mouches. Dieu se donne la peine d'envoyer ses anges contre ces pauvres mouches, qui sont mises en fuite. Merary continue l'histoire de Jacob et nous montre la jeune Rachel occupée à filer sa quenouille.

D'un soucy ménager, d'une *peine sans peine*,
Ses doigts blancs comme ivoire en retordoient la laine,
Et tantost esloignez, tantost près du roseau,
Les despouilloient de biens pour vestir le fuseau.

Le vieux berger raconte l'amour secret de Lya pour Jacob fiancé de Rachel. Lya s'émeut toutes les fois que le nom de celui qu'elle aime est prononcé devant elle. On s'en étonne, on la questionne; elle répond tout simplement que c'est une puce qui l'inquiète. Le vers de Saint-Amant est plus poétique :

Et si devant quelqu'un ce désordre arrivoit,
Sur quelque insecte faux (1) *l'excuse elle en trouvoit.*

Au moment même où le poète vient de jeter cet étrange ornement dans son récit, il retrouve des vers charmans pour peindre la mélancolie de la jeune fille.

En amour
Un plaisir attendu fait d'un moment un jour.

Et ceux-ci encore :

Sans un bruit qui jusqu'à l'heure même
Lui disait à l'oreille : *Ayme, espère, espère, ayme:*
Parle, déclare-toi, voicy le dernier jour,
On auroit sçu sa mort plustost que son amour.

Enfin Laban place l'heureuse Lya dans le lit nuptial.

Quiconque au sein d'un bois affreux et solitaire,
Après s'estre engagé, d'un pas involontaire,
A suivre, triste et seul, l'erreur qui le conduit,
Sous le morne silence et sous l'aveugle nuit,
Après cent tours, cent maux, cent peines incroyables,
Parmy les hurlemens des bestes effroyables
Qui l'auraient fait trembler, qui l'auraient fait gémir;

(1) Malfaisant, mauvais.

Après se voir enfin contraint de s'endormir ;
Après l'horreur d'un songe où son ame en ténèbres
Aurait feint à ses yeux mille images funèbres;
Viendrait à s'éveiller, et d'*un bien sans pareil*
Entendrait tout à coup, au lever du soleil,
Mille divers oyseaux faire dessus sa teste,
De mille aimables tons, une douce tempeste,
Serait moins consolé, moins gay, moins en repos
Que ne le fut Lya.....

Le sentiment est ici fort poétique et l'expression heureuse. Saint-Amant termine l'histoire de Jacob, et revient au berceau de Moïse. On prend des petits oiseaux. Description des petits oiseaux. Un vautour attaque le berceau de l'enfant :

Montre ses grands orteils, les ouvre, les estend,
De leur acier crochu l'aigre fureur allonge,
Arme son bec de rage, et sur l'enfant se plonge.

Le poète décrit le combat des bergers contre le vautour. Une pierre vient frapper l'oiseau, et s'amortit sur l'armure de son plumage. « Ainsi, dit-il,

Sous la jeune Bellonne,
Voit-on, lorsque d'un camp la foudre humaine tonne,
Le globe s'amortir contre un flanc gazonné,
Et bruire sourdement après avoir tonné.

N'êtes-vous pas surpris de ce perpétuel bonheur d'expression chez un versificateur si décrié? Le soir arrive. Vous n'échapperez pas à une description du soir. La princesse d'Égypte, dont Saint-Amant redit longuement les divertissemens solitaires, avant

D'aller jouir de la frescheur des eaux,
Des beautez de la plaine et du chant des oyseaux,

se fait raconter l'histoire de Joseph. Tous ces récits allongent et n'animent guère le prétendu poème épique de notre auteur; mais, s'il avait pu, il y aurait fait entrer toute la Bible. Il trouve moyen de décrire les agneaux

Broutant à langue torse et le treffle naissant,
Et les tendres rameaux d'un buisson fleurissant;

Puis les sept épis d'or du songe expliqué par Joseph :

Sept espis beaux et pleins, en rond penchant leurs testes
Comme quand à scier les faucilles sont prestes,

Sembloient sur un tuyau d'où naissoit leur trésor,
Présenter à mes yeux une couronne d'or,
Qui brillant au soleil sous un vent agréable
Noircissoit le gueret d'une ombre variable,
Et montroit en sa mûre et fertile beauté
Le plus riche ornement dont se pare l'esté.

Nous ne nous arrêtons pas à louer ces excellens vers, si pittoresques et si hardis. La princesse sort de son palais pour aller au bain, montée sur un char traîné par trois licornes :

Elle s'en vient noyer sa chaleur et sa peine
Dans l'humide plaisir d'une claire fontaine.

Ses nymphes l'environnent :

Cent doigts polis et blancs l'avoient déshabillée
Sous l'obscure espaisseur de la verte feuillée,
Où, bien loin de sa suite, un pavillon tendu
En rendoit le spectacle aux hommes défendu.

Ici Saint-Amant prodigue tous les trésors de sa palette :

A sa description je ne saurois atteindre :
Car l'innocente honte et la pudicité
Couvroient d'un voile saint sa belle nudité.
. . . .
Elle avance le pié douteux et retenu
Sur un sable mollet, insensible et menu.
Sa taille se desrobe, elle entre, elle se plonge
Elle se laisse aller, s'abandonne, s'allonge,
Nage, esbranle les flots, et les flots agitez
Petillent d'allégresse autour de ses beautez.

Puis elle sort du bain, et le génie du poète s'envole. La princesse que l'on essuie

Fait boire aux draps les reliques du bain.

Une négresse est chargée des soins de sa toilette, et Saint-Amant s'écrie à ce propos :

Le bras d'encre est propice à des membres de lait!

Enfin les anges poussent jusqu'aux pieds de la vierge le berceau de Moïse qui est recueilli par elle; une belle description de la nuit termine l'œuvre, et Saint-Amant couronne sa douzième et dernière partie par les vers suivans :

Le silence paisible, et l'horreur solitaire
Contraignoient doucement les hommes à se taire :
Taisons-nous donc, ô muse, et jurons en ce lieu
De ne parler jamais qu'à la gloire de Dieu.

Peut-on imaginer un sujet plus simple, écrasé sous des colifichets plus misérables; une dépense de talent plus extravagante, plus étrange, plus déplacée; un luxe de jolis vers sur tous les sujets, plus mal amenés et bariolés de traits plus faux? Il est évident que chaque nouvel épisode est un clou placé par l'artiste pour suspendre une description nouvelle. Défaut d'ensemble, de majesté, de dignité, de convenance, nulle compréhension de la Bible; une frivolité perpétuelle et un incontestable talent. Nous n'avons pas épuisé, dans les citations précédentes, toutes les beautés réelles de ce poème absurde, et qui pis est, ennuyeux :

Mille femmes en rond, pressant l'herbe fleurie,
Accordent saintement leurs gestes et leurs vois
Aux doux sons des tambours soutenus des haubois;
Les vierges vont après, les enfans les secondent,
Leurs fertiles brebis en beslant leur respondent;
Et les puissans taureaux, dans le ravissement,
Leur répartent aussi d'un gay mugissement.

Nous avons beaucoup cité. C'était le seul moyen de faire comprendre l'importance réelle de cet écrivain. Saint-Amant n'a que des traits, et n'a jamais d'ensemble. Sa première manière, celle du *goinfre* en belle humeur, lui fournit des pièces burlesques jusqu'à l'indécence. Sa seconde manière, celle de l'homme de cour postulant un bénéfice, produit *Moïse*, galerie de descriptions agréables, qui composent un mauvais poème. Poète de détail, poète incomplet, touchant à tous les genres de talent, et ne pouvant rien produire d'achevé, dépourvu surtout de jugement et d'unité, il ressemble fort au temps bizarre qui l'a vu naître et briller, temps de transition, burlesque intermède, passage inquiet de la féodalité à l'unité monarchique, où les avortemens se multiplient. La monarchie pure y est en chrysalide, les suzerainetés indépendantes essaient leur dernier effort. Tout chatoie, tout oscille; rien de complet; on emprunte à l'Espagne, on emprunte à l'Italie. On est guindé, affecté, délicat, extravagant, indolent et hableur. Le plus grand homme de l'époque, son destructeur et son maître, Richelieu, précipite tout, petits hommes et petits événemens, vers la monarchie absolue qui va les

absorber comme une mer. Debout, rocher vivant, au milieu de ces fous, de ces fats, de ces estafiers, de ces spadassins, de ces amazones, il les voit se battre, boire, rire, chanter, conspirer, et tout en les contenant, il leur ressemble un peu. Il danse la sarabande, et Marion est sa maîtresse.

Certes, la poésie de Saint-Amant, dont vous venez de lire les fragmens épars, est bien la poésie de ces hommes farcis de galons, ombragés de panaches, remplissant leurs bottes de dentelles, luisant de cent couleurs; fantasques sous le rabat, l'armure ou l'aumusse. Voyez Retz qui résume l'époque, la termine et la peint. Quel Catilina des brouillons, dont il fut aussi le Salluste! Retz sera condamné à l'exil, et mourra dédaigné comme Saint-Amant, lorsque la France de Louis XIV, dégoûtée de la débauche, répudiera les héros politiques et littéraires d'une époque condamnée.

Nous sommes aujourd'hui bien placés pour la juger. La logique lui manque, elle vit de coloris, de détail et de caricature. Ses héros sont des bravaches; ses plus grands maîtres ont des lubies exquises ou facétieuses. Elle ne possède pas de Raphaël, mais un Salvator Rosa; ni un Michel-Ange, mais Rubens; ni un Léonard de Vinci, mais Callot. Talens distingués, esprits fiers, caprices singuliers. Salvator conspire. Rubens est diplomate. Callot est un héros. L'un est l'ami de Mazaniel; l'autre est l'ami de Spinola; le troisième est le défenseur sublime de sa ville natale. Savoir-faire, audace, éloquence, que leur manque-t-il? Ils représentent fièrement la souveraineté capricieuse des arts!

Emporté comme eux par l'imagination, la vivacité des sens et les boutades de l'esprit, mais comprenant moins bien les limites et les priviléges de sa mission, Saint-Amant est loin de les égaler; il veut reproduire dans ses vers la grace et la violence des bizarreries contemporaines, l'ardeur de vie sensuelle qui éclate chez Rubens, la verve et la finesse de Callot, quelquefois l'horreur audacieuse de Salvator. Parodiste plaisant, versificateur souvent admirable, bon rimeur, il sent son génie, il s'y fie aveuglément, et ne revoit pas même les épreuves de ses ouvrages, que les imprimeurs remplissent de fautes grossières, et auxquels il s'adresse ainsi :

Hélas! quand je vous voy, mes vers, mes chers enfans,
Vous que l'on a trouvez si beaux, si triomphans,
Errer parmi le monde en plus triste équipage
Qu'un prince mal aisé qui marcheroit sans page,
Quand je voy vos pieds nuds, vos membres mutilez,

Et vos attraits sans pair flestris et désolez,
Par l'avare désir d'un infâme libraire,
Qui, sous l'espoir du gain, pour chanter me fait braire;
J'avoue, en la douleur de ma tendre amitié,
Que j'ay de votre estat une extrême pitié;
Ou plustost qu'en tel poinct j'ai peine à reconnaistre,
Vous voyant si changez, que je vous ai fait naistre.

C'est la verve de Régnier. On croirait que les vers suivans sont de cet excellent satirique :

Je connois un peu nos petits rimailleurs.
Ils s'aheurtent tousjours aux endroits les meilleurs;
La raison n'est jamais de leur intelligence;
La richesse d'autrui chocque leur indigence.

Il y a peu de pièces de Saint-Amant, même des plus folles et des plus baroques, qui ne renferment quelques vers bien inspirés. Tantôt il peint le départ d'une flotte :

On lève aussitost l'ancre, on laisse choir les voilles;
Un vent frais et bruyant donne à plein dans ces toilles;
On invoque Tétis, Neptune et Palémon,
Les nochers font jouer les ressorts du timon,
La nef sillonne l'eau qui, fuyant sa carrière,
Court devant et tournoye à gros bouillons derrière.

Tantôt c'est le clair de lune pénétrant dans la lucarne de son grenier :

La lune dont la face alors resplendissoit
De ses rayons aigus une vitre perçoit,
Qui jetoit dans ma chambre en l'espesseur de l'ombre,
L'éclat frais et serain d'une lumière sombre,
Que je trouvois affreuse, et qui me faisoit voir
Je ne sais quels objets qui sembloient se mouvoir.

Ou bien ce sont encore :

Les plaisans promenoirs de ces longues allées,
Où tant d'afflictions ont esté consolées;

Vers mélancoliques et charmans, qui méritent de rester gravés dans le souvenir de toutes les ames tendres, et qui ressemblent singulièrement au distique de William Cowper :

Our walks were planted to console at nocn
The pensive wanderer in their shades.

Il est mené par son imagination. Jamais il ne la guide. La plupart des perles qui formaient la couronne naturelle de son talent sont tombées ou dans l'obscurité ou dans la fange. Nous avons dû les recueillir. C'était justice.

Pourquoi Dieu l'avait-il jeté dans une époque sans caractère, pleine de velléités, d'essais, de turbulence, d'indiscipline, de faiblesse et de frivolités? Il faut un extrême courage alors et presque une grande ame, pour ne pas débaucher sa poésie, pour l'arracher aux affectations, à l'amphigouri, à la bizarrerie, à la fatuité, à l'entortillage. Il faut une forte résolution pour ne pas décalquer ce crépuscule fatal du sérieux et du plaisant, pour adopter le parti difficile de la raison mâle, du bon sens sévère.

Un *bon sens* court et inflexible, voilà Malherbe. C'est là son sceptre. Il le tient dans sa main sèche et dure; il le garde, même après sa mort; il le lègue à Boileau.

Saint-Amant n'a pas garanti sa muse écervelée et pimpante d'une seule des mauvaises influences qui l'environnaient. Nous venons d'examiner en détail les principaux fragmens de cette gloire attachée au pilori par Boileau. Nous avons dit quels furent l'intention littéraire et le modèle poétique d'après lesquels le *goinfre*, devenu pieux, corrigea et refondit, sous les toits de la rue de Seine, cette pastorale imitée de l'Italie. Nous trouvons en définitive la triste justification des sévérités de Boileau. Plaignons toutefois cette existence mal conduite, ce talent mal dirigé, cet homme qui possédait la verve, la facilité, la variété, la finesse, le rhythme, la saillie, l'entrain, qui rimait admirablement, coulait son vers énergique ou délicat dans un moule de bronze, d'un seul jet, avec un rare bonheur, qui connaissait le monde, les hommes, la nature, qui comprenait même la nécessité d'animer la poésie, de lui donner une valeur vivante, de la douer à la fois de vérité, de vivacité et de fraîcheur; et tout cela, sans goût, sans résultat, sans ensemble; tout cela pour servir de risée à de plus pauvres et de plus stériles esprits! Prêtons encore l'oreille, avec une équitable tristesse, au bruit lointain de ces *voix* perdues dans le naufrage d'une vie inquiète, et n'effaçons pas de nos fastes intellectuels ces poètes condamnables à tant d'égards, mais depuis long-temps condamnés, victimes de leur temps plus encore que de leurs fautes, entraînés par le mouvement général, et *accravantés*, comme on le disait alors, par la ruine et le tapage de l'époque et de la société qui ont croulé sur leurs têtes.

PHILARÈTE CHASLES.

ÉTAT MORAL

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD.

***NORDAMERICAS SITTLICHE ZUSTÄNDE*,**

PAR LE Dr JULIUS (1).

Le docteur Julius vient de publier à Leipsig un ouvrage sur l'état moral de l'Amérique du Nord, qui a été jugé généralement, en Allemagne, comme un des meilleurs livres qui aient été faits sur cette matière. Un voyage entrepris dans le but d'étudier le système pénitentiaire de ce pays, et un séjour de trois années ont initié l'auteur à tous les mystères de la vie morale aux États-Unis; son livre présente un intérêt d'autant plus vif, qu'il s'est particulièrement attaché à ce côté des choses qui a été plus négligé par ceux qui ont étudié cette société si jeune encore, et à laquelle les vieux états de l'Europe semblent aller demander le secret de leurs destinées futures. Nos deux compatriotes, MM. de Tocqueville et Michel Chevalier se sont occupés plus spécialement, le premier de l'état politique et du système pénitentiaire, le second de l'industrie dans l'Amérique du Nord. Mais le développement historique des colonies anglaises dans le Nouveau-Monde, et l'empreinte qu'il a dû laisser dans le caractère

(1) Leipzig et Paris, 1839, chez Avenarius et Brochaus.

national et individuel de ce peuple nouveau avaient été plus ou moins omis; peut-être fallait-il un Allemand pour sonder ces questions si profondes, et pour observer avec une patience attentive les ressorts secrets et cachés de cette vie si agitée dans ses mouvemens, si diverse et si compliquée dans ses formes, dont on nous a présenté jusqu'ici les faces principales. Fidèle à l'esprit qui caractérise l'étude et la science allemandes, le docteur Julius devait s'attacher de préférence à l'observation de l'histoire, et en déduire comme conséquence toutes les manifestations de la vie. Le Français peut se poser gracieusement à la surface des choses, cueillir en quelque sorte la fleur des questions les plus profondes, entrevoir d'un coup d'œil dans un fait tous les faits qui l'ont préparé, tous les principes qui l'ont produit. Mistress Trollope a bien pu causer agréablement, dans deux volumes, sur les mœurs des Américains, effleurer légèrement le côté le plus extérieur de la société, s'impatienter, comme une femme du monde, parce que l'Yankee mâche du tabac dans un salon, et n'a rien des manières polies de l'aristocratie anglaise. L'Allemand ne peut mettre le pied sur une question sans tomber au fond du premier coup. Quelquefois, à la vérité, il y reste, au grand dépit des lecteurs qui comprennent difficilement ce qu'il leur dit, parce qu'à une certaine profondeur, les objets les plus clairs deviennent obscurs. Mais s'il parvient à en sortir, il est rare que ses élucubrations consciencieuses ne manifestent pas quelque fait ou quelque principe qui, sans lui, serait resté caché et inaperçu. Nous féliciterons donc sincèrement le docteur Julius d'avoir été fidèle à la méthode employée par les savans de son pays, et de nous avoir fait assister à l'origine et au développement de l'histoire et des institutions du peuple qu'il a si judicieusement observé. Dans le travail dont son livre nous a fourni la base et les matériaux, nous nous attacherons à la partie qu'il a le plus savamment traitée; car, après tout ce qui a été publié en France sur le système pénitentiaire aux États-Unis, nous regardons la matière comme épuisée, tandis que le côté historique, social et religieux, a été moins observé jusqu'ici.

Chose remarquable, la cupidité et le désir effréné de l'or poussèrent les Européens vers les contrées méridionales de l'Amérique; et, après bien des luttes et de cruelles iniquités, les deux races finirent par se confondre. La persécution, au contraire, peupla d'Européens l'Amérique du Nord, et à peine ces mêmes hommes que l'intolérance avait contraints à quitter leur patrie, ont-ils mis le pied sur la terre étrangère, qu'on les voit commencer et poursuivre avec un incroyable acharnement une guerre d'extermination contre la race indigène. Quelques puritains, disciples de Robert Brown, vont chercher en Hollande un refuge contre la tyrannie d'Élisabeth. Le zèle intolérant de la fille de Henri VIII trouve moyen de les y atteindre. Ils s'embarquent pour le Nouveau-Monde, et les chefs des quarante-une familles qui composaient la colonie naissante jettent les fondemens de la constitution sous laquelle ils voulaient vivre. Cette constitution était bien simple. Quiconque était membre de l'église était par cela même membre de l'assemblée législative; et pour que cette société nouvelle

rappelât d'une manière parfaite celle des premiers chrétiens, il fut résolu que tous les biens seraient communs. Il fallut qu'une expérience de dix années vînt manifester dans tout leur jour les inconvéniens d'une pareille constitution, pour qu'on se déterminât enfin à l'abolir. Après dix ans, la colonie ne comptait encore que trois cents membres; mais avec l'établissement de la propriété, la population ne tarda pas à s'accroître, et de nouvelles recrues fournies par la persécution qui ne se ralentissait point venant sans cesse en augmenter le nombre, les établissemens déjà commencés s'étendirent, d'autres se formèrent. Ainsi fut fondé l'état de Massachussett. L'esprit et la tendance judaïque qui caractérisaient la secte des puritains se reproduisit dans la vie, dans l'histoire et dans la constitution de cet état. Les conditions qui leur avaient été imposées par la métropole furent éludées, les lois anglaises remplacées par les lois de Moïse; un traité d'alliance fait avec Dieu devait leur rappeler qu'ils formaient un peuple privilégié et spécialement choisi de sa main; le nom de Salem, donné au lieu où s'était formé leur premier établissement, leur rendait sans cesse présent le souvenir de l'antique Jérusalem; et pour que rien ne manquât à l'analogie, tous ces nouveaux Israélites s'engagèrent par un traité solennel à exterminer les tribus idolâtres des Pequods, dont le voisinage les inquiétait et les menaçait à la fois. Depuis ce temps, l'état de Massachussett, et dans l'état, la ville de Boston qui en est devenue la capitale, sont restés comme le nid du puritanisme; leur histoire n'a été que le développement des qualités, soit bonnes, soit mauvaises qui distinguent cette forme religieuse. Crainte de Dieu, esprit de dévouement et de sacrifice, persévérance opiniâtre, indépendance hautaine et intolérante, tels furent, tels sont encore aujourd'hui les caractères de cet état et de tous ceux qui en sont sortis plus tard. C'est de Boston que partit la résistance; c'est là que fut levé, pour la première fois, l'étendard de cette insurrection qui a introduit dans l'histoire un élément et une forme inconnue jusqu'alors. Le Nouvel-Hampshire avec sa population agricole, l'état de Vermont avec ses villages gracieusement posés au fond des vallées ou sur le penchant des collines, et habités en grande partie par des bergers dont les mœurs simples et patriarcales rappellent la Suisse; l'état du Maine, fondé pour servir de barrière aux envahissemens de la France et de la religion catholique: ces trois états peuvent être considérés comme les satellites de celui de Massachussett. Comme dans ce dernier personne ne pouvait jouir des droits politiques, s'il n'appartenait à la confession religieuse qu'on y avait adoptée, le moindre dissentiment dans les matières théologiques déterminait une émigration; c'est de cette manière que les états de Connecticut et de Rhode-Island prirent naissance. Une physionomie toute particulière les distingue. Quoique d'une étendue très bornée, ils ont été et sont encore le centre du mouvement intellectuel et religieux de toute l'Union. C'est là qu'il s'imprime le plus de livres; c'est là que sont les écoles les plus considérables; c'est de là que partent les missionnaires que le fanatisme répand parmi les tribus indiennes; c'est là qu'on peut étudier dans sa pureté primitive le type du Yankee, ce type si précis

dans sa forme, et si arrêté dans ses contours. C'est une étude curieuse de suivre l'élément germain dans son développement historique et dans ses transformations successives en Angleterre; de le voir, fluide d'abord, vague et indéterminé, commencer à prendre plus de consistance, en se mêlant à l'élément français après la conquête des Normands; puis s'affiner et se préciser toujours davantage, jusqu'à ce qu'il prenne, dans les Yankee qui peuplent la Nouvelle-Angleterre, un degré de fermeté qui approche de la dureté et de la raideur. A son point de départ, le caractère germain semble tout entier concentré dans l'imagination; la poésie est sa forme exclusive: mais une fois qu'il est arrivé à son développement, nous ne trouvons plus en lui qu'une volonté âpre et persistante, tournée tout entière vers le côté pratique de la vie, et courant à son but, sans se laisser jamais arrêter par aucun obstacle.

Les états planteurs de l'est forment le second groupe parmi les états de l'Union; et ce que Massachussett est pour le premier, la Virginie l'est pour le second. Ces établissemens de l'Amérique du Nord, qui formeront bientôt peut-être un des plus puissans empires qui aient jamais existé, ont cela de particulier, que nous pouvons en quelque sorte assister à leur naissance et à leur développement. Le plus souvent leur histoire se confond avec celle d'un homme dont le journal forme leurs annales, et sera pour eux, dans la suite des temps, le titre authentique de leur origine. Ici, point de mythes ni d'allégories, point d'obscurités ni de mystères, mais la vérité simple et nue, claire et sans voiles. Ce que Winthrop a été pour Massachussett, le capitaine John Smith l'a été pour la Virginie. Ce sont les deux annalistes de l'Union. Mais la vie de ce dernier fut tellement aventureuse, et les évènemens dont elle se composa furent tellement extraordinaires, que le récit qu'il en fait rappelle les anciennes chroniques des peuples européens. La paix conclue par Jacques Ier avec l'Espagne laisse sans occupation un grand nombre de *gentlemen* pour qui la guerre était devenue comme un métier. Ne sachant que faire, ces pauvres chevaliers s'en vont chercher fortune dans le Nouveau-Monde. Ce n'est point un refuge contre la persécution qu'ils vont lui demander; c'est de l'or. L'exemple des Espagnols et des Portugais les anime; ils veulent devenir riches, et s'en retourner ensuite en Angleterre jouir des richesses qu'ils auront amassées. Le résultat fut ce qu'il devait être. Ces gentlemen, incapables de travailler pour se procurer les choses nécessaires à la vie, allaient succomber à la faim, aux maladies, aux incursions des sauvages, si la Providence ne leur eût envoyé le capitaine Smith, qui, après avoir promené sa vie errante à travers l'Europe, l'Afrique et l'Asie, vint donner une base à cette colonie naissante qui allait se dissoudre. Smith fait venir d'Angleterre des ouvriers et des laboureurs: les premiers colons, éclairés par l'expérience, renoncent à leur vie déréglée et oisive; la communauté des biens est abolie, et l'ordre paraît enfin après le chaos. Telle est l'origine de l'état de Virginie, qu'on avait ainsi nommé pour honorer la virginité de la reine Élisabeth. L'élément aristocratique resta toujours empreint dans l'histoire de cet état. C'est là

que furent vendus pour la première fois des nègres, en 1620, par des Hollandais. On alla plus loin encore : des prisonniers de guerre écossais, irlandais, et anglais y furent transportés et vendus pendant les dissensions qui divisèrent l'Angleterre. La Virginie offrit de bonne heure un contraste frappant avec le Massachussett sous le rapport intellectuel. Sir William Berkeley qui en avait été gouverneur, écrivait en 1671, dans son rapport sur l'état de la colonie : « Je remercie Dieu de ce que nous n'avons encore ici ni écoles libres, ni imprimeries, et j'espère bien que nous n'en aurons pas avant cent ans, car la science a amené la désobéissance et les sectes dans le monde, et l'imprimerie les a propagées. » Là vous ne trouvez que peu de villes et de fabriques, peu de routes, de canaux ou de chemins de fer. La vie aristocratique anglaise s'y est conservée. Les maisons des propriétaires y sont bâties dans le goût du XVII[e] siècle, avec des tuiles souvent apportées d'Angleterre, et autour d'elles s'élèvent les nombreuses cabanes en bois des esclaves, dont la vie est à peu près tout entière occupée au service de leurs maîtres. Le ton y est plus distingué, les manières plus polies, la vie plus raffinée. Comme les affaires n'y absorbent pas tout le temps, il en reste toujours beaucoup pour le plaisir et l'étude. L'éducation y est plus soignée et plus complète que dans les états où elle est beaucoup plus répandue. Aussi les Virginiens, qui, jusqu'à l'année 1800, formaient un cinquième de la population des États-Unis, avaient fourni au congrès le sixième du nombre de ses membres; et de 1789 à 1825, le siége du président de l'Union n'a été occupé que pendant quatre ans par un citoyen des autres états.

L'esprit aristocratique passa de la Virginie dans les deux Carolines, mais particulièrement dans celle du sud, qui lui doit en grande partie son origine. Le territoire de ces deux états fut concédé par le roi Charles II à huit seigneurs anglais, qui crurent faire une chose merveilleuse pour la prospérité de leur colonie en obtenant de Locke une constitution. Cette constitution transportait dans le Nouveau-Monde toutes les institutions de la Grande-Bretagne, le système féodal, les majorats, le parlement, la suprématie de l'église épiscopale et le jury; mais vingt-quatre ans après son introduction, elle fut abolie à la demande unanime des habitans. La principale richesse de la Caroline du nord consiste dans ses mines d'or. Un lingot, trouvé par hasard au fond d'un ruisseau par un enfant qui tirait sur des poissons avec son arc, mit sur la trace des trésors que le sol recelait dans son sein. Malheureusement l'exploitation des mines qui l'enrichissent, en attirant une population très mélangée, et dont l'amour effréné du gain forme le caractère distinctif, a produit des résultats peu avantageux pour la moralité du pays L'ivrognerie, le libertinage, la passion du jeu et tous les vices qui dépravent le cœur, y ont pris un effroyable développement.

La Georgie, le plus jeune des états planteurs de l'est, est en même temps le seul établissement qui ait été fondé sous la maison de Hanovre. Cet état se distingua de bonne heure par une dureté opiniâtre qui dégénéra plus d'une

fois en cruauté. Rien ne peut excuser sa conduite inhumaine envers la tribu indienne des Cherokees, la plus disposée peut-être de toutes les tribus indiennes à participer aux bienfaits du christianisme et de la civilisation. L'autorité du tribunal de l'Union, et sa sentence en faveur des malheureux Indiens opprimés n'ont pu vaincre la cupidité des Georgiens. Le territoire qu'ils convoitaient renfermait de l'or; il le leur fallait à tout prix, et les lois se sont trouvées impuissantes contre eux.

Le Maryland forme le troisième groupe parmi les états de l'Union, et c'est peut-être celui dont la formation a été la plus régulière et a produit les résultats moraux les plus satisfaisans. Sir George Calvert, secrétaire d'état sous Jacques Ier, fut contraint, par sa conversion à la foi catholique, de quitter un emploi qu'il avait rempli avec zèle et fidélité. Devenu lord Baltimore par la faveur du roi, qui avait voulu lui donner une marque particulière de son estime, il en obtint encore comme fief les terres situées au nord du fleuve Potomack. Rien ne surpasse le désintéressement, la générosité, le dévouement et la sagesse qui dirigèrent cet homme admirable dans l'établissement qu'il forma, et dans le choix des institutions qu'il lui donna. Nous ne pouvons mieux faire que de citer le témoignage si honorable que lui donne Bancroft dans son histoire des États-Unis d'Amérique. « Il fut le premier, dit-il, dans l'histoire du monde chrétien, qui chercha la paix et l'assurance que donne la religion, non dans l'exercice du pouvoir, mais dans celui de la justice. Le premier il voulut concilier les institutions populaires avec la liberté de conscience. Le premier il vit dans l'égalité légale de toutes les confessions chrétiennes un moyen de progrès pour la moralité. L'asile des papistes, situé dans un coin du monde jusqu'alors inconnu, sur le rivage de fleuves qu'aucun homme n'avait encore explorés, devint précisément le lieu où la tolérance et la liberté de conscience fut proclamée comme la base et le fondement de toutes les institutions. » Lord Baltimore consacra plus de quarante mille livres sterling à cette œuvre, qui fut l'œuvre et la pensée de toute sa vie. Ses fils héritèrent de son esprit et agirent dans la même direction. La concorde la plus parfaite régnait entre les nouveaux colons et les tribus indigènes. Les Indiennes apprenaient aux femmes des colons à préparer le pain de riz, pendant que les Indiens instruisaient les hommes dans l'art de la chasse. Mais après l'expulsion de Jacques II, la constitution du Maryland fut détruite. La liberté de conscience, que les catholiques avaient proclamée, fut abolie, et les catholiques et les quakers furent également persécutés. Tous ces changemens furent favorisés par les descendans de lord Baltimore, qui passèrent à l'église anglicane. Toutefois la ville de Baltimore conserve encore des vestiges de l'esprit dans lequel elle fut fondée. Des maisons d'éducation élevées par les catholiques, mais ouvertes à toutes les sectes, y attirent une nombreuse jeunesse par la supériorité de l'enseignement qu'on y reçoit. C'est aussi à Baltimore que se forma, dès l'an 1789, une association pour l'abolition de l'esclavage. Une tolérance plus large et mieux entendue, et un sentiment plus profond de la charité chrétienne, ont

toujours été les caractères distinctifs du Maryland, tant il y a de puissance et de force dans le germe des institutions humaines, tant il est vrai que les choses et les évènemens de ce monde développent toujours plus ou moins, malgré les obstacles, les principes dont ils sont nés.

William Penn, fils de l'amiral du même nom qui conquit la Jamaïque sous Cromwell, frappé de l'austère simplicité des quakers, se sentait invinciblement attiré vers cette secte, que George Fox venait de fonder. Vainement son père, effrayé de ses dispositions, avait cru que les voyages pourraient les modifier dans un sens favorable à ses projets. Il avait particulièrement compté sur la France, où il pensait que l'esprit trop sérieux de son fils ne saurait point résister à l'influence de la société au milieu de laquelle il vivrait, et des exemples qu'il aurait sous les yeux. Mais rien ne put ébranler la volonté déterminée du jeune William. Emporté par son zèle, on le voyait prêcher dans les rues et sur les places. Traduit devant les tribunaux, persécuté par l'église établie, menacé par l'évêque de Londres de la prison perpétuelle, il se montra toujours inébranlable dans sa résolution, et finit par vaincre la résistance de son père, qui le bénit avant de mourir et le laissa héritier d'une fortune considérable. Penn vit bien qu'il lui serait impossible de réaliser ses projets en Angleterre. Il résolut donc de quitter sa patrie et d'aller chercher en Amérique un lieu où il pourrait accomplir les desseins qu'il croyait lui avoir été inspirés de Dieu. Charles II lui octroya comme fief le territoire situé entre le Maryland et New-Jersey, et, faisant violence à sa modestie, donna le nom de Pensylvanie à cette contrée, que Penn voulait appeler Sylvanie. Sa justice lui concilia bientôt tous les Indiens du pays, qui conservèrent long-temps encore après sa mort le souvenir de ses vertus. Il donna le nom de Philadelphie à la ville qui devait être le centre des relations sociales pour tout l'état; car, dans la pensée du fondateur, elle devait accueillir comme des frères les hommes de toutes les sectes et de tous les pays. Il n'avait excepté de cette association fraternelle que les catholiques et les juifs. La constitution de cet état avait principalement pour but de porter vers la religion toute l'activité humaine, de détacher les pensées de la terre pour les rattacher à l'autre vie. Des hommes de toutes les sectes affluèrent de bonne heure vers ce petit coin du monde, où ils trouvaient un asile assuré. Cependant les quakers et les frères moraves contribuèrent le plus à l'accroissement de la colonie, attirés qu'ils étaient par la communauté, ou au moins par la ressemblance des principes. L'Allemagne surtout lui fournit d'abondantes recrues, et en 1755, sur deux cent vingt mille habitans, l'état comptait plus de cent mille Allemands. Mais à mesure qu'il s'agrandissait, les inconvéniens de la constitution que Penn lui avait donnée devaient se faire sentir davantage. Bonne peut-être pour une réunion peu nombreuse d'hommes liés par la même foi, cette constitution était insuffisante pour une société plus étendue et pour des relations plus compliquées. Ainsi, lorsque, vers le milieu du XVIIIe siècle, il fallut prendre les armes pour défendre le pays contre les incursions des Français et des Indiens, tous les quakers de l'assemblée législative se démirent de

leurs fonctions, pour ne pas être contraints d'approuver, contre leurs principes, la guerre que commandaient les circonstances. Une puissante réaction se produisit de bonne heure, après la mort de Penn, contre la constitution qu'il avait établie; et le chef de cette réaction, ce fut un homme devenu célèbre non moins en Europe que dans son propre pays. Benjamin Franklin, avec son esprit tout positif, exclusivement porté vers les objets dont la raison ou les sens peuvent se rendre compte, travailla, avec un acharnement qui dégénéra plus d'une fois en partialité et en passion, à défaire ce que Penn avait fait, et à reporter vers la terre et vers le bien-être que l'homme peut s'y procurer les pensées et les efforts de ses concitoyens, que Penn avait dirigés vers l'autre vie, et vers le bonheur que nos vertus nous y méritent. Le docteur Julius est très sévère dans le jugement qu'il porte sur Franklin, dont la moralité lui paraît fort suspecte, d'après tout ce qu'il dit avoir entendu raconter sur lui en Pensylvanie. Je conçois cette sévérité de sa part. Accoutumé à voir les choses par leur côté esthétique ou moral, il ne pouvait qu'être défavorablement prévenu pour un homme qui ne cherchait en elles que le côté utile. Je crains cependant qu'il ne se soit laissé entraîner trop loin par une noble préoccupation des intérêts spirituels de la vie. Au reste, il est vrai de dire que l'œuvre de Penn est détruite, et qu'il n'en reste plus que quelques vestiges faciles à reconnaître pour un observateur attentif.

Le cinquième groupe se compose des états de New-York, New-Jersey et Delaware. Le territoire qu'ils occupent avait été d'abord au pouvoir des Suédois et des Hollandais. Ces derniers avaient un tact merveilleux dans le choix des lieux où ils voulaient établir quelque colonie. Ils ont été, sous ce rapport, ce que furent les Génois au moyen-âge et les Phéniciens dans l'antiquité. La ville de New-York, qu'ils avaient fondée sous le nom d'Amsterdam, est devenue depuis la première place de l'univers. L'incroyable activité des Américains du Nord, leur goût des voyages, leur besoin de déplacement, leur passion pour les opérations commerciales, donnent à la ville de New-York une physionomie toute particulière. Vous diriez un immense hôtel où arrivent et d'où partent à chaque instant des milliers de voyageurs. Vous diriez un marché continuel où tous accourent et s'empressent, comme s'il ne devait durer que quelques heures. Aussi la population de New-York s'accroît-elle outre mesure. De 1790 à 1830, le nombre en a doublé tous les vingt ans, et de 1830 à 1835 il a augmenté d'un tiers. On peut considérer ce groupe comme formant le point de transition entre les états de la Nouvelle-Angleterre et les états planteurs. C'est lui qui doit faire équilibre à ces deux points extérieurs de l'Union, dont chacun tend à attirer l'autre dans sa sphère, jusqu'à ce que les états de l'ouest soient assez développés pour que leur influence puisse ajouter un nouvel élément dans cet ensemble merveilleux, composé déjà d'élémens si divers.

Les onze états de l'ouest, qui ont accru le domaine de l'Union depuis qu'elle s'est séparée de la métropole, forment les deux derniers groupes : le premier,

peuplé le plus souvent par des colons de la Nouvelle-Angleterre; le second, perpétuellement augmenté par ceux de la Virginie, de la Géorgie et des deux Carolines. Entre ces deux groupes coule l'Ohio, qui, comme le Potomack à l'est, divise à l'ouest, en deux moitiés bien distinctes, le territoire qu'il arrose et féconde de ses eaux. Depuis sa source, près de Pittsburg, jusqu'à son embouchure dans le Mississipi, le passager est frappé par le spectacle de l'aisance et de la prospérité qui règnent sur toute la rive droite, tandis que rien, hormis les beautés de la nature, n'attire ses regards vers la rive opposée. Là des villes florissantes, des villages ou des établissemens qui prospèrent, des hommes actifs et entreprenans, des routes, des canaux, des chemins de fer; ici quelques villes éparses çà et là, et rompant, à de longs intervalles, la monotonie des forêts et du désert; une population paresseuse ou sans énergie, quelques routes négligées ou mal entretenues, et un seul chemin de fer qui conduit de Lexington à Francfort. D'où vient cette différence? Au nord, la terre est travaillée par des mains libres; au sud est l'esclavage. Du reste, aucun caractère particulier ne distingue les états qui composent chacun de ces deux groupes. C'est une chose merveilleuse que le récit des aventures de ces hommes audacieux qui ont conquis pied à pied tout ce vaste territoire sur les Indiens, sur les bêtes féroces et sur la nature elle-même. Il n'est peut-être pas dans toute l'histoire un seul fait qui prouve autant que le fait de cette conquête tout ce qu'il y a de ressources dans l'intelligence de l'homme, de puissance dans sa volonté et de force dans son corps. La vie de chacun de ces conquérans est un roman où l'esprit du lecteur est à chaque instant saisi par les incidens les plus merveilleux, par les positions les plus extraordinaires et par les impressions les plus diverses. Mais si l'on est forcé d'admirer la persévérance, la patience et le courage de ces apôtres de la civilisation moderne, on ne peut, d'un autre côté, s'empêcher de plaindre ces pauvres Indiens arrachés au sol sur lequel ils ont vécu, et repoussés toujours plus loin des lieux qui les ont vus naître; et l'on regrette de voir tant d'injustice et de dureté uni à d'aussi admirables vertus.

L'état de la religion aux États-Unis est peut-être le phénomène le plus extraordinaire qui frappe l'étranger dans ces contrées, où tout est nouveau, où tout est en dehors de la coutume et de l'expérience que le temps nous a fournie. Là, il faut avoir une religion, ce qui ne veut pas dire qu'il faille avoir de la religion; il faut appartenir à une forme, à une association religieuse quelconque; il faut avoir un symbole, ce symbole fût-il l'athéisme. Il semble que l'activité fiévreuse de ces hommes perdus dans les opérations commerciales les plus étendues et les plus compliquées doive être entièrement absorbée par le soin des intérêts matériels, et qu'il ne doive plus leur rester de loisir pour s'occuper du ciel et des choses de l'autre vie. Il n'en est rien cependant. Ces mêmes hommes qui portent le goût, l'amour du commerce ou de l'industrie jusqu'à une sorte de passion, poussent jusqu'au fanatisme le zèle des opinions religieuses qu'ils ont embrassées. Cette ardeur dans la foi doit être attribuée,

d'après le jugement de presque tous les hommes qui ont visité les Etats-Unis, à la séparation parfaite de l'église et de l'état. Plus l'état est indifférent pour tout ce qui touche à la religion, plus les individus s'en occupent avec zèle et ferveur. Les scrupules vont si loin sur ce point en Amérique, qu'on n'y voit qu'avec peine, et qu'on n'y tolère qu'à regret les dons et les legs qui sont faits aux églises; car on y a remarqué que ces dons, en rendant l'église qui les avait reçus indépendante à l'avenir des fidèles, diminuaient sensiblement le zèle religieux et parmi ces derniers et parmi les ministres qu'ils s'étaient choisis, et des expériences assez nombreuses ont rendu générale l'opinion que la taxe imposée à chaque fidèle pour l'entretien de l'église dont il est membre, est plus avantageuse, et pour l'église, et pour lui, qu'une rente perpétuelle et inaliénable.

La séparation de l'église et de l'état est un fait d'autant plus remarquable aux États-Unis, qu'il s'est développé lentement, et que leur histoire a commencé par la théocratie. En effet, les premiers pèlerins qui abordèrent dans le Massachussett y établirent une constitution toute théocratique dans son principe et dans ses formes, puisque le titre de citoyen était attaché à celui de membre de l'église. Ce n'est qu'en 1833 que cet état a effacé les dernières traces du principe théocratique qui l'avait constitué, en abolissant la taxe ecclésiastique, contre laquelle l'opinion générale était soulevée depuis long-temps, et en abandonnant à chaque église ou à chaque paroisse le soin de s'administrer comme elle l'entend; car dans plusieurs confessions, en Amérique, on distingue l'église et la paroisse ou la commune. Cette distinction se produit surtout chez les congrégationalistes, les presbytériens, les baptistes et les méthodistes. A l'église appartiennent les renouvelés et les ressuscités, que nous nommerions ici les dévots. La paroisse comprend tous ceux qui se rassemblent dans la même église pour prier ou pour y entendre la prédication. Les églises, c'est-à-dire les dévots, choisissent les prédicateurs; la paroisse les accepte ou les refuse, et paie ceux dont elle a confirmé l'élection. La paroisse seule est capable de posséder. A l'église appartiennent seulement les objets qui ornent l'intérieur des bâtimens consacrés au culte. Du reste, chaque paroisse s'administre comme bon lui semble, sans que l'état s'en mêle; et celui-ci aurait beaucoup de peine à faire accepter aux églises les dons qu'il voudrait leur faire, parce qu'elles soupçonneraient aussitôt qu'il veut s'immiscer dans leurs affaires, ou elles craindraient que le zèle des fidèles ne se ralentît. S'il était permis de juger du mérite absolu de l'institution qui sépare d'une manière si complète l'église de l'état en Amérique, par les résultats qu'elle y produit, ce jugement ne pourrait être que très favorable; car les effets en sont vraiment merveilleux, particulièrement dans la Nouvelle-Angleterre, d'où est parti le développement social et historique de l'Union. Les sectes des congrégationalistes, des presbytériens, des baptistes et des méthodistes, sont celles qui manifestent le plus de zèle et de ferveur. Les principaux moyens dont elles se servent pour entretenir ou pour ranimer la foi des fidèles sont les *revivals*, les offices religieux pro-

longés (*protracted meetings*), les offices religieux en plein air (*camp meetings*) et les associations religieuses.

Lorsque le zèle s'attiédit dans une paroisse ou que certains vices prennent un développement qui menace d'abaisser sensiblement le degré de moralité d'une commune, les dévots se réunissent, se concertent, s'entretiennent des moyens les plus propres à réveiller l'esprit chrétien dans ceux qui l'ont laissé s'assoupir; ils prient, et chacun, se faisant missionnaire, cherche à faire pénétrer dans les autres les sentimens dont il est animé lui-même. L'étincelle se communique, le feu gagne et s'étend; des prédicateurs renommés par leur piété viennent souffler ce feu, et bientôt il se forme comme un vaste incendie. Lorsque les choses en sont rendues à ce point, souvent les prédicateurs et les dévots arrangent ensemble un office prolongé, c'est-à-dire une mission de plusieurs jours, qui doit mettre la dernière main à l'œuvre commencée et confirmer les sentimens que le *revival* a fait naître. Ces missions durent quelquefois quinze jours, pendant lesquels les fidèles passent de la prière au chant, du chant à la prédication, de la prédication au banc d'angoisse, *anxious bench*, imitation dangereuse et dégénérée de la confession. Ces *revivals* produisent souvent des résultats salutaires, et les inconvéniens graves dont ils sont la source seraient beaucoup moins nombreux, si les prédicateurs étaient plus prudens et avaient plus d'expérience. J'avoue que je n'aime pas le ton léger avec lequel mistress Trollope traite, dans son ouvrage sur l'Amérique, les institutions et les cérémonies religieuses des différentes sectes aux États-Unis. Toutes ces choses sont fort sérieuses de leur nature, puisqu'elles tiennent au côté le plus sérieux de la vie, et qu'elles servent de forme aux sentimens les plus profonds du cœur humain. On peut les désapprouver, ceci ne fait pas doute; on peut même s'en indigner; mais pour de pareils sujets la plaisanterie ne convient pas, et il n'est pas permis à un écrivain grave de faire rire ses lecteurs des erreurs des autres. Mistress Trollope était d'autant plus obligée à être indulgente, que ses jugemens sont, pour la plupart, une affaire de patriotisme, et qu'elle ne relève guère ce qu'elle trouve de défectueux dans les institutions américaines que pour exalter davantage celles de son pays. Or, elle aurait dû se rappeler que, dans tout ce qui a rapport à la religion, les Américains n'ont fait que développer les germes qu'ils ont apportés d'Angleterre, et que, pour beaucoup de choses qui lui paraissent ou ridicules ou blâmables, sa patrie n'a rien à envier aux États-Unis. Comme elle, je condamne les abus qu'elle signale, à cause des dangers auxquels ils exposent ceux qui en sont victimes. En effet, les *revivalists*, ou prédicateurs de *revivals*, sont très souvent des jeunes gens sans expérience, cherchant à produire des impressions plutôt que des sentimens, et agissant plus sur l'imagination des auditeurs que sur leur volonté. Le but de tous leurs efforts, dans les sermons qu'ils prêchent, est d'amener sur le banc d'angoisse plusieurs fidèles dont les larmes, les gémissemens et quelquefois même les plus effroyables convulsions témoignent de la puissance du prédicateur. C'est parmi les femmes jeunes et à imagination ardente que ces phéno-

mènes se manifestent le plus souvent. On les voit alors confesser publiquement leurs fautes et élever vers le ciel leurs prières entrecoupées de sanglots. Quelquefois même, ne pouvant soutenir l'impression qui s'empare de leur ame, elles tombent et se roulent par terre, se débattant dans les angoisses d'une cruelle agonie, pendant que le prédicateur murmure à leurs oreilles des paroles de paix et de consolation, et que tous les assistans remercient Dieu de ce qu'il a bien voulu manifester sa grace en elles. Ces effets se produisent assez fréquemment dans les offices qui se tiennent en plein air, quelquefois pendant plusieurs semaines. Qu'on se représente l'impression qui doit frapper de jeunes ames faciles à exalter, lorsque la nuit, après une journée passée dans les méditations et la prière, un prédicateur éloquent leur peint, sous les couleurs les plus sombres, les terribles jugemens de Dieu. Sous ces voûtes séculaires, formées par le feuillage épais des arbres dont les branches s'entrelacent et se mêlent, et qu'un rayon de la lune vient de temps en temps traverser; à la lueur de ces feux allumés de distance en distance et qui jettent sur tout ce qu'ils éclairent un triste reflet; au chant de ces cantiques, tantôt joyeux, tantôt lugubres, qui s'élèvent solennellement au milieu du silence de la nuit, la parole et la pensée prennent comme naturellement les teintes des objets qui sont là sous les yeux. Aussi voit-on parfois des femmes sortir tout épuisées de ces orgies religieuses, ou y laisser pour toujours leur raison.

Les associations pieuses sont peut-être le moyen qui entretient le plus efficacement le zèle en Amérique. L'église catholique, qui ne prend aucune part aux *revivals* et aux *camp meetings* dont je viens de parler, et dont la marche paisible, grave et solennelle à la fois, contraste singulièrement avec le développement brusque et tumultueux de la plupart des sectes protestantes, a fondé plusieurs institutions que la charité des fidèles entretient, et qui toutes sont remarquables par l'esprit de tolérance dans lequel elles ont été fondées. Ainsi le nombre des élèves protestans est toujours beaucoup plus considérable dans les maisons d'éducation catholiques que celui des élèves catholiques eux-mêmes, parce que la liberté de conscience y est mieux entendue et plus respectée qu'ailleurs, et que l'instruction y est ordinairement supérieure à celle des autres maisons. L'église catholique compte un archevêque et quatorze évêques aux États-Unis, trois cents cures et cent quarante-trois stations, treize séminaires, quatorze maisons d'éducation pour les jeunes gens, et trente-neuf pour les filles, toutes ouvertes aux enfans des différentes sectes, trente-sept institutions de bienfaisance dirigées par les sœurs de la charité, et vingt-trois cloîtres de femmes, qui s'occupent pour la plupart de l'éducation. Les sœurs de la charité sont partout où leurs secours sont nécessaires et où on leur permet de les donner. A Philadelphie, lorsqu'à l'époque du choléra les employés et les gardiens de l'hôpital avaient fui, on vit ces filles admirables, deux heures après avoir reçu la lettre qui les appelait, quitter leur couvent à Emmetsburg dans le Maryland, accourir là où on réclamait leur charité, rétablir l'ordre et la confiance dans l'hôpital, et mériter par leurs soins et leur dévouement les éloges

de l'assemblée législative de Pensylvanie. Cependant, malgré les invitations et les prières des directeurs de l'hospice, elles furent obligées de quitter la ville, parce qu'elles n'auraient pu y pratiquer sans difficultés les règles de leur ordre, et que rien n'aurait pu empêcher les malades et les pauvres de les regarder et de les traiter comme des domestiques dont on paie le temps et les soins.

De toutes les associations religieuses, la plus active et la plus importante est l'*Association américaine pour l'éducation*, qui appartient à la fois aux congrégationalistes et aux presbytériens, et dont le but est de former des jeunes gens pieux et capables pour l'état ecclésiastique. Les fonds de cette association sont administrés avec une telle économie, qu'en 1836 elle a pu, avec un revenu de 66,000 dollars (1 dollar équivaut à 5 fr. 42 c. de notre monnaie), entretenir onze cent vingt-cinq élèves. A la vérité, les jeunes gens doivent fournir par leurs travaux une partie de la somme nécessaire à leur entretien, et dans les dix dernières années, 173,000 dollars ont été gagnés de cette manière. De plus, l'argent que l'association met en avant pour eux n'est considéré que comme un prêt qu'ils doivent rembourser plus tard, si les circonstances le leur permettent. 26,000 dollars lui sont revenus par ce moyen de 1825 à 1836. L'intérêt que les fidèles prennent à la prospérité et au développement des séminaires d'où doivent sortir leurs prédicateurs, est si vif, que depuis 1823, ils observent chaque année, au dernier jeudi de février, un jour de jeûne, pour attirer sur cette œuvre les bénédictions du ciel. L'exemple suivant montrera le zèle avec lequel ils contribuent aux dépenses nécessaires pour ce but. On trouva, il y a quelques années, parmi les papiers d'un marchand de Boston, nommé Cobb, un document conçu en ces termes : « Je ne veux jamais posséder, avec la grace de Dieu, plus de 50,000 dollars. Je veux, avec la grace de Dieu, consacrer à des œuvres de religion et de miséricorde le quart du profit que je ferai dans mon commerce. Si je viens à gagner 20,000 dollars, j'y consacrerai la moitié de mon profit, les deux tiers si j'arrive à 30,000 dollars, et tout mon gain si j'arrive à 50,000. » Fidèle à la résolution qu'il avait prise, dès qu'il se trouva possesseur d'une fortune de 57,500 dollars, il en donna 7,500 au séminaire théologique de Newton, dans l'état de Massachussett. Aux séminaires il faut ajouter les maisons où l'on forme des missionnaires soit pour l'Union, soit pour les contrées habitées par les tribus indiennes. Cependant les baptistes et les méthodistes, malgré leur zèle, n'ont pu encore obtenir sous ce rapport des résultats qui puissent être comparés à ceux qu'obtiennent chaque jour les missionnaires catholiques du Canada parmi les Indiens. En un mot, on peut dire qu'il n'est pas en Amérique un seul but religieux pour lequel il n'y ait un moyen qui le rende plus facile à atteindre. Ce moyen, c'est une association, un séminaire, une mission, une école, une société biblique, ou une société de tempérance, une imprimerie qui répand à profusion les livres religieux; c'est un hôtel fondé dans une ville ou dans un lieu de bains, et qui offre un asile aux chrétiens des différentes confessions, qui peuvent y mener une vie conforme à leurs principes et à leurs sentimens, et y retrouver en

quelque sorte leur famille; car, dans ce pays d'activité, le zèle n'oublie rien : il est inventif, et jamais il n'est pris en défaut. Le nombre des associations et des institutions qu'il a fondées est tellement considérable, que l'énumération en serait fatigante pour le lecteur, et impossible dans un travail qui doit se borner à indiquer les généralités sans entrer dans le détail des choses qu'elles comprennent.

Il ne serait guère plus facile de compter les sectes qui pullulent dans les états de l'Union, ou de caractériser les nuances qui les distinguent, nuances si imperceptibles quelquefois, que l'œil le plus exercé ne saurait les apercevoir. Toute la différence qui sépare deux sectes tient souvent à un texte, ou même à un mot de la Bible qu'elles entendent et interprètent diversement. Parmi ces sectes, plusieurs ont admis et pratiquent la communauté des biens, comme les frères moraves, les sauteurs, dont le culte consiste dans une sorte de danse qui les fatigue et les épuise, et après laquelle ils prennent pour des inspirations de l'esprit saint toutes les impressions qui s'emparent de leur imagination. Robert Owen, dont le système repose sur l'athéisme, la phrénologie et la fatalité, et dont toute la morale consiste dans la recherche du bien-être; Robert Owen, qui remuait si puissamment, il y a quelques années, le peuple de Londres, et qui a essayé de faire parmi nous des prosélytes, a fondé, en Amérique, une commune où il a voulu réaliser ses chimériques projets, mais qui n'a pas tardé à dépérir sous sa direction, ou plutôt sous celle de son fils. Il fallait que l'athéisme, lui-même, fût formulé comme doctrine dans ce pays où toutes les sectes semblent s'être donné rendez-vous, et où la pensée de l'homme prend comme naturellement la forme religieuse, quelque irréligieuse qu'elle soit d'ailleurs dans son principe, dans sa tendance ou dans son but.

Après la religion, rien ne touche d'aussi près aux intérêts moraux et à la vie spirituelle d'un peuple, rien n'en détermine à un aussi haut degré le développement, que l'éducation. Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, les États-Unis offrent un contraste frappant avec la plupart des états européens; mais, de tous les domaines de la vie, il n'en est peut-être pas un seul qui y soit aussi puissamment gouverné par les circonstances. On conçoit, en effet, que chez un peuple sans passé, qui touche encore à l'origine de son histoire, et dont toute l'activité est nécessairement tendue vers l'avenir, l'éducation et l'instruction doivent reposer sur d'autres bases, et être dirigées vers un autre but, que chez les peuples de l'Europe qui ont reçu du passé une histoire toute faite, des formes plus ou moins inévitables, des souvenirs puissans et une impulsion à laquelle il est impossible d'échapper tout-à-fait. Ici, il y a un vaste champ pour cette partie spéculative et esthétique de l'éducation qui tient à la mémoire, à l'imagination et au cœur; là, elle est comme enchaînée à un but tout pratique, et qui est si près de vous, qu'il vous suffit de tendre la main pour l'atteindre. Il serait donc souverainement injuste de reprocher aux Américains ce qui est une condition nécessaire de leur état actuel; et si l'éducation

avait chez eux, comme chez nous, principalement pour but de former le goût et de développer dans l'homme le sentiment du beau, elle serait à peu près inutile et le plus souvent dangereuse : car la perfection de l'éducation consiste dans son harmonie avec les besoins et l'état social d'un peuple, et si, au lieu de le pousser dans le sens de sa fin, elle l'en éloigne ou le retarde, elle devient un obstacle funeste pour lui. Tant que les Américains auront devant eux un territoire immense à occuper, des forêts séculaires à abattre, des marais à dessécher, des routes et des canaux à construire, leurs écoles et leurs académies devront rester ce qu'elles sont, et ils feront bien de chercher à former le goût de leurs enfans plutôt pour l'appréciation des choses utiles que pour celle des choses qui ne servent qu'à embellir et à charmer la vie. Avant tout le nécessaire, l'utile ensuite, après les deux l'agréable. Parmi les voyageurs qui ont visité l'Amérique, plusieurs se sont plaints, avec une sorte d'aigreur, de ce qu'ils appellent la rudesse et la grossièreté des Américains; les femmes, surtout, sont impitoyables sur ce point. Mistress Trollope y revient perpétuellement, et avec sa résolution prise d'avance de ne rien admirer aux États-Unis que ce qui lui rappelle les institutions et les mœurs de l'Europe, il n'est pas étonnant qu'elle ait été si avare d'éloges et si prodigue de blâme. Je ne conseille pas à ceux qui veulent bien connaître l'état et le degré de civilisation de l'Amérique du Nord, de s'en rapporter au jugement ou plutôt aux impressions des femmes qui l'ont visitée. Les femmes ont un tact merveilleux pour saisir toutes les nuances qui brillent à la surface des choses, elles jugent parfaitement les manières, le ton et les habitudes extérieures d'un peuple; mais dès qu'elles veulent aller plus loin, et en sonder les institutions ou même les mœurs, elles sont sujettes à d'étranges erreurs. Dans toutes ces choses, il n'y a rien d'absolu; elles sont bonnes ou mauvaises, selon le rapport qu'elles ont avec la fonction d'un peuple, et avec les devoirs que la nécessité lui impose : il ne faut pas tant de manières pour abattre un arbre, pour bâtir une maison de planches, pour tracer un chemin de fer ou pour construire un bateau à vapeur. Il viendra un temps où les Américains pourront mêler l'agréable à l'utile dans l'éducation de leurs enfans; jusque-là, je leur conseille de s'en tenir à leur méthode, et de préférer Papin à Homère, et l'étude des sciences exactes à la littérature et à la poésie. Ce qui caractérise l'instruction en Amérique, c'est moins la profondeur que l'étendue. Le programme de toutes les choses qu'on apprend aux jeunes gens ou même aux femmes dans les écoles, est beaucoup plus étendu qu'en Europe, où cependant la prétention de répandre l'intelligence sur une grande surface semble s'accroître de jour en jour. Mais ce qui chez nous est inutile ou dangereux, est nécessaire aux États-Unis, où le but de l'éducation doit être d'apprendre à l'homme à se passer des autres, et à s'aider soi-même dans les diverses circonstances de la vie. En effet, ce jeune homme dont l'esprit touche à tout dans les écoles qu'il fréquente, parvenu à l'âge de vingt ans, quittera peut-être le toit paternel, et ira, bien loin de sa famille, chercher, dans les vastes contrées qui sont encore inoccupées à l'ouest, un établissement

pour la prospérité duquel il sera abandonné à ses propres forces. Là, il faudra qu'il soit à la fois maçon, charpentier, menuisier, etc., jusqu'à ce qu'il ait attiré autour de sa demeure d'autres hommes décidés, comme lui, à tenter la fortune. L'instruction encyclopédique est donc une nécessité, et le sera long-temps encore aux États-Unis. Il en est de même de sa diffusion : il est nécessaire que là chacun puisse savoir assez de choses pour satisfaire aux exigences de la vie, qui sont plus nombreuses en Amérique que partout ailleurs. Dans la plus grande partie de l'Europe, des hommes de génie, dont l'intelligence amasse et concentre en soi une somme considérable de science, sont plus utiles qu'un grand nombre d'hommes qui savent un peu de tout, mais qui n'ont cultivé aucune branche des connaissances humaines, de manière à pouvoir la développer. C'est que l'Europe a le nécessaire, et qu'il ne lui reste plus qu'à perfectionner ce qu'elle a, tandis que l'Amérique est obligée de créer ce qui lui manque. Développer, telle est notre fonction, et c'est dans ce sens que l'instruction devrait être dirigée chez nous : acquérir et produire, tel est le but de la vie et de la société aux États-Unis. Il ne faut donc pas s'étonner qu'on y cherche, dans l'éducation, à donner aux hommes les moyens d'acquérir et de produire les choses nécessaires ou utiles. Peut-être les Américains poussent-ils trop loin un principe bon en soi : il est si facile d'exagérer ce qu'on croit nécessaire, et de dépasser un but vers lequel on tend avec effort. Avons-nous le droit de leur en faire un reproche, nous qui, exagérant le principe esthétique dans l'éducation, élevons nos enfans, comme si leur unique occupation dans l'avenir devait être de rafraîchir leur imagination aux sources de la poésie et du beau, comme s'ils ne devaient jamais agir, mais seulement jouir et contempler; nous qui leur donnons, presque nécessairement, le dégoût du travail, qui le poussons par tous les moyens hors de leur sphère, et qui excitons, dès l'enfance, leur ambition et leur vanité par une instruction qui ne se rattache à aucun but pratique, et qui devient souvent pour eux un fardeau inutile ou dangereux ?

Le docteur Julius blâme sévèrement l'absence de l'enseignement religieux dans les écoles aux États-Unis : elle lui paraît une source d'inconvéniens graves, moins peut-être dans l'instruction que dans l'éducation dont la religion doit être la base. Mais, dans les institutions des peuples, il s'agit moins de condamner ce qui est, que d'examiner s'il peut être autrement, et si le mal qu'il empêche n'est pas supérieur à celui qui paraît en résulter. Je ne conçois pas trop, je l'avoue, la possibilité d'un enseignement religieux dans un pays où l'église et l'état sont séparés par un abîme, et où les sectes se sont multipliées à l'infini. Comment et par qui cet enseignement serait-il donné? Le même maître expliquerait-il les vérités de la religion aux catholiques, aux méthodistes, aux quakers, aux épiscopaux et aux indépendans? Un tel enseignement confondrait toutes les idées dans l'esprit des enfans, et les pousserait nécessairement vers le doute d'abord, puis vers l'indifférence. Que si l'on se borne à leur enseigner les dogmes qui sont communs à la plus grande partie des sectes chrétiennes, on les accoutumera à ne tenir aucun compte des autres,

et à ne regarder comme nécessaires ou importans que ceux qui sont plus généralement admis. Or, outre qu'il serait à peu près impossible de trouver une base commune pour l'enseignement religieux chez un peuple tellement divisé par les croyances, à moins de les sacrifier presque toutes, on retomberait par là dans la doctrine des dogmes fondamentaux que l'église catholique a réprouvée. Quelles seraient les vérités principales là où l'athéisme lui-même a été formulé comme dogme et où toute la morale a été réduite à la phrénologie? Avoir autant de maîtres qu'il y a de sectes dont les enfans fréquentent les écoles serait chose impossible. Il ne le serait pas moins le plus souvent de fixer certaines heures, dans la journée ou dans la semaine, pendant lesquelles les ministres des diverses confessions viendraient instruire les enfans dans la religion de leurs parens. Les Américains ont donc pris le parti le plus sage, et le seul qui fût praticable pour eux. Ils ont voulu porter jusqu'à ses dernières conséquences le principe de la séparation de l'église et de l'état, en interdisant l'enseignement religieux dans les écoles. Ce principe est la base de leur constitution et de toutes les institutions qui en découlent; il fallait, ou ne pas l'admettre, ou en accepter les conséquences. Ce qui prouve que l'application qu'ils en ont faite aux écoles ne nuit point au développement des sentimens religieux, c'est que nulle part la religion n'occupe une place aussi importante dans la vie, et ne provoque autant l'activité humaine qu'en Amérique. Le résultat de l'éducation n'est pas défavorable à la religion; donc le principe ne lui est pas hostile. Il en serait tout autrement chez nous, parce que nos institutions sont différentes; et la religion étant devenue en Europe, par le développement naturel de l'histoire, un élément social, il est juste qu'elle soit représentée dans l'éducation, comme dans les autres domaines de la vie, jusqu'à ce que la société ait revêtu d'autres formes qui exigent des institutions différentes.

Les jugemens les plus opposés ont été portés sur le degré et sur l'étendue de l'instruction en Amérique. Cette contradiction vient de ce qu'on ne distingue point assez les uns des autres les divers états qui composent l'Union, et qu'on attribue à tous en général les faits qu'on a observés dans quelqus-uns. Et comme chaque état est souverain pour la plus grande partie des choses qui constituent l'administration intérieure, on conçoit facilement que l'instruction doive y être plus ou moins développée, selon le degré d'encouragement qu'elle y reçoit. De tous les états de l'Union, ceux qui composent la Nouvelle-Angleterre et qui ont été comme le noyau de tous les autres, sont ceux qui présentent, sous ce rapport comme sous tant d'autres, les résultats les plus satisfaisans. Toutefois des circonstances qui, chez nous, auraient moins d'importance, influent d'une manière sensible en Amérique sur le développement et la prospérité des écoles. Le général Dix, président des écoles populaires de l'état de New-York, en touche quelques-unes dans un rapport qu'il rédigea sur ce sujet il y a quelques années. « En examinant avec soin, dit-il, les rapports des directeurs des écoles, on voit que dans quelques comtés, ou dans quelques villes, les écoles ont été moins assiduement visitées pendant l'année 1835 que l'année

précédente. Un seul fait peut expliquer cette différence. C'est qu'en 1835 les spéculations commerciales et l'amour du gain ont absorbé l'attention d'une partie considérable des citoyens. Des mouvemens importans dans l'état, surtout quand ils durent, influent défavorablement sur l'éducation; mais la condition la plus défavorable pour elle, c'est lorsque chacun peut acquérir de la fortune par des spéculations qui n'exigent que peu d'efforts. »

Trois systèmes ont été tentés en Amérique pour l'entretien des écoles. Dans l'état de Connecticut, aucune taxe n'est imposée aux communes. Un fonds considérable, destiné aux écoles, suffit largement à leur entretien. Dans l'état de Massachusset, au contraire, elles sont à la charge des communes qui, dès qu'elles comptent cinquante familles, doivent élever une école où les enfans puissent apprendre à lire et à écrire, et une école où ils puissent apprendre le latin, dès qu'elles comptent cent familles. L'état de New-York a pris un moyen terme en combinant dans une sage harmonie les deux systèmes. Il a établi un fonds pour les écoles; mais chaque commune doit s'imposer une somme égale à celle que lui donne l'état, et qui est toujours proportionnée au nombre d'élèves qui y reçoivent l'instruction. Or, en 1836, sur 536,882 enfans de quatre à seize ans, que comptait cet état, 524,188 allaient aux écoles. En 1835, 1,400,000 dollars ont été employés à payer les maîtres, ce qui fait à peu près 38 et demi pour chaque élève. Dans cette somme, 100,000 dollars ont été pris sur le fonds destiné aux élèves, 500,000 ont été fournis par les habitans des communes, et 800,000 par les parens ou les tuteurs des enfans. La paie moyenne des maîtres d'école a été de 51 dollars pour l'année. Dans l'état de Massachussett où l'entretien des écoles est tout entier à la charge des localités, 141,837 enfans de quatre à seize ans, sur 177,053, fréquentaient, en 1837, deux mille neuf cent dix-huit écoles, partagées entre les trois cent cinq communes de l'état. On peut juger de l'esprit qui règne dans les séminaires protestans de la Nouvelle-Angleterre par le calcul suivant d'un journal religieux de New-York, le *New-York Religious Observer*. Sur 1,753 jeunes gens qu'on formait à la prédication dans six des séminaires les plus importans de l'état, ce journal en comptait 327 qui avaient eu des pères religieux, 428 qui avaient eu des mères pieuses, 317 qui donnaient les plus belles espérances par leur piété, 451 qui n'étaient chrétiens que de nom, et 50 sceptiques.

Deux choses principalement manquent en Amérique, et leur absence est un obstacle nécessaire au développement de l'éducation. Les États-Unis ont un assez grand nombre d'écoles normales; mais on n'y a point assez cultivé cette branche si importante de l'enseignement. Quant aux établissemens d'instruction supérieure, ils n'ont rien qui puisse être comparé, je ne dis pas aux universités d'Allemagne dont la perfection n'a pu encore être atteinte nulle part ailleurs, mais à nos académies, pourtant si imparfaites et qui laissent tant à désirer. Il est vrai que l'absence d'un enseignement supérieur est moins sensible dans un état où la passion de l'égalité est poussée à un tel point, qu'on n'y voit qu'avec une sorte de déplaisir et de jalousie les citoyens plus riches donner à leurs enfans une instruction plus élevée et plus étendue. Là, on a une telle frayeur de

l'aristocratie, que tout ce qui cherche à dépasser les autres y est vu d'un mauvais œil. Ainsi, chaque année, de nouvelles plaintes et de nouvelles attaques, dans le congrès, viennent rendre plus incertaine la position et même l'existence de l'école militaire établie à Westpoint dans l'état de New-York, et pourtant cette école est la seule de ce genre qui existe aux États-Unis. Elle a donné jusqu'ici les résultats les plus satisfaisans. Les officiers qu'elle forme sont tous des hommes distingués, aussi bien par la culture de leur esprit et de leurs mœurs que par les habitudes militaires qu'ils y prennent; mais leur unique tort, c'est de savoir plus que les autres; c'est de constituer, par la nature même de leur profession et par les études plus fortes qu'ils ont dû faire, une classe distincte, et que l'on remarque d'autant plus qu'elle contraste davantage avec les habitudes intellectuelles de la masse du peuple aux États-Unis. Cependant, vu la condition toute particulière de l'Amérique, je m'explique et n'ose blâmer cette tendance générale de l'opinion. Elle me paraît bonne dans son principe et dans son but, parce qu'avant tout il faut à ce peuple des hommes capables de mettre la main aux choses nécessaires, et que, tant qu'il aura devant lui et autour de lui des déserts à peupler, et des établissemens sans nombre à fonder, il devra développer, par tous les moyens, l'instinct de la personnalité dans chacun des citoyens qui le composent. Je sais bien qu'il est facile et dangereux d'exagérer ce sentiment, et que, s'il finissait par devenir un élément naturel et indestructible, il pourrait, lorsque de nouvelles circonstances en auront diminué la nécessité, être le principe d'inconvéniens graves et dégénérer en un étroit égoïsme. Mais de quoi n'abuse-t-on pas? La bonté des choses humaines est presque toujours relative au but pour lequel elles sont faites ou aux circonstances qui les ont amenées. Déplacez le but ou changez les circonstances, et ce qui était bon ou peut-être même nécessaire devient inutile ou dangereux. Je m'explique moins facilement l'imperfection des écoles normales, chez un peuple où l'instruction doit être universelle, et où chaque citoyen doit être mis en état de faire face aux mille circonstances imprévues qui peuvent surgir autour de lui. Dans quelques états de l'Union, le mal est si grand, que l'assemblée législative s'est vue forcée de prendre des mesures pour en empêcher le développement. Ainsi, dans l'état de New-York, il a fallu fixer, pour la paie des maîtres d'écoles, un minimum de 15 dollars par mois pour les hommes et de 10 pour les femmes; encore ce minimum est si bas, qu'il atteint à peine le salaire de l'ouvrier le moins habile. La profession de l'enseignement devient, de cette manière, une sorte de métier sans considération, et chaque commune, par une inexcusable parcimonie, cherche dans les maîtres qu'elle doit payer, plutôt le bon marché que l'aptitude aux devoirs qu'ils ont à remplir.

Pendant quelque temps, les écoles de travail manuel ont joui d'une grande faveur aux États-Unis. Elles avaient le double avantage d'exiger peu de frais, parce que le travail des élèves payait les soins et le temps des maîtres, et de faciliter l'instruction aux enfans des citoyens pauvres, parce qu'avec le produit de leurs travaux dans les écoles d'industrie, ils pouvaient subvenir aux dépenses

de leur éducation dans les autres établissemens. Cependant on n'a pas tardé à sentir les inconvéniens d'une méthode qui, en partageant l'attention des élèves, les empêchait d'atteindre une certaine perfection, soit dans l'industrie qu'ils cultivaient, soit dans le genre d'études qu'ils avaient choisi, et l'enthousiasme pour les écoles industrielles s'est sensiblement refroidi. Mais les plus heureux résultats ont montré tout le parti qu'on peut tirer des écoles établies dans les fabriques, afin de développer l'instruction de ceux qui travaillent, dans le sens de leurs travaux et de leurs occupations habituelles. De cette manière, on obvie à l'un des plus grands inconvéniens des fabriques, qui est d'accoutumer les ouvriers à une certaine routine mécanique, d'émousser en eux l'attention et la pensée, et de matérialiser en quelque sorte le travail. Par le moyen de ces écoles, la théorie accompagne sans cesse la pratique, et l'ouvrier apprend à connaître la raison de ce qu'il fait. La moralité y gagne aussi considérablement, car rien ne développe aussi facilement le vice que l'oisiveté de l'intelligence. Tout ce qui abrutit l'esprit fortifie le corps dans ce qu'il a de mauvais; tout ce qui élève celui-là, réprime ou diminue les passions et les instincts matériels de celui-ci. Les fabriques de Lewell, dans l'état de Massachussett, présentent, sous ce rapport, les résultats les plus satisfaisans. 8,000 jeunes filles y sont occupées toute l'année, et il est rare qu'un désordre passager vienne produire un contraste affligeant avec la vie régulière et pieuse de cette population industrielle. C'est que là des écoles ont été fondées pour les filles les plus jeunes, qui peuvent y consacrer à l'étude le quart du temps fixé pour le travail. Les écoles du dimanche, dont l'origine remonte au XVIe siècle, où l'église catholique les établit pour la première fois dans les Pays-Bas, furent introduites, en 1781, aux États-Unis; et déjà, en 1834, la société des écoles du dimanche, fondée en 1824, entretenait, avec un revenu annuel de 76,000 dollars, 2,154 écoles, où 24,034 maîtres enseignaient 169,448 élèves. Malheureusement les Américains, si zélés pour le développement de l'industrie parmi eux, ont apporté une négligence criminelle dans l'éducation de ces pauvres Indiens, à qui ils ont enlevé peu à peu tous les biens que Dieu leur avait donnés. Le docteur Julius cite avec une noble et sainte indignation l'académie des Chochtaw dans l'état de Kentucky, où 156 jeunes gens sont élevés aux frais de l'Union, qui est censée donner 200 dollars pour chaque élève au propriétaire de l'établissement. Or, une honteuse parcimonie et une incurie plus honteuse encore rendent complètement inutile une institution qui, sagement dirigée, aurait pu produire d'heureux fruits. Cependant la somme que le gouvernement de l'Union consacre à cet objet fait partie de la dette qu'il s'est engagé, par un traité solennel, à payer à plusieurs tribus indiennes. Le propriétaire et l'administrateur de cet établissement, c'est M. Richard Johnson, aujourd'hui vice-président des États-Unis.

La dureté et l'injustice des Américains envers les tribus indiennes et envers les esclaves, voilà tout à la fois et le crime par lequel ils provoquent la colère de Dieu, et la faute d'où résulteront plus tard les plus grands dangers pour l'Union. C'est un triste et affreux spectacle que de voir un peuple si avancé

dans la civilisation détruire froidement et par calcul des tribus qu'il lui aurait été facile de civiliser, pour les remplacer ensuite par des esclaves; car il y a là une double injustice et un double crime : injustice envers ceux qu'on chasse ou qu'on extermine, crime envers ceux qu'on leur substitue. Mais ceux-ci vengeront ceux-là, car les Indiens ne pourront pas se venger eux-mêmes. Il n'y en aura bientôt plus un seul. La guerre, les privations, les persécutions de tout genre, et plus que tout cela peut-être, l'eau-de-vie qu'on leur donne comme on donne du poison à un homme dont on veut se défaire, auront bientôt fait disparaître jusqu'aux derniers restes de ces tribus, qui se montraient pour la plupart si bien disposées à recevoir les lumières de la civilisation et du christianisme. Je ne crois pas que l'histoire offre l'exemple d'une iniquité aussi monstrueuse dans sa forme, ni aussi persistante dans sa durée.

Jamais on ne vit un peuple même barbare vouloir posséder le sol qu'il avait conquis, nu et vide d'hommes; en arracher à la fois et les arbres qui en absorbaient les sucs et la population qui l'habitait; employer pour cela tous les moyens, depuis la force la plus brutale jusqu'à la ruse la plus astucieuse, depuis les traités les plus solennels jusqu'au poison, depuis la corruption jusqu'à l'ignorance. Lorsque les peuples barbares se précipitèrent sur l'empire romain, ils ne détruisirent point les populations qu'ils y trouvèrent, mais ils les attachèrent au sol qu'ils avaient conquis, pour qu'elles le travaillassent à leur profit; et la valeur morale de la féodalité comme institution ne peut être mieux appréciée que par la comparaison de l'état de choses qu'elle fondait avec celui qui est résulté de la conquête en Amérique. La féodalité enracinait en quelque sorte au sol le peuple subjugué : aujourd'hui la conquête l'en déracine avec violence; et quand le sol est vide, et qu'il n'y a plus de bras pour le travailler, les vainqueurs envoient leurs agens aux marchés où l'on vend des hommes, ils en achètent ce qu'il leur en faut, et les répandent ensuite sur la terre qui leur appartient, sans toutefois les y attacher, comme faisait la féodalité; car de cette manière ils auraient une base et tiendraient à quelque chose, et l'on veut qu'ils ne tiennent à rien qu'à la volonté ou plutôt qu'au caprice de leurs maîtres.

Le mouvement de la civilisation se produit en Amérique comme il s'est produit en Europe, de l'est à l'ouest, et du nord au midi. Les premiers signes de son approche se manifestent parmi les animaux qui peuplent ces lieux. Ils sentent et présagent la civilisation qui les menace, comme ils pressentent la tempête qui se forme dans les airs. Le bison émigre et disparaît, et déjà cet animal a déserté toutes les contrées situées à l'est du Mississipi. C'est là le premier signe. Bientôt après le bourdonnement de l'abeille se fait entendre; c'est le second signe. Alors l'Indien ne doute plus; il sait que les hommes de la civilisation sont là tout près. Il ne les attend pas, car il connaît le sort qui lui serait réservé. Il se résigne, et chargeant sa cabane et ses idoles sur ses épaules, il s'en va chercher plus loin le repos et la sécurité. Après qu'il est parti, deux ou trois Américains apparaissent, et se construisent quelques misérables huttes pour eux et pour leurs familles. Ils abattent les arbres autour

de leurs demeures, défrichent le terrain, et dès que l'établissement prospère, ils le vendent à des compatriotes moins entreprenans qu'eux, et vont en former un nouveau plus loin, pour le vendre ensuite à d'autres. Bientôt la lutte entre eux et les Indiens commence; on s'attaque dans de légères escarmouches; des traités surviennent. C'est là que l'Américain attend sa victime. Des sociétés de commerce, organisées pour ce but exécrable, achètent des Indiens les peaux de leurs animaux, et leur donnent en échange le poison qui doit les corrompre d'abord, et plus tard les détruire. Vainement, dans la crainte du malheur qui les menace, ils cherchent à se prémunir contre les funestes effets de l'eau-de-vie qu'on leur vend. On la leur donne à si bas prix et en si grande abondance, qu'ils ne peuvent résister à la tentation qui vient en quelque sorte les chercher. Quand ils commencent à s'abrutir, on gagne leurs chefs, et on achète leur trahison; puis en vertu des traités qu'on leur a extorqués par la ruse, on les chasse plus loin, en leur promettant de ne plus les troubler dans la possession du territoire qu'on leur laisse. Mais une longue expérience ne leur a que trop appris quelle confiance ils peuvent avoir dans ces promesses et dans les traités qui les ont sanctionnées. Les missionnaires catholiques agissaient et agissent encore aujourd'hui bien autrement. Dans les paisibles missions du Canada, ces apôtres de la civilisation chrétienne ne souffrent aucun cabaret dans les villages habités par des Indiens convertis. Faut-il s'étonner, après cela, que le nom des Français soit encore en vénération parmi ces pauvres tribus; que l'Indien aime à parler notre langue, tandis qu'il feint souvent d'ignorer la langue anglaise, qui lui est devenue odieuse? Les Anglais détruisent la race indigène, les Français s'unissaient à elle par des mariages, d'où il est résulté une population remarquable par son esprit entreprenant et par un merveilleux accord des qualités les plus précieuses. Cette conduite des Américains est d'autant plus barbare, que les tribus indiennes qu'ils ont rencontrées sur leurs pas étaient de toutes les mieux disposées à recevoir les bienfaits de la civilisation, tandis que la plupart des tribus que les peuples catholiques du midi de l'Europe ont trouvées sur leur route étaient généralement bien plus arriérées. Et pourtant ici il y a eu mélange et fusion, là abrutissement et destruction. Bien plus, les jésuites dans leurs missions du Paraguay, après avoir fait des hommes des sauvages qui habitaient ces contrées, en avaient fait un peuple si admirable, que, de l'aveu de tout le monde, on ne vit jamais sous le ciel une société plus parfaite. Je tiens à constater ces faits, parce qu'ils prouvent la supériorité de la civilisation chrétienne sur la civilisation naturelle et intéressée des Américains, et aussi parce qu'ils font honneur à la famille de peuples à laquelle nous appartenons, à la nation française surtout, qui eut alors une si grande part dans le développement social de ces tribus.

Les Indiens une fois arrachés du sol, on y plante des nègres. Par une inconcevable bizarrerie, l'aristocratie la plus absurde, celle de la couleur et de la peau, s'est réfugiée dans le peuple qui a rejeté toutes les autres, même celle des lumières et du génie. Une haine aveugle et fanatique contre la couleur noire s'est emparée des blancs. N'y aurait-il qu'une goutte de sang nègre dans

un homme, c'en est assez pour le rendre un objet de malédiction. Les lois divines et humaines n'existent plus pour lui. Ce n'est plus un homme, c'est une bête de somme. On l'achète et on le vend comme une brute; on le frappe comme on frappe le cheval qui traîne la charrue; on lui donne une femelle, on l'accouple, afin d'avoir un plus grand nombre d'esclaves. S'il est marié, et que sa femme ne lui donne pas d'enfans, on lui ôte sa femme et on lui en donne une autre. On le pousse à l'adultère et au libertinage. Le maître souille ses esclaves, et il vend comme des bêtes les enfans qu'il en a eus. On a vu un président des États-Unis laisser conduire au marché les enfans qu'avait multipliés son libertinage, et le nom de cet homme est en bénédiction dans le pays! On arrache les filles à leur mère, quand elles sont belles, pour en faire des prostituées. Et, dans la crainte que les nègres n'aperçoivent l'abaissement où on les a réduits, on ne leur laisse pas arriver le plus petit rayon de lumière. La loi défend de les instruire, mais elle permet de les dégrader et de les corrompre.

Parmi ceux qui ont visité et étudié les États-Unis, beaucoup se demandent quel sera le résultat final de ces iniquités. Tous conviennent que l'esclavage menace l'Union des plus grands dangers, parce que les nègres, se multipliant d'une manière effrayante, finiront par être les plus nombreux et les plus forts. Quelques-uns croient que le gouvernement des États-Unis sera assez sage pour conjurer à temps le danger. Quant à nous, prenant la question par son côté moral et providentiel, nous croyons que le gouvernement sera entraîné par le cours naturel des choses; que le Texas une fois adjoint à l'Union, comme il ne peut manquer de l'être bientôt, les états à esclaves auront la majorité dans le congrès; que, dès-lors, aucun frein ne pourra plus retenir la cupidité et réprimer l'injustice, et que la mesure une fois comblée, une effroyable réaction se manifestera et vengera Dieu et l'humanité, également outragés par ces crimes que rien ne peut excuser. Nous croyons à cette issue, comme nous croyons à la justice de Dieu et au gouvernement de sa providence dans l'histoire; car nous n'avons pas encore vu, une seule fois, le crime et l'iniquité profiter long-temps à un peuple, et l'expérience nous a appris quelles calamités sont réservées aux nations qui violent la justice et les droits les plus sacrés.

CHARLES SAINTE-FOI.

LES CÉSARS.

V.

NÉRON.[1]

IV. — RÈGNE DE NÉRON.

Cette histoire est difficile. Le fils du brutal Domitius et de l'infame Agrippine, *né les pieds en avant* (2), cet enfant confié d'abord à un danseur et à un barbier, grandit au milieu de la corruption maternelle et de la corruption impériale, parmi cette foule de sales courtisans qui exploitaient et baffouaient Claude. Devenu empereur, c'est-à-dire l'homme du monde le plus puissant, le plus sujet à se corrompre, le plus exposé, à un âge qui n'est pas encore celui de la jeunesse, ce César enfant ne promet rien de bon. Pourtant le voilà les délices du genre humain, l'idole du peuple; quand il s'agit de signer la sentence de mort d'un voleur, il voudrait ne pas savoir écrire. Chose plus merveilleuse encore, il donne des jeux sans que personne y périsse; pas une goutte de sang proscrit ne coule par son ordre; le *carnifex* se croise les bras, le délateur mendie son pain en exil, et Trajan, ce saint empereur que le pape Grégoire-le-Grand pria Dieu

(1) Voyez la livraison du 1er avril.

(2) Pline, *Hist. Nat.*, VII, 8.

de faire entrer par exception dans le paradis, Trajan souhaitait que les meilleures années de son règne eussent ressemblé à ces premières années de Néron. Bientôt, il est vrai, il aura tué son frère, sa mère et sa tante; mais ce ne sont pas là des proscrits. La maison des Césars est au-dessus de la loi pour tuer et pour mourir; un empereur qui ne fait périr que les siens est un souverain clément, doux, populaire, et un long repos, que le monde n'avait pas eu depuis Auguste, lui est donné sous un prince parricide. Cependant, au bout de sept ou huit ans, le charme impérial opère : le vieux démon de Caligula et de Tibère se réveille. Prenez garde, ce tigre apprivoisé a léché un peu de sang humain, il sent sa race. Voici les délateurs qui remontent à la surface, les suicides commandés qui se renouvellent, la lancette du chirurgien qui succède au lacet du bourreau et à l'épée du soldat; c'est un Tibère enfant, un Tibère prodigue, voluptueux, artiste, musicien, pantomime, fou, et par cela même plus cruel. Il est donc bien puissant et bien sûr de son pouvoir pour rompre ainsi en un jour une dissimulation aussi longue? Il a jeté bien de l'or à ses prétoriens? Il les a bien alléchés aux proscriptions? Sa garde de Germains est bien nombreuse et bien farouche? Non : un beau jour, après que le monde l'aura long-temps souffert sans avoir jamais fait un puissant effort pour le rejeter; après bien de vaines tentatives, des conspirations de philosophes, de débauchés et de femmes; après une dernière et plus menaçante entreprise, et au moment où elle avorte, je ne sais trop pourquoi, un homme se présente aux prétoriens, mandataire improvisé à qui personne n'a donné mandat; cet homme promet, au nom d'un général qui ne le connaît pas, des sommes énormes que celui-ci ne pourra jamais payer, et conclut un marché en vertu duquel les soldats ne tuent pas, ne se soulèvent pas, mais seulement quittent, avant d'être relevés, leur corps-de-garde du mont Palatin pour aller se promener dans les faubourgs, et l'empereur, perdu parce qu'il est seul, va se donner un coup de couteau dans une cave qu'un de ses affranchis veut bien lui prêter pour mourir.

Aurons-nous du moins, contre cette peu croyable histoire, la ressource du paradoxe? et pourrons-nous bâtir, comme cela se fait agréablement de nos jours, une contre-histoire de notre façon? Nous ne sommes pas ici dans le vague océan des siècles primitifs; ceci est de la pure et positive histoire. Tacite, tout honnête homme qu'on puisse lui reprocher d'être, est un annaliste exact, un chronologiste scrupuleux, dépouillant, à la manière du président Hénault, les archives du sénat et les *Acta diurna*, le *Moniteur* de son temps.

Quant à Suétone, je l'ai déjà dit, c'est le sang-froid glacé d'un greffier du parlement, c'est l'érudit des inscriptions et belles-lettres, qui, pour toutes les rancunes et tout l'esprit de parti du monde, ne perdra pas la petite note qu'il a prise sur son calepin. Ces deux hommes, assez rapprochés de ce temps pour le bien connaître, assez éloignés pour n'en pas trop ressentir les passions, ne sont démentis pour le corps des faits, ni par Dion Cassius, ni par Plutarque, deux Grecs peu soucieux des ressentimens de la vieille Rome contre Néron.

C'est en racontant cette histoire que je tâcherai de l'expliquer. J'ai déjà montré en Tibère la nature et le principe du pouvoir impérial, pouvoir tout de fait et de terreur, fondé sur l'isolement, la faiblesse, l'effroi de chacun, et qui s'éteint dès que le licteur ne gagne plus de vitesse l'assassin; en Caligula, l'effet de ce pouvoir sur une ame faible et mal élevée, et cette maladie particulière de l'esprit que j'appellerais la manie impériale, double exaltation enfantée par le danger et la puissance, désir sans terme et peur sans cesse, rage de jouissance et crainte de la mort. J'ai fait, si j'ose dire, d'abord la politique, puis la psychologie des Césars; permettez-moi d'être incomplet plutôt que radoteur, et de renvoyer à ce que je disais alors.

Néron n'était pas de force à supporter le vertige d'un tel pouvoir, —et qui l'eût supporté à dix-sept ans? — Faible de cœur, comme Caligula le fut d'esprit, doucereux et craintif, artiste incliné devant ses juges, empereur tremblant devant son peuple, rougissant aisément, et, par embarras d'esprit ou de conscience, se laissant dire de rudes vérités, n'écoutant le reproche qu'avec une sorte de pudeur qui alla parfois jusqu'à ne pas le punir, superstitieux enfin, craignant les rêves et les fantômes, ses vices n'avaient rien de hardi ni de grandiose. Lui et son ami Othon (deux polissons qui furent l'un après l'autre maîtres du monde) couraient les rues la nuit, en perruque et en habit d'esclave, jetaient les gens dans les égouts, en bernaient d'autres sur des couvertures, battaient, étaient battus, et revenaient parfois roués de coups. Ce fut toujours le même homme, et ce tapageur nocturne du pont Milvius, dont la joie suprême était de faire l'émeute au spectacle, eut beau être tyran et parricide, il demeura toujours un gamin couronné.

Pour faire de cette misérable nature quelque chose de redoutable au monde, et, comme le dit saint Augustin, pour que « le suprême modèle des mauvais princes se trouvât être cet histrion voluptueux dont on ne devait redouter rien de viril, » il fallait son siècle et sa cour, et leur incroyable appétit de servitude. Il fallait Narcisse et

Tigellin, gens qui, même dans une ame pure, eussent su trouver le vice, le choyer et le faire grandir. Aussi, dès le début, quand Néron était tout miel encore, y avait-il déjà lutte à qui le dominerait entre les diverses corruptions de la cour. C'était, d'un côté, Agrippine, qui, assistant au sénat derrière un rideau, ne voulait pas du pouvoir pour l'adoucir, mais pour en user largement, avec la sauvage légitimité du crime, comme l'avait pratiqué Caligula; et avec Agrippine, ce qui tenait à la vieille popularité du nom de son père, nobles, courtisans, amis de sa famille, fidèles affranchis de Claude, ralliés à elle depuis qu'elle l'avait empoisonné. D'un autre côté, le stoïcisme, dont nous avons annoncé le réveil philosophique et dont l'action politique allait se faire sentir, relevé du champ de bataille de Philippes où avec le cadavre de Brutus il était resté livré aux vautours, promenait déjà dans les rues de Rome la longue barbe et la face ridée de ses philosophes, et quelques-uns de ses disciples aimaient à venir aux soupers de Néron faire étalage de mines renfrognées. Le stoïcisme avait auprès de César ses députés, Sénèque et Burrhus, vertus relatives, honnêtes gens de ce siècle; car Burrhus, qui, à la mort de Claude, avait aidé à escamoter les droits de Britannicus, et Sénèque, apologiste, sinon conseiller de la mort d'Agrippine, furent néanmoins populaires parmi les gens de bien. On pensa même une fois à faire Sénèque empereur, « à cause de l'éclat de ses vertus, dit Tacite, et parce que lui était innocent (1). » Comprenez bien ce dernier mot.

La lutte s'établissait. « Point de philosophie, mon fils, disait Agrippine; elle ne vaut rien à un empereur. » Le vieil instinct des Césars devinait son ennemi. « Respecte ta mère, mais sois empereur, » lui disait Sénèque. Le prix était à qui flatterait le plus. Les amours de Néron étaient encore timides : Sénèque lui prêtait le nom d'un de ses amis pour les cacher à Agrippine; Agrippine, son appartement, sans doute pour les cacher à Sénèque. Les philosophes laissaient monter leur élève sur le théâtre en gémissant, mais sans rien dire, toujours dans la peur qu'il n'allât plus loin; et Sénèque, qui avait flairé la bête carnassière, lui adressait son traité *De la Clémence*, le louant du sang qu'il n'avait pas versé, de peur qu'il n'en versât le lendemain. — Mais, en fait de flatterie, Agrippine était bien novice, les philosophes bien réservés; Néron avait d'autres amis plus infimes et par cela même plus intimes aussi : des affranchis, les meilleurs confidens des Césars, qui avaient l'ame basse comme leur imagina-

(1) Quasi insonti.

tion était haute. Néron, avec ses goûts de volupté puérile et vulgaire, s'arrangeait fort de la société des valets. Une mère jalouse de dominer, des pédagogues qui lui disputent leur élève, des valets débauchés qui le corrompent, histoire d'écolier! mais cet écolier de dix-sept ans tenait bien réellement entre ses mains le sceptre du monde, pouvait jouer au besoin avec le poison et l'épée, avec les têtes des sénateurs et l'honneur des nobles Romaines. Aussi, pendant qu'avec des insinuations habiles et polies, Sénèque et Burrhus supplantent Agrippine, que celle-ci s'irrite, se réconcilie, rallie les mécontens, prend en main la cause de Britannicus qu'elle a si cruellement persécuté, Néron tout à coup échappe à la fois à sa mère et à ses maîtres, fait consulter par le centurion même qui la garde la vieille Locuste, que la vertueuse police de Burrhus allait faire étrangler, et qui, sauvée à temps, y gagne l'impunité, de l'argent et des élèves (1) : — école d'empoisonnement fondée par l'empereur! — Néron demande, non un poison lent, timide, secret, comme celui qu'elle a composé pour Claude, mais un poison actif, prompt, foudroyant. — Je crains peut-être, disait le César enfant à Locuste, je crains peut-être la loi contre les empoisonneurs (2)? — Britannicus tombe raide mort à la table impériale. Pendant qu'on l'enterre à la hâte, et qu'un peu de pluie, essuyant le plâtre dont Néron lui avait fardé le visage, montre au peuple les taches livides du poison, les deux sages du palais, consternés et gémissans, s'enrichissaient néanmoins des villas de Britannicus.

Britannicus mort, c'était le tour d'Agrippine. Agrippine entourée de haines, de haines féminines surtout, qu'avaient provoquées son orgueil de belle femme et son orgueil d'impératrice, ayant peut-être épuisé, après tant d'infamies, la dernière ressource de l'inceste, se faisait de ses crimes, qu'elle avait commis pour Néron, une force et une défense : son fils la craignait parce qu'il lui avait obéi; il la tua parce qu'il la craignait. Une femme, Poppée, sera surtout l'auteur de sa mort. La vie de Poppée est pleine d'intrigues : *pour le moment mariée* (3) à un chevalier romain, Othon la fait divorcer et l'épouse; Néron l'aime à son tour, envoie Othon gouverner la Lusitanie, et veut la faire divorcer encore (4). Mais Poppée divorcera-t-elle donc

(1) Suet., *Ner.*, 33.
(2) Forsitan legem Juliam timeo. (*Id.*, ibid.)
(3) *Agentem in matrimonio Ruf. Crispini.* (*Ibid.*)
(4) Ce fait est raconté un peu diversement par les historiens. — Voir Tacite, XIII, 46. — *Hist.*, 1, 3. — Suet., *In Ner.*, 35. — *In Oth.*, 3. — Plutar., *In Galbâ.*

pour n'être que la maîtresse de César? Laissera-t-elle en place la fille de Claude? Cela est bon pour l'affranchie Acté; mais elle, la patricienne, vaut bien Octavie, la fille de Messaline. C'est par le mépris qu'elle agit sur Néron. Voyez comment se laissait mener l'ame petite et misérable de César! « Elle était mariée après tout, disait-elle; l'hymen d'Othon était *un beau mariage qu'elle ne voulait pas perdre* (1). Elle tenait à cette vie de luxe, vie non pareille qu'elle trouvait chez son époux; là tout était grand et de magnificence et de cœur, tout digne de *la première place*. Néron au contraire, amant d'Acté, conjoint d'une esclave, n'avait gagné à cet ignoble commerce que d'abjectes et mesquines habitudes. Enfant maintenu par sa mère dans une rigide tutelle, avant de prétendre à l'empire, qu'il pensât à la liberté!... Il craignait de l'épouser?... Qu'il la renvoyât à Othon; même au bout du monde, elle aimait mieux ouïr l'opprobre de son empereur que d'en être témoin. » Ainsi parlait-on à Néron César. — Le matricide s'achèvera donc. Laissez-moi, pour les détails de ce grand drame, vous renvoyer à Tacite. Mais voici une scène qui donne la mesure de la vertu de ce temps. Une première tentative de meurtre sur Agrippine a manqué : Agrippine a fui à la nage; le peuple s'émeut pour elle; elle peut armer ses esclaves, soulever les soldats, implorer le sénat et le peuple. Néron appelle en conseil Sénèque et Burrhus : tous deux gardent long-temps le silence; enfin, sur un regard interrogatif de Sénèque : « Les soldats du prétoire, dit Burrhus, sont dévoués à la maison de leur prince, ils se souviennent de Germanicus, ils n'oseront rien contre sa fille; qu'Anicet tienne sa promesse! » Anicet, le commandant de la flotte de Misène, était le conseiller de cette première tentative de meurtre. Voilà tout ce que la philosophie ose faire pour détourner un tel crime.

A la mort d'Agrippine éclate toute la servilité romaine. Ce crime indigne, mais il effraie, et toutes les gloires de Rome, toutes les vertus du sénat sont aux pieds de Néron. Burrhus l'envoie complimenter par les officiers du prétoire; les villes de Campanie font fumer les autels et remercient les dieux; Sénèque adresse au sénat l'apologie de son maître; le sénat maudit Agrippine au seul moment où elle soit digne de pitié ; le sénat supplie Néron de revenir à Rome. Non seulement le sénat, mais tout le peuple vient au-devant de lui. — Quel besoin avait le peuple d'être servile à ce point? — Ici toutes les femmes, là tous les enfans, toutes les tribus de Rome; et au milieu

(1) *Nec posse matrimonium amittere.* (Tacite, XIII, 46.)

des échafauds dressés sur son passage, Néron va rendre graces au Capitole. Un seul homme protesta; Thraséa à ce moment se leva et sortit du sénat.

Néron pourtant, « quand le crime fut consommé, en comprit l'horreur. » Ce ne sont pas les remords profonds, dissimulés de Tibère; l'ame de Néron n'est pas de force avec son crime; il passe toute une nuit dans le délire et avec des tressaillemens soudains. Mais (ici je traduis Tacite, qui est admirable) « la face des lieux ne change pas comme celle de l'homme; toujours, devant lui, il avait cette mer et ces rivages où déjà, dit-on, des cris plaintifs et la trompette funéraire se faisaient entendre auprès du tombeau d'Agrippine. » A Rome même, l'indignation se fait jour, et on a trouvé un enfant exposé avec cet écriteau : « Enfant abandonné de peur qu'il ne vienne à tuer sa mère! » On remarque qu'à cette époque Néron rêva pour la première fois de sa vie; ce doit être quelque chose d'effrayant qu'un premier rêve et un pareil rêve (1).

Sans suivre l'ordre des temps, voyez la fin de la famille impériale; lisez encore dans Tacite le touchant récit des malheurs d'Octavie, son exil commandé par Poppée, la redoutable pitié du peuple, qui, lui, avait son franc parler avec Néron et exigea le rappel de l'exilée; ses tumultueuses actions de graces, qui effrayèrent Néron, servirent Poppée, et que l'empereur fit réprimer à coups de sabre, tout épouvanté d'avoir été aussi clément. A la vue de cette sympathie populaire, l'une des plus énergiques qui ait éclaté sous les empereurs, on comprit que la fille de Claude méritait qu'on lui trouvât un délateur; et comme ses esclaves, mis à la torture selon l'usage, ne répondaient qu'en protestant de son innocence, comme on l'accusait d'adultère et qu'il s'agissait de lui *choisir* un complice, comme le vieux principe de Tibère était de mêler à tout l'accusation de lèse-majesté, Néron retrouva cet Anicet, l'instrument du meurtre d'Agrippine, lequel, encouragé et menacé tout à la fois, s'avoua l'amant d'Octavie, son complice de conjuration, la fit condamner par un « conseil d'amis » (car tout tribunal était bon), et fut exilé en Sardaigne, où il vécut riche et mourut dans son lit. Il y a eu des siècles barbares; mais en nul siècle la théorie du crime ne fut aussi savante, et la pratique mieux raisonnée qu'en celui-ci. Octavie et Agrippine sont un triste exemple du sort qui attendait les femmes placées près du trône de César, soit qu'elles restassent, comme l'une, dans la limite

(1) Suet., *Ner.*, 46. — Tertull., *De Animâ*, 44, 49.

de leur devoir, soit qu'elles s'emportassent, comme la mère de Néron, à toutes les ambitions et à tous les crimes. La famille impériale était réduite à des femmes, et quand Néron eut tué Domitia, sa tante (1), et Antonia, fille de Claude, il put se vanter d'être le seul qui eût le droit de prétendre au nom de César. Cette Antonia périt pour n'avoir pas voulu l'épouser. Long-temps persécutée par Agrippine, deux fois elle fut rendue veuve par le fait de la justice impériale. Tel était le sort des princesses du sang; trop honorées pour qu'on ne leur fît pas épouser de beaux noms, les beaux noms étaient trop redoutés pour qu'elles tardassent à devenir veuves.

En tout, une différence qui tient aux causes les plus élevées, est frappante entre l'antiquité et l'histoire moderne. Le rôle des femmes, dans l'histoire chrétienne, est le plus souvent noble et salutaire; dans l'antiquité, quand elles en jouent un, il est presque toujours criminel et funeste. Surtout à l'époque des Césars, où ce n'est plus la femme grecque sévèrement enfermée dans un gynécée, ni la matrone romaine, plus honorée, mais soumise à une tutelle de toute sa vie, *fille* de son mari, disent les jurisconsultes, la femme, quand elle n'est pas esclave ou prostituée, est hardie, impudente; elle a les passions cruelles, les allures et l'ambition viriles. C'est Césonie sous Caligula, Agrippine et Messaline sous Claude, Poppée sous Néron; sous Auguste, c'était la rusée et vieille Livie. Tout cela se mêle aux sanglantes affaires de l'état, fait bouillonner parmi tant de passions le venin de ses jalousies et de ses haines, tout cela tue, tout cela est tué comme des hommes. Césonie, le casque en tête, passe à cheval devant le front des prétoriens; Agrippine s'asseoit sur le trône de Claude, et donne audience à des ambassadeurs. La femme a reçu cette émancipation brutale que de nos jours on a rêvée contre elle; elle est libre, elle prend un mari, le répudie, le reprend, compte les années par le nom de ses époux, épouse dans la pensée du divorce, fait divorce dans la pensée du mariage : la gazette de chaque matin annonce quelque répudiation (2). Ne soyez pas si glorieux,

(1) « Comme il visitait Domitia malade, cette femme, selon une coutume familière aux vieillards, lui dit en caressant sa barbe naissante : « Quand je l'aurai vue coupée, je veux mourir. » Néron se tournant vers ses voisins : « Je la couperai sur l'heure, » dit-il comme en la raillant, et il ordonna aux médecins de la *purger fortement*. Elle n'était pas morte encore qu'il s'empara de ses biens et supprima son testament. » (Suet., 34. — Xiphilin., 61.)
La coupe de la première barbe était à Rome une cérémonie religieuse et une solennité de famille.

(2) Uxorem nemo duxit nisi qui abduxit... Nulla sine divortio acta. (Seneq., *Benef.*, I, 9; III, 16.)

débauchés de Rome, la femme n'a rien à vous envier; elle, qui aux temps antiques ne paraissait pas au festin, veillera pour l'orgie comme vous, s'enivrera comme vous, provoquera comme vous cet ignoble vomissement que vous a enseigné l'intempérance; comme vous, déchirant à coups de fouet le corps de ses malheureuses esclaves, au milieu des soins de sa toilette, elle appellera le bourreau pour les châtier. Elle veut tout ce qui vient de vous, jusqu'à vos misères. Hippocrate se trompait lorsqu'il attribuait des châtimens privilégiés à l'intempérance des hommes; la femme n'échappe pas plus que vous à la calvitie ni à la goutte. Des faiblesses de son sexe, en est-il une qu'elle n'ait pas secouée? Honteuse de sa fécondité, elle cachera sous les plis de sa robe le vulgaire fardeau de son sein; ce n'est pas assez, elle lui donnera la mort. La voulez-vous au théâtre? elle y monte; dans l'arène? l'y voici; l'épieu appuyé sur sa poitrine découverte, elle attend le sanglier (1).

Mais, tandis que le sang impérial coulait ainsi, sang privilégié, affaires domestiques auxquelles le peuple n'avait pas l'indiscrétion de se mêler, Néron laissait l'empire à Sénèque et à Burrhus, négligeant assez les affaires de l'état pour les abandonner aux honnêtes gens. Après le meurtre d'Agrippine même, il eut une recrudescence de popularité : il rappela d'exil les disgraciés de sa mère, éleva des tombeaux à ses victimes, faisant ainsi étalage des cruautés d'Agrippine. Trois ans après le matricide, Thraséa lui-même louait ce gouvernement qui avait aboli le lacet et le bourreau; Rome, qui avait souffert Séjan, Tibère, Caligula, Claude, Messaline, Agrippine, ne devait pas se montrer difficile en fait de miséricorde et de clémence.

Cependant le caractère impérial se développait. Ce caractère avait son côté élégant, artiste, civilisé, ses prétentions au talent et ses ambitions innocentes. Caligula, quelque fou qu'il pût être, ne fut ni un génie oisif, ni une intelligence éteinte. Néron était trop empereur pour ne pas avoir tous les goûts de son siècle. Poète, il rassemblait chez lui tous les beaux esprits du temps, qui venaient dans ces soirées littéraires apporter chacun son hémistiche, et de ces hémistiches réunis il composait ses poèmes; orateur, il se fit décerner la palme de l'éloquence (sans concours, il parlait trop mal); philosophe, il appelait les stoïques à sa table et se divertissait de leurs disputes; que sais-je? il était peintre, sculpteur, joueur de lyre; bien mieux, il était cocher. Ses manies d'artiste rendaient-elles Néron plus

(1) Tacite, *Annal.*, XV, 32. — Juvénal, VI. — Suéton., *Domit.*, 4. — Statius, I. Silv. — Mart., I.

noble et meilleur? Non; l'intelligence elle-même n'est pas tout. D'ailleurs, selon la moralité et la légalité anciennes, les talens de ce genre étaient choses réprouvées, interdites, déshonorantes : jouer de la lyre était une honte; danser, c'était abdiquer toute pudeur virile. La vieille morale, impuissante contre les arts, était assez puissante encore pour dégrader les artistes.

Ajoutez à cela cet esprit romain qui matérialisait toute chose. La peinture et la sculpture n'étaient plus ces arts sacrés du temps de Phidias; le talent du cocher et celui du pantomime étaient bien autrement populaires. La musique même, la passion favorite de Néron qui eut toutes les passions, la musique, cet art si grave et si saint dans la Grèce qui en avait fait un des fondemens de la cité, la musique n'était plus qu'un métier de mendiant. Elle n'accompagnait plus que les tueries de gladiateurs, les soubresauts des funambules, l'orgie des festins; et, il faut le dire, des arts à la volupté, de la volupté à la corruption, de la corruption au meurtre, le passage était plus prompt que nous ne pouvons le comprendre.

Quant à Néron, sa mère avec cette dignité hautaine que la corruption tempérait, ses deux maîtres avec leur indulgente vertu, le gênèrent quelque temps. Il eut d'abord dans ses jardins un cirque où il conduisait des chars devant un public choisi; le peuple commença à se presser aux portes et à demander qu'on l'admît. Il eut dans son palais un théâtre de société, où il chantait pour ses amis, et où il faisait assister le grave Burrhus; le peuple, bon courtisan, fit tapage, ne voulut plus de ses acteurs roturiers et demanda Néron (1)! Mais croyez-vous que l'empereur sur la scène ne sera plus l'empereur, qu'au moment où il y paraît tremblant devant ses juges, essuyant la sueur de son front, saluant le peuple, accordant sa lyre, son cortége de centurions et de tribuns l'abandonnera; qu'il n'aura pas un consulaire pour porter sa lyre, un consul pour faire l'annonce du spectacle et réclamer l'indulgence du public en faveur de ce timide débutant? Si Néron chante, il lui faut un chœur de sénateurs, de consulaires et de matrones; s'il monte sur la scène, il faut que toute l'aristocratie l'y accompagne. Une école est ouverte où, jeunes et vieux, toute la noblesse vient apprendre l'art des histrions. D'abord Néron a gagé à des prix énormes quelques nobles ruinés; la peur, l'esprit de cour, la force au besoin, en amèneront assez d'autres (2). Ne cherchez plus la vieille Rome au temple, au forum et au sénat;

(1) Ut studia sua publicaret. (Tacite.)

(2) Principe senatuque auctoribus... *Qui vim quoque adhibeant.* (Tacit., *Ann.*, XIV, 20.)

six cents chevaliers, quatre cents sénateurs, des femmes de grande famille sont appareillés pour l'arène; d'autres chantent, jouent de la flûte, font les bouffons. Le monde vaincu va contempler là les descendans de ses vainqueurs, rire des lazzis d'un Fabius ou des grandes tapes que les Mamercus se donnent (1). La vertu de Thraséa joue un rôle dans les jeux juvénaux; la noblesse d'une Élia Catulla vient, à quatre-vingts ans, danser sur le théâtre; la bonne renommée d'un chevalier romain est à cheval sur un éléphant (2). Les pantomimes, jusque-là adorés des sénateurs et châtiés par le sénat, objets des sévérités officielles et des admirations privées, expulsés périodiquement de l'Italie et y revenant toujours, se vengent du dédain de la vieille Rome en lui tendant la main pour monter sur les tréteaux; l'ami de Néron, l'histrion Pâris que plus tard il fera mourir par jalousie d'artiste, aujourd'hui, afin de gagner ses éperons de citoyen, se fait donner par son prince tous les patriciens pour camarades (3).

Ainsi les haines s'accumulent. L'aristocratie, qui d'elle-même serait montée volontiers sur le théâtre, garde rancune à Néron de l'y avoir fait monter de force. Néron voit s'élever son grand et sérieux ennemi. Le stoïcisme a un peu retrempé le vieil esprit romain. Il se fait une alliance entre la philosophie et le patriciat, entre la vieille Rome et la Grèce nouvelle, alliance défensive contre l'esprit impérial. Le sénat, qui garde depuis l'avénement de Néron quelque liberté de délibération, laisse cette opposition se trahir; le jurisconsulte Cassius, un de ces hommes dont il semblerait que l'espèce n'eût pas dû survivre à la bataille de Philippes, conserve chez lui l'image du meurtrier de César, son aïeul, avec cette inscription : « A notre chef (4). » D'un autre côté, au milieu des voluptés de Rome, des hommes, des femmes se rassemblent dans les jardins pour entendre le cynique Démétrius, cet homme hardi qui répondait à Néron : « Tu me menaces de la mort, la nature te rend ta menace; » qui, en plein gymnase, en face du sénat, des chevaliers et de César, tonnait contre les bains, le luxe, toutes les délicatesses de la vie romaine. Et tandis que toute la domesticité militaire du palais, les « centurions aux barbes de boucs, la jeunesse musculeuse du prétoire, » s'insurge

(1) Qui sedet.....
Planipedes audit Fabios, ridere potest qui
Mamercorum alapas. (JUVÉNAL, VI, 189.)

(2) Notissimus eques romanus elephanto insedit. (Suét., 12.)

(3) V. Tacite, *Annal.*, XIV, 14, 15, 20, XV, 32. — Suét., *In Ner.*, 11, 12. — Sénèq., ep. 100.

(4) *Duci partium.*

contre la philosophie, raille le manteau du stoïque, « vend pour cent as cent de ces docteurs grecs (1), » le stoïcisme, qui est politique de sa nature et pousse le sage vers les affaires, quoi que puisse faire le prudent Sénèque pour l'en écarter, le stoïcisme se constitue en parti.

Ce parti a déjà son chef et son futur empereur. Un homme allié à la maison des Césars, d'un extérieur sévère, d'une chaste simplicité dans sa maison, entouré de philosophes, vivant dans la retraite et d'autant plus remarqué, Rubellius Plautus, est déjà signalé à Néron comme un homme (écoutez bien cette parole) « qui ne feint pas même le goût de l'oisiveté; » tant il fallait qu'on fût inutile, si l'on ne voulait passer pour dangereux. Ses amis se croient déjà si forts, qu'il suffit d'une comète et d'un éclair (signes de révolution, disait le peuple) pour faire parler tout haut de son règne et pour le perdre. Pourtant il ne mourut pas sur l'heure. On l'avertit de se soustraire à la calomnie, de se sacrifier au repos public; on lui rappela qu'il avait en Asie de beaux biens où il pourrait vivre tranquille sans craindre amis ni délateurs; on l'éloigna doucement sans oser même l'exiler, tant on était loin encore de la tyrannie emportée des premiers empereurs, tant la clémence était encore populaire.

Mais quand la mort de Burrhus, hâtée par Néron, le fit enfin sortir de page; quand l'homme selon son cœur, Tigellin, fut devenu préfet du prétoire; quand Sénèque, au milieu des embrassemens de son maître qui lui demandait de ne pas se retirer, n'en comprenant que mieux la nécessité de le faire, s'éloigna de Rome pour aller mûrir sa philosophie dans une austère solitude d'où sont sortis ses ouvrages les plus graves, ses lettres à Lucilius surtout; enfin quand Néron fut libre de tous ces obstacles, le génie impérial se montra dans toute sa nudité. Deux exilés faisaient peur à Néron : à Marseille, un Sylla, nom bien déchu pourtant; en Asie, Plautus, grave et calme au milieu des philosophes; l'un redouté comme indolent et pauvre, l'autre comme riche et comme penseur. Des assassins partirent de Rome, au bout de six jours furent à Marseille au souper de Sylla et le tuèrent. La mort de Plautus fut plus remarquable. Il était populaire en Asie, soutenu à Rome par le parti stoïque qui l'avait fait prévenir, appuyé par la sympathie du général victorieux Corbulon. Cependant Néron n'envoya contre lui qu'un centurion et soixante hommes. Aussi y eut-il une velléité de résistance. « Il fallait repousser cette poignée d'hommes! Avant que César fût averti, et

(1) Et centum Græcos nudo centûsse licetur. (Perse.)

que de nouveaux ordres fussent donnés, que d'évènemens pouvaient naître! » Chose étrange et nouvelle! une guerre contre César fut sur le point d'éclater; le parti stoïque allait combattre. Mais cette idée de guerroyer contre César étourdissait les esprits, et, de l'avis de ses philosophes, Plautus, homme énergique et brave, se laissa tuer paisiblement par ce détachement qu'un eunuque commandait. — On porta les deux têtes à César; il se railla de la calvitie précoce de Sylla et du long nez de Plautus. Il écrivit au sénat, ne s'avouant pas l'auteur de leur mort, mais outrageant leur mémoire, ce qui en disait assez. Tout cela se passait (car les voluptés de Néron, dit Tacite, ne lui faisaient pas perdre un crime) pendant qu'il allait faire admirer sa belle voix à Naples, pendant qu'à Rome il soupait magnifiquement au coin de toutes les places, et « se servait de toute la ville comme de sa maison; » pendant que Poppée accouchait à Antium, lieu de naissance favori des Césars, que le sénat votait des sacrifices *pour son ventre*, courait tout entier à Antium pour la féliciter, et, au bout de quatre mois, la petite fille étant morte, faisait celle-ci déesse, lui donnait un temple et un prêtre; tout cela se passait enfin au milieu de magnificences tellement grandioses et tellement romaines, que Tacite lui-même demande la permission de n'en parler qu'une fois.

Pendant ces magnificences, l'incendie de Rome éclata. Suétone et Dion accusent Néron d'en être l'auteur; Tacite, plus sévère, est pourtant plus réservé à cet égard. Je ne me mêle pas de décider cette question de dix-huit siècles; mais l'esprit artiste, le dilettantisme en fait de spectacle, l'amour de la poésie en action, allaient assez loin chez Néron pour que, Rome une fois en feu, il prît son parti de la voir brûler. Quand le troisième jour de l'incendie il arriva d'Antium, et vit la flamme maîtresse de la ville se promener dans les rues tortueuses de Rome, onduler sur les collines, faire écrouler dans le Tibre les étages irrégulièrement amoncelés de ces immenses maisons; quand il entendit cette confusion de clameurs, ces luttes inutiles, ces fuites, ces cris des brigands, ces menaces des incendiaires qui disaient tout haut: « Ne nous arrêtez pas, nous avons des ordres! » quand il vit cette masse de peuple, traînant ses blessés et ses morts, se réfugier au milieu du champ d'Agrippa entre les monumens et les tombes, et chercher un abri partout où il n'y avait pas un toit; enfin lorsqu'il vit la place devenir libre pour son palais, et sa demeure, jusque-là misérablement confinée sur deux collines, détruite grace aux dieux; qu'alors il pensa que cette Rome vieille,

ignoble, grossièrement rebâtie après l'incendie de Brennus, allait faire place à une Rome néronienne, toute magnifique de symétrie et de grandeur, et que, dans cet écroulement de quelques saintes masures pleurées des vieillards, mais dont il ne se souciait guère, il avait entendu le dernier craquement d'une ville surannée et d'un palais indigne de lui, son génie d'architecte, de peintre et de poète put bien faire taire tout ce qu'il y avait d'humanité au cœur de Néron. Qu'il ait songé même, comme on dirait aujourd'hui, à faire de Rome une monumentale destruction, pour lui préparer une résurrection monumentale; qu'au bout de six jours, le feu n'ayant pas achevé son ouvrage, il l'ait fait rallumer par son ami Tigellin pour durer trois jours encore, qu'il ait fait battre à coups de balistes et de catapultes les vieilles murailles qui restaient debout et dont il convoitait l'emplacement pour son palais; qu'au milieu de ces pensées, du haut de la tour de Mécène, en habit de tragédien, il ait chanté la destruction de Troie; que, dans son enthousiasme, il se soit écrié que la flamme était belle, en cela non plus je ne vois rien d'inhumain pour un César.

Sur quatorze régions de Rome, trois sont rasées au niveau du sol, sept n'offrent plus que des vestiges d'édifices. Aux yeux de ceux qui, en politique comme en architecture, ont le suprême amour de la ligne droite, rien n'est plus heureux pour un état que d'être bouleversé, et pour une ville que de brûler. L'un et l'autre vont renaître à la règle et au compas. Rome se relève donc, comme par magie, toute belle et toute régulière, avec des rues spacieuses, la hauteur des constructions mesurée, des portiques et des terrasses sur toutes les façades. L'ignorante architecture des Tarquins ne choquera plus par un grossier contraste la classique architecture grecque des empereurs ; plus de ces rues tortueuses et sombres du moyen-âge de Rome, de ces étages surplombans, de ces *insulæ* indécemment pittoresques. Les vieillards pourront bien murmurer que Rome, ainsi ouverte aux ardeurs du soleil, sera moins saine; les peintres, s'il y avait eu des peintres alors, eussent bien réclamé en faveur des effets de lumière, des contours hardis, des formes originales, que la vieille ville présentait. Mais l'architecture officielle est toujours la même : elle qui, plus tard, jettera à bas les balcons des villes moresques et fera une rue large à Venise, répondait alors par les ineffables beautés de l'angle droit, et Néron, ravi devant son œuvre, prononçait que Rome n'était plus Rome, et que ce nom, trop peu glorieux pour elle, serait changé en celui de Néropolis.

Si le peuple est logé avec tant de magnificence, que sera-ce de César? Qu'est devenue maintenant la petite maison d'Auguste sur le mont Palatin, suffisante pour lui, indigne de ses successeurs? Tibère y a ajouté un nouveau palais; Caligula l'a conduite jusqu'au Forum; Néron lui-même, l'agrandissant d'un autre côté, l'a menée jusqu'aux Esquilies, et a embrassé dans son enceinte les vastes jardins de Mécène. Mais aujourd'hui Rome a reculé autour du palais de Néron, et lui a laissé ses franches coudées pour s'embellir et pour s'étendre. A l'œuvre donc, merveilleux instrumens du génie de César, ministres de ce Jupiter, vous que ce dieu emploie à faire ses miracles, Sévérus et Céler, hommes de génie et d'audace, qui, « maniant comme un jouet la puissance impériale, obtenez par l'art tout ce que la nature voudrait refuser (1)! »

Avec une promptitude incroyable, sur le mont Palatin, sur l'Esquilin et dans la vallée qui les sépare, vers le lieu où est située aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure, la Maison dorée s'élève. En avant de la Maison dorée, un lac; autour du lac, des édifices épars qui semblent une ville; entre la façade et le rivage du lac, le vestibule où le maître de la maison fait attendre ses cliens, c'est-à-dire où Néron fait attendre tous les peuples du monde; et au milieu, le colosse de Néron, haut de cent-vingt pieds (2), d'argent et d'or; plus loin, des portiques longs d'un mille à triple rang de colonnes. A l'intérieur, tout se couvre de dorures, tout se revêt de pierres précieuses, de coquilles, de perles. Dans les bains, un robinet amène de l'eau de mer, un autre des eaux sulfureuses d'Albula. Le temple de la Fortune, construit avec une pierre nouvellement découverte, blanche et diaphane, semble, les portes fermées, s'illuminer d'un jour intérieur (3). Les salles de festins, si multipliées et si particulièrement fastueuses dans les maisons romaines, ont des voûtes lambrissées qui changent à chaque service, des plafonds d'ivoire d'où tombent des fleurs, des tuyaux d'ivoire qui jettent des parfums; d'autres, plus belles encore, tournent sur elles-mêmes jour et nuit, comme le monde. Mais ce seront les moindres grandeurs du palais de Néron. Voici des lacs, de vastes plaines, des vignes, des prairies, puis les ténèbres et la solitude des forêts, des vues magnifiques; au sein de Rome et du palais, des daims bondissent, des troupeaux vont au pâturage. C'est le parc anglais dans toute sa magnificence; et encore quel nabab de

(1) Tacit., *Ann.*, XV, 40.
(2) Suét., *In Ner.*, 31. — Plin., XXXV, 7.
(3) Tanquàm inclusâ luce, non transmissâ. (Plin., XXXVI, 22.

la Grande-Bretagne a placé son parc au milieu d'une ville? Aussi Néron est-il presque content cette fois. — Je vais enfin, dit-il, être logé comme un homme.

Sa maison pourtant ne dura guère plus que lui. Il l'avait laissée inachevée, et Othon dépensa 50 millions de sesterces seulement pour la finir; l'incendie ne tarda pas à restituer à Rome ce que l'incendie lui avait ôté. Sur la place, et avec les débris du palais, s'élevèrent l'amphithéâtre de Vespasien, les thermes de Titus, plus tard la basilique de Constantin. Une partie de son lac devint le Colysée. Quant au colosse, Vespasien et Titus en changèrent la tête pour celle du Soleil; Commode y mit la sienne; les statues romaines étaient habituées à ces transformations.

Ces passagères grandeurs auront coûté cher à l'empire. Il n'a pas suffi à Néron de mettre la main sur tous les débris de l'incendie, et, en se chargeant du déblai, d'interdire à chacun le retour dans les restes de sa demeure. Ce n'est pas même assez de toute une moisson de couronnes jadis offertes par la basse flatterie des cités à Néron artiste, et que Néron empereur n'avait pas voulu recevoir, salaire négligé dans des temps meilleurs, et que ce pauvre musicien réclame aujourd'hui. Il faut un pillage général de l'empire, qui montrera bien que, pour être dur aux grands et à Rome, le système impérial n'était pas non plus si doux aux petits et aux provinces. La souscription est ouverte dans tout l'empire, souscription que Néron sollicite comme une grace et qu'on n'a garde de refuser, où viennent se ruiner villes et citoyens, Italie et provinces, cités libres et cités conquises, hommes et dieux. Les dieux, dit Tacite, tombèrent au butin. L'or des triomphes et des vœux publics est enlevé des temples. Les vieux pénates de Rome sont fondus; des émissaires de Néron parcourent la Grèce, vont jusque dans les moindres villages, et rapportent une moisson de dieux, la troisième, je crois, et non la dernière qu'aura fournie aux empereurs cette inépuisable Grèce.

Mais quelle n'est pas l'injustice du peuple de Rome! En vain Néron pille le monde à son profit, lui ouvre, après l'incendie, ses jardins comme retraite, fait venir d'Ostie et des villes voisines tout ce qui lui est nécessaire et donne le blé à trois as le boisseau; en vain, tout en sacrifiant les maisons, il épargne de son mieux les hommes; en vain, pour le rassurer contre de futurs caprices incendiaires et de nouvelles manies d'artiste, ordonne-t-il, en excellent lieutenant de police, les meilleures mesures contre de nouveaux embrasemens : le peuple persiste à rejeter sur lui le crime de l'incendie, et ce crime, le

moins prouvé de tous ceux de Néron, est celui de tous qui l'a rendu le plus impopulaire.

Que veut donc le peuple? Les superstitions les plus rares et les plus oubliées sont remises en vigueur pour expier les souillures de Rome, pour que le ciel lui pardonne le crime de Néron. Le livre poudreux des sibylles est consulté par les prêtres; les lectisternes et les veilles sacrées, la procession des matrones qui va chercher en pompe de l'eau de mer pour en asperger la statue de Junon, tout cela ne lui suffit pas. Le sang, et le sang humain, est pour l'antiquité le grand moyen d'expiation. Rome, qui se vante d'avoir aboli les sacrifices humains par toute la terre, n'en a pas moins conservé l'usage, au moment des grands dangers, d'enterrer vifs un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque; et Néron, chaque fois qu'une comète paraît au ciel, par le conseil de son astrologue, cherche quelque grande victime pour le bourreau. Que le sang coule donc, et que Rome soit purifiée, et que le peuple se taise, et que Néron demeure décidément innocent!

Qu'était alors le christianisme? Nous l'avons dit, un fait légal et public, mal jugé, mais évident, mal connu, mais connu pourtant. Il y avait des églises jusqu'en Espagne d'un côté, jusque dans le fond de l'Égypte de l'autre. Tacite, en quelques lignes, lui donne un nom propre, une date, une origine (et il ne se trompe sur rien de tout cela), une réputation enfin, bonne ou mauvaise, mais une réputation quelconque, auprès du peuple. Suétone, presque contemporain de Tacite, en parle de même. — Qu'est-ce aussi que ces superstitions étrangères dont Claude déplorait l'envahissement (1), que le jurisconsulte Cassius se plaignait de trouver répandues parmi les esclaves, dont fut accusée la noble Pomponia Grecina, « femme grave, sainte et respectée, lorsque, remise au jugement de son mari, celui-ci, selon l'ancienne coutume, la jugea criminellement en présence de ses proches, et la déclara non coupable? » — Il est vrai qu'un peu plus tard, la persécution sanglante ayant commencé, le christianisme se cacha, et le peuple put l'oublier; ainsi Tacite et Suétone, qui savaient son histoire, purent le croire mort; ainsi Plutarque, qui vivait avec ses dieux et ses philosophes de Grèce, sans beaucoup fouiller les archives romaines, put ignorer son existence; ainsi la masse des païens put le confondre avec le judaïsme. Remarquez-le cependant, le pouvoir connaissait le christianisme, car Pline, écrivant à Trajan, lui

(1) Quia exteræ superstitiones valescant. (Tacit., *Ann.*, XI, 15.

nomme tout d'abord les chrétiens comme des hommes qui lui sont bien connus. Remarquez-le encore, les trois écrivains qui parlent du christianisme, Pline, Suétone, Tacite, sont aussi de ce siècle, les trois plus positifs, plus Romains, plus en crédit auprès des princes, plus à portée des archives impériales. Au temps de Néron, surtout, les progrès de la religion nouvelle étaient pleins d'évidence. Les querelles des Juifs et des chrétiens avaient motivé, sous Claude, l'expulsion des juifs hors de Rome. Plus récemment, saint Paul, gardé par les soldats du prétoire, et, comme il le dit, « échappé avec peine à la gueule du lion, » avait « fait servir sa captivité au progrès de l'Évangile et rendu gloire au Christ dans tout le palais, tandis que ses frères n'en étaient que plus ardens à répandre leur foi au dehors (1). »

L'esprit impérial avait donc pris son temps pour toiser son ennemi; car il était évident que le christianisme était une guerre ouverte à l'esprit d'immiséricorde, de servilité, d'égoïsme que Tibère avait donné pour base à l'empire. Et quand l'occasion fut donnée, que Rome incendiée réclama de plus belles victimes que des béliers et des taureaux, César, d'un coup d'œil, trouva la sienne. Je ne serais même pas étonné que pour Néron, qui s'effrayait de toute force et de toute doctrine, qui exilait les philosophes, persécutait Apollonius, provoquait la grande révolte des Juifs, l'incendie de Rome eût été un moyen d'arriver jusqu'aux chrétiens, et d'avoir, en les frappant, le peuple pour soi. Les chrétiens périrent donc coupables, d'incendie selon Néron, de maléfices selon le peuple (2), « d'être haïs du genre humain » selon Tacite (3). Ils périrent non-seulement à Rome, mais à Milan, à Aquilée, dans les provinces. On cite une inscription qui rend grace à Néron pour avoir délivré l'Espagne des brigands et de ceux qui répandaient une superstition nouvelle. A Rome, ce fut une multitude immense, dit Tacite, *multitudo ingens*.

Jusque-là les Césars n'avaient pas tenu à infliger à leurs victimes une mort cruelle; ils leur laissaient le choix de leur mort et la satisfaction du suicide. Ils eussent aimé la guillotine, qui tue beaucoup, vite et bien, sans grand appareil de souffrance; c'eût été la hache faite pour trancher d'un seul coup la tête du genre humain; Caligula en eût été ravi comme Marat. Mais cette fois, en face d'une puis-

(1) Phil. I.

(2) Suét., *In Ner.*, 16.

(3) *Odium generis humani.* — Le sens que je donne à ce passage me paraît le plus antique, sans être pour cela moins latin. — Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, II, 26, donne les deux sens.

sance, quand jusque-là on n'avait rencontré que des hommes, César eut peur, et appela en aide tout l'art du bourreau. Aussi cette génération se souvint long-temps du spectacle que lui avaient présenté les jardins du Vatican et la place même de Saint-Pierre, aujourd'hui l'église métropolitaine du monde, lorsqu'elle reçut sa première et sanglante consécration; quand on vit ces allées somptueuses éclairées par des hommes vivans façonnés en flambeaux, la chasse donnée par des chiens furieux à des hommes revêtus de peaux de bêtes, le peuple même s'apitoyant, si peu compatissant que fût le peuple romain, et Néron, en habit de cirque, promenant son char à travers cette fête. Juvénal et Martial, qui vinrent une génération plus tard, parlent de « cette tunique douloureuse, de ce pal qui traverse le gosier, de ce sillon de sang qui bouillonne sur l'arène (1). » Juvénal nomme à ce propos Tigellin, et son commentateur rappelle les cruautés de Néron. Sénèque aussi me semble avoir été frappé de ce spectacle, lorsqu'il reproduit sans cesse ce qu'il nomme « les pompes du supplice, le fer, le feu, les chevalets, les bêtes féroces lancées contre un homme, le pal qui traverse le corps et sort par la bouche, la tunique tissée et revêtue de tout ce qui peut servir d'aliment à la flamme (2), le glaive qui vient rouvrir les blessures à demi fermées et faire couler un sang nouveau par les plaies devenues des cicatrices (3); » lorsqu'il montre la victime « calme, souriant, et souriant de bon cœur, regardant ses entrailles à découvert et contemplant ses souffrances de haut (4); » puis lorsqu'ailleurs, en parlant de la « lumière divine que nous devons contempler aux lieux même où elle réside, et des dieux qui sont témoins de toutes nos actions, il s'écrie : « Que celui dont l'ame a conçu l'éternité ne s'effraie donc d'aucune menace! Comment s'effraierait-il celui pour qui la mort est une espérance? » N'y a-t-il pas dans tout cela quelque souvenir des martyrs?

(1) Tunicâ præsente molestâ....... (MARTIAL, X.)
Ausi quod liceat tunicâ punire molestâ..... (JUVÉNAL, VIII.)
Pone Tigellinum, tædâ lucebis in illâ
Quâ stantes ardent qui fixo gutture fumant.
. . . .
Et latus mediam sulcus diducit arenam. (*Idem.*)

(2) Adactum per medium hominem qui per os emergat stipitem.... tunicam alimentis ignium illitam et intextam. (Ep. 14.)

(3) Si ex intervallo repetitus, et per siccata vulnera recens demittitur sanguis. (Ep. 85.)

(4) Inter hæc *aliquis* (qui est-ce donc?) non gemuit : parùm est, non rogavit; parùm est, non respondit; parùm est, risit et ex animo. (Ep. 78.) Invictus ex alto dolores suos spectat. (Ep. 85.)

Il s'agit maintenant de parcourir, et aussi vite qu'il sera possible, le reste de la carrière de proscription de Néron. César avait devant lui comme une double cité, une Rome philosophique, antique et sévère; une Rome impériale, voluptueuse et débauchée; toutes deux promptes à conspirer, l'une par vertu et par ambition, l'autre par peur, par ennui et par débauche; l'une, qui sans doute eût voulu relever quelque chimère aristocratique ou républicaine; l'autre, qui, séparée de Néron par la diversité de goûts dans le plaisir, ou par la seule rivalité du plaisir, n'eût renversé Néron que pour le bonheur d'être Néron. Pour bien connaître ces deux sortes d'hommes, lisez dans Tacite la mort de Pétrone d'un côté, celle d'Antistius et de Pollutia de l'autre : ici ce libertin qui meurt en riant, en faisant des couplets, en cassant un beau vase pour que Néron ne le possède pas, qui joue avec la mort, fait ouvrir et refermer ses plaies, couler et arrêter son sang, et lègue pour testament un récit de débauche; là cette famille romaine, qui, après s'être ouvert les veines, se fait porter dans le bain, « enveloppée de ses vêtemens par respect pour la pudeur; » ces trois personnes qui meurent les yeux attachés l'une sur l'autre, « chacune demandant aux dieux un rapide passage pour son ame, afin de laisser vivans, quoique prêts à mourir, les deux êtres qu'elle aimait. » — Le complot de Pison mit d'abord en avant la Rome impériale : complot mi-parti de caserne et de palais, où figuraient des centurions mécontens de Néron, empereur peu guerrier, qui passait sa vie entre ses fous et ses courtisanes, laissait s'arriérer la solde, et pour ménager sa belle voix ne haranguait jamais ses soldats; puis aussi des hommes de l'espèce de Néron, qui seulement heurtaient leurs vices aux siens et se moquaient de son mauvais goût, gens trop délicats en fait de volupté pour la prendre selon le goût d'autrui et la recevoir sous peine de mort : — l'un qui se vengeait d'une satire de Néron; l'autre, encore son ami intime et le compagnon de ses folies; — Lucain, à cause de ses vers, que Néron, par jalousie d'auteur, ne lui permettait plus de lire; un complice de la mort d'Agrippine, qui ne se trouvait pas assez récompensé; enfin la courtisane Épicharis, qui se montra plus courageuse que tous ces hommes. Ce qui faisait dominer le côté frivole et libertin du complot, c'était le choix, pour l'empire, de Calpurnius Piso, homme de grande famille, de mœurs indulgentes, et qui, dans sa maison de Bayes, donnait l'hospitalité aux ébattemens impériaux, mais que de sourdes dénonciations poussaient à la crainte, et la crainte à risquer tout.

Il y eut un moment étrange. Figurez-vous la conspiration décou-

verte et non saisie, ici prisonnière et torturée, là encore vivante; ce corps tronqué se remuant toujours, malgré la main de Néron qui le tient; le palais gardé, les rues investies, la campagne battue par des éclaireurs, Rome sillonnée de patrouilles auxquelles sont toujours mêlés des soldats germains, car on se défie du soldat romain; Pison libre encore, et qu'on presse d'aller au camp et d'appeler à lui les soldats, d'aller à la tribune et d'appeler le peuple; Néron tremblant, n'osant envoyer que des conscrits pour arrêter Pison, se tenant renfermé dans la villa de Servilius, forteresse pour lui, prison et lieu de torture pour les accusés : là, une partie de la conjuration enchaînée aux pieds de Néron; l'autre en armes auprès de lui, faisant la loyale, la fière, la rigoureuse, interrogeant, accusant, menaçant, conduisant au supplice, et néanmoins conspirant toujours; les complices encore inconnus devenant des bourreaux; les complices arrêtés, des dénonciateurs. Les passions égoïstes qui s'étaient unies dans ce complot, ont crié : Sauve qui peut! Natalis dénonce Sénèque, innocent peut-être; Scevinus dénonce Lucain; Quinctianus, Sénécion; Sénécion et Quinctianus, leurs meilleurs amis; Lucain, sa mère. Un centurion conjuré mène au supplice Lateranus, qui, seul généreux, ne le trahit pas; un autre conjuré, chargé d'aller tuer Sénèque, consulte Fénius Rujus, conjuré lui-même, qui lui dit d'obéir. Enfin, Néron, interrogeant les coupables, est, sans le savoir, entre deux conjurés : Flavius, centurion, et Fenius Rufus, préfet du prétoire. Flavius a déjà la main sur la garde de son épée pour tuer César; le poltron Fenius l'arrête : l'empire du monde tint à cela.

Ces conjurés eurent diverses façons de mourir : Pison mourut en flattant César dans son testament, pour conserver son bien à une femme qu'il aimait; Lucain, en récitant et en corrigeant ses vers; Sénèque, avec une fermeté un peu théâtrale; les centurions, avec courage. L'un d'eux, à qui Néron demande pourquoi il a conspiré : « Après toutes tes infamies, dit-il, c'était le meilleur service à te rendre. » D'autres, absous par Néron, se tuèrent. La vengeance dépassa bientôt le cercle de la conspiration. Néron siégeait en conseil entre Tigellin et Poppée, condamnant comme juge quand il y avait une accusation, donnant ses ordres comme empereur quand il n'y en avait pas (1). Être parent d'un proscrit, l'avoir salué, l'avoir rencontré, était un crime; les enfans des proscrits étaient chassés de Rome, empoisonnés, tués par la faim, égorgés avec leurs précep-

(1) Non crimine, non accusatore existente, quia speciem judicis induere non poterat, ad vim dominationis conversus. (Tacit., *Ann.*, XV, 69.)

teurs et leurs esclaves. « Rome était encombrée de funérailles, le Capitole de victimes immolées aux dieux. » Ceux à qui on avait tué un père, un frère, un ami, mettaient des lauriers sur leurs portes, étaient aux genoux de Néron, baisaient sa main clémente. En cette occasion, le sénat le fit dieu.

La philosophie s'était tenue à l'écart. Lateranus, noble jeune homme, l'avait seul représentée. Mais, si en arrière qu'elle fût, elle n'était pas hors de l'atteinte de Néron. Sénèque périt; le manteau du stoïque fut proscrit; la philosophie partit en masse pour l'exil (1): ainsi Cornutus, le maître de Perse, le semi-fabuleux Apollonius; ainsi Musonius Rufus, un des héros du stoïcisme, presque déifié dans le siècle suivant, et qu'un père de l'église compte parmi les hommes que Satan a persécutés, quoique païens, par haine de leur vertu (2). Comme on avait accusé les chrétiens de sortiléges, on accusait les philosophes de magie. C'était là le commencement d'une longue lutte entre le stoïcisme et les Césars, qui devint le fait dominant de la génération suivante, jusqu'à ce que le stoïcisme, plusieurs fois exilé, revînt définitivement au pied du trône, et finît par y monter. — La philosophie n'était pourtant pas encore abattue. Thraséa ne paraissant plus au sénat, ne venant plus prêter serment à l'empereur, quittant la curie lorsqu'il s'agissait de déifier Poppée que Néron avait tuée d'un coup de pied, n'ayant jamais fait de sacrifice pour la voix divine de l'empereur, contempteur de toute religion, puisqu'il n'adorait pas César, admirateur et panégyriste de Caton, Thraséa était en perpétuelle protestation contre le pouvoir. — Des sectateurs, des satellites, disait-on, imitaient sa démarche grave, son visage sévère, la hauteur de ses paroles; la vertu était décidément en révolte. Enfin, disait-on à Néron, c'était un parti, une faction, ç'allait être une guerre. — Néron même ne se décida qu'avec crainte à faire accuser Thraséa. Ce jour-là, l'élite des délateurs, à qui l'espérance d'une belle proie faisait braver le danger, s'était donné rendez-vous. Le sénat était entouré d'hommes armés; des soldats en toge, mais qui ne cachaient pas leurs armes, menaçaient les sénateurs sur le Forum. Néron n'osa pas venir et fit lire une harangue en son nom. Le langage des accusateurs fut menaçant même pour les juges; en un mot, « ce ne fut pas cette tristesse, facile à reconnaître, que la fréquence de pareilles luttes avait rendue habituelle : ce fut, dans cette assemblée, une terreur nouvelle et plus profonde. »

(1) Velut in agmen et numerum. (Tacit., XV, 71.)
(2) S. Justin., *Apolog.*, I.

Avec Thraséa fut condamnée l'élite de son parti : à la mort Soranus, son ami, qu'un délateur avait particulièrement « réclamé comme son accusé,» à l'exil Helvidius, son gendre, et Paconius. Ce dernier attendait en paix sa sentence : — On te juge au sénat, lui dit-on. — Bonne chance, répondit-il; mais voici la cinquième heure, allons aux exercices. L'exercice fini, on lui annonce qu'il est condamné : — A l'exil ou à la mort? — A l'exil. — Et mes biens? — On te les laisse. — Allons dîner à Aricie. — La journée des délateurs fut belle : deux d'entre eux eurent 5,000,000 sesterces (un million) de récompense, l'autre 1,200,000 et des honneurs.

Le stoïcisme avait ses traîtres : — Soranus fut condamné sur la déposition d'un Egnatius, stoïcien hypocrite acheté par Néron ; — ses amis ardens : — un témoin parla si fortement en faveur des accusés, qu'il fut puni par la confiscation et par l'exil; un autre, jeune homme plus tard martyr de sa croyance, fut à peine détourné par Thraséa d'user en sa faveur des prérogatives oubliées du tribunat. Ni ce courage, ni cet esprit d'association, ne s'étaient vus sous Tibère. Cependant Thraséa, prêt à mourir, désespérant de l'avenir de sa cause, dit au jeune Rusticus : « Ma vie est finie, je n'abandonnerai pas la ligne que j'ai toujours suivie; toi, tu commences ta carrière, ton avenir n'est pas engagé; réfléchis bien avant de décider, en un temps comme celui-ci, quelle route tu suivras. »

Ainsi, la famille impériale avait été noyée dans le sang, le christianisme était oublié dans les catacombes, la Rome nouvelle avait été vaincue avec Pison, la Rome stoïque avec Thraséa, et depuis que Néron avait retrouvé sous ses pieds le fonds solide de la Rome impériale, le sol foulé par Tibère et Caïus, toute son intimité le poussait sans fatigue et sans relâche dans cette voie roulante de la proscription. On était en progrès sur Tibère; c'était la même soif d'argent et de vengeance, mais il y avait de plus des folies insensées à satisfaire, mille avidités et mille rancunes subalternes, que Tibère eût dominées et qui dominaient Néron. On s'était affranchi de ces chicanes vétilleuses que respectait le procédurier Tibère; Néron avait de plus habiles procureurs que son grand-oncle; il entendait largement la loi de lèse-majesté. Tout fait et toute parole dénoncée était un crime, et au besoin, si le délateur manquait, on savait s'en passer : un avertissement donné par le tribun, une heure de répit et le choix de la mort, telles étaient toutes les formalités de la procédure. Si l'homme était paresseux à mourir, des chirurgiens de César venaient « traiter le malade. » Avec moins de formes encore, l'épée ou le poison allaient

droit au fait. Ainsi périt l'affranchi Pallas, parce qu'il était trop riche et trop vieux; ainsi un Torquatus, parce qu'il se ruinait, et que, pour sortir d'affaire, il devait absolument conspirer.

Quoique Néron conseillât le suicide par clémence, et qu'on le pratiquât par habitude, le suicide était sans avantage. Les jurisconsultes de la couronne avaient trouvé un remède légal à cette facilité ancienne d'assurer, par le suicide, son héritage à ses enfans : le proscrit qui se donnait la mort était évidemment ingrat envers Néron, et l'ingratitude envers le prince était un infaillible moyen de nullité contre le testament. Pour conserver une faible part à ses héritiers, il fallait en faire une large à Néron et à Tigellin; les legs ne suffisaient pas, il fallait la flatterie! Les testamens des proscrits étaient remplis de misérables éloges de leurs bourreaux, et, à l'heure même de la mort, les malheureux n'échappaient pas à la servilité universelle!

Il fallait la flatterie : il fallait encore la délation; il fallait que des dénonciations posthumes allassent marquer une nouvelle proie. N'y en eût-il pas eu, Tigellin, armé du cachet des victimes et maître de leurs papiers, eût bien su en trouver. Ainsi les morts tremblaient, priaient, flattaient, dénonçaient, comme l'auraient fait des vivans. Regardez cela, et comprenez ce que c'est que l'habileté de la civilisation combinée avec toute la férocité de l'état barbare, et où nous en serions, si un certain évènement *fortuit* n'eût dérangé la marche naturelle et progressive du monde dans cette voie de lumières sans moralité!

Dès ce jour il n'y a plus que triomphes pour Néron. Thraséa n'est pas mort, que, des portes du sénat où elle attendait la sentence, la foule court aux portes de la ville pour y recevoir le roi d'Arménie, venant rendre hommage à l'universelle suzeraineté de César. Le Parthe Tiridate, à la honte des armées romaines, avait chassé d'Arménie le prince que Néron y avait placé, et Néron l'y laissait dans l'espérance d'une belle fête. En effet, à force de négociations, de prières, grace à la crainte qu'inspirait Corbulon, Tiridate s'est décidé à reconnaître la suzeraineté romaine, à déposer son diadème au pied de la statue de Néron, en s'obligeant à venir le reprendre des mains de César. Il arrive donc par terre après un voyage de neuf mois : la religion des Mages lui défend de souiller même d'un crachat les eaux sacrées de la mer (1). Il traverse toute l'Italie à cheval, entouré de ses

(1) Plin., *Hist. Nat.*, XXX, 2.

enfans, des princes parthes ses neveux, et de trois cents cavaliers, sa femme à cheval auprès de lui, le visage caché par un casque d'or. Toutes les villes le reçoivent en triomphe aux frais de Néron, et surtout à leur détriment. Chaque jour de son voyage coûte 800,000 sesterces, 160,000 francs (s'il faut en croire Suétone, qui lui-même semble à peine le croire).

Néron, qui est venu au-devant de lui à Naples, le conduit à Rome. Rome illuminée, ornée de guirlandes, conspire tout entière pour la fête qui se prépare. Au milieu du Forum est rangé par tribus le peuple, — portion du spectacle, — en toges blanches, couronné de lauriers; sur les degrés des temples, les prétoriens avec leurs armes étincelantes. Le toit des maisons est couvert de spectateurs. Le théâtre de Pompée est doré tout entier; un velarium de pourpre, semé d'étoiles d'or, au milieu duquel est l'image de Néron conduisant un char, en écarte les ardeurs du soleil; aussi ce jour fut-il appelé la *journée d'or*. Dès le matin, Néron, en habit de triomphe, vient s'asseoir sur sa chaise curule. Tiridate s'agenouille devant lui, et le peuple, façonné aux acclamations solennelles, le salue d'une clameur si grande, que le barbare en est épouvanté. « Seigneur, dit ce roi d'Orient au citoyen de Rome OEnobarbus, le descendant d'Arsace, le frère des rois parthes vient se reconnaître ton esclave; tu es mon dieu, et je suis venu t'adorer comme j'adore le soleil, le dieu invaincu, Mithra. Tu es mon destin et ma fortune. » Néron reprit : « Tu as eu raison de venir me demander la couronne; ce que n'ont pu te faire tes frères ni ton père, je te fais roi, afin que l'univers sache que j'ôte et donne les royaumes. » Tiridate alors monte près du trône, baise les genoux de Néron, qui lui ôte sa tiare et lui met le diadème.

Tiridate repartit avec 100,000,000 sesterces donnés par Néron (ce rusé barbare avait su se faire payer son hommage), n'en méprisant pas moins le prince qu'il avait vu jouer sur le théâtre, et qu'il voyait courir sur l'arène avec l'habit vert et le bonnet des cochers. Ce qui nous étonne aujourd'hui dans la vie de cette société, l'étonnait lui-même : il ne comprenait pas que l'âpre soldat, le vieux Romain, Corbulon, restât l'humble sujet de ce comédien; la royauté despotique de l'Orient elle-même ne lui avait pas révélé le secret de l'incompréhensible asservissement des Romains. « Tu as un bon serviteur dans Corbulon, » mot dont Néron ne comprit pas l'ironie.

Mais Rome a vu assez de fois les triomphes de Néron. La Grèce, patrie des arts, a besoin de lui comme lui d'elle; chaque jour des députés de ses villes viennent lui apporter des couronnes pour des com-

bats où il n'a point combattu; il les admet à sa table, et chante devant eux. Ingénieux et servile, l'esprit grec sait trouver encore des formes d'adulations nouvelles quand Rome croit les avoir toutes épuisées, et Néron, enchanté, s'écrie : — Seuls les Grecs savent entendre, seuls ils sont dignes de mes talens et de moi! — Une fois déjà il a été sur le point de partir pour la Grèce : il parcourait les temples, faisant ses adieux à ses parens les immortels, lorsqu'il s'assit, et, saisi d'une faiblesse subite, ne put se lever qu'avec peine; effrayé de ce présage, il déclara qu'il lui en coûtait trop de s'arracher à l'amour de son peuple. Aujourd'hui quel présage troublerait sa félicité? Son affranchi Helius sera assez bon pour gouverner Rome, et suivre tranquillement la voie toute tracée des proscriptions. Helius a tous les pouvoirs de Néron, il versera le sang; Polyclète s'emparera des biens; Rome peut se consoler de l'absence de César. — Que la Grèce donc se réjouisse, son prince lui arrive! Ce n'est pas seulement ce cortége habituel de mille voitures, ces buffles ferrés d'argent, ces muletiers revêtus de magnifiques étoffes, ces coureurs, ces cavaliers africains avec leurs riches bracelets et leurs chevaux caparaçonnés; c'est de plus une armée entière assez nombreuse pour vaincre tout l'Orient, soldats dignes de leur général, qui ont pour arme la lyre du musicien, le masque du comédien, les échasses du saltimbanque.—Que la Grèce se réjouisse! Un hymne chanté par Néron vient de saluer son rivage; le maître du monde lui donne toute une année de joies et d'incessantes fêtes; les jeux d'Olympie, les jeux isthmiques, tous ceux qui se célèbrent à de longs intervalles seront réunis dans ces douze mois; Néron peut bien changer l'ordre établi par Thésée et par Hercule.

Ainsi il parcourt toutes ces saintes villes homériques servilement abaissées aujourd'hui sous la royauté d'un Osque ou d'un Sabin. Il s'élance dans toutes les lices, prend part à tous les combats, toujours vainqueur; même à Olympie, où, sur un char traîné par dix chevaux, le maître du monde s'est d'abord laissé tomber dans la poussière, puis, remis sur son char, s'est trouvé trop ému de sa chute pour continuer la lutte, il n'en a pas moins, à la fin de la course, proclamé, comme d'ordinaire (car il est lui-même son héraut) : « Néron César vainqueur en ce combat donne sa couronne au peuple romain et au monde qui est à lui! » Ni aujourd'hui, ni dans le passé, Néron ne doit avoir de rival : les statues des vainqueurs d'autrefois sont renversées, traînées dans la boue, jetées aux latrines. L'athlète Pammenès, après de nombreuses victoires, vit retiré, vieux et affaibli; que Pammenès reparaisse dans la lice : Néron prétend lui disputer ses cou-

ronnes, et, après l'avoir vaincu, il aura bien alors le droit de briser les statues de Pammenès. Malheur à qui est condamné à être son adversaire! Vaincu d'avance, il n'en est pourtant pas moins exposé à toutes les manœuvres d'un inquiet rival; Néron l'observe, cherche à le gagner, le calomnie en secret, l'injurie en public, lui jette des regards où la menace n'est que trop éloquente. Un chanteur, trop plein de sa gloire, s'oublie jusqu'à chanter mieux que Néron; le peuple lui-même (comme autrefois à Rome, au milieu d'une lecture de Lucain, malgré la présence et la jalousie de Néron, des applaudissemens s'élevèrent et perdirent le poète), le peuple artiste de la Grèce écoute ravi, quand tout à coup, par ordre du prince, les acteurs qui jouaient avec ce malheureux le saisissent, l'adossent à une colonne, et lui percent la gorge avec leurs stylets.

A Corinthe, César, qui ambitionne toutes les gloires, se rappelle ce projet plusieurs fois essayé de la coupure de l'isthme, entreprise gigantesque dont la nature a toujours refusé le succès à l'industrie humaine, et que semblait défendre une superstitieuse terreur. Devant les prétoriens rangés en bataille, Néron sort d'une tente dressée sur le rivage, harangue ses soldats, chante un hymne à Amphitrite et à Neptune, reçoit en dansant, des mains du proconsul, un pic d'or, en frappe trois fois le sol, et recueille quelques grains de poussière qu'il emporte dans une hotte, aux acclamations de tout le peuple. Des milliers d'hommes travaillèrent après lui, soldats, esclaves, condamnés, six mille prisonniers juifs envoyés par Vespasien, bannis ramenés du lieu de leur exil (et parmi eux le philosophe Musonius), criminels sauvés de la mort pour venir concourir au grand œuvre de l'empereur. En soixante-quinze jours, on avait ouvert un canal de quatre stades, la dixième partie du travail, lorsque tout à coup vint l'ordre de s'arrêter. — Helius rappelait à Rome son souverain; une conjuration s'y tramait, disait-il. — « Tu devrais plutôt souhaiter, lui répondait Néron, non que je revienne promptement, mais que je revienne digne de Néron. » Il fallut qu'Helius vînt lui-même en sept jours pour l'arracher à ses triomphes.

Néron fait donc ses adieux à la Grèce, il la proclame libre, exempte d'impôts; il enrichit les juges qui l'ont couronné. Il est vrai qu'il l'a ruinée par son passage, qu'il a donné à toutes les denrées un prix excessif, qu'il a pillé ses temples, qu'il lui enlève cinq cents de ses dieux, qu'il a dépouillé les riches, trop heureux encore lorsqu'il ne les a pas fait mourir; que l'absence du spectacle, la paresse à applaudir, le défaut de dilettantisme et d'admiration sont

devenus des crimes capitaux. — Mais Rome, sa patrie, est-elle donc mieux traitée? Chaque courrier d'Helius apporte la nouvelle d'une exécution. Néron, de son côté, fait de temps en temps mourir quelqu'un des bannis qu'il rencontre, ou des suspects qu'il a emmenés avec lui. Deux frères meurent, dont l'union fraternelle parut au meurtrier de Britannicus une conspiration patente.

A son retour de Grèce, Néron manqua périr dans une tempête. Un instant, en Italie, on crut à son naufrage, et on s'en réjouit, joie dont il sut bien se venger. Cependant le sénat, tout en tremblant de le voir revenir, le rappelait de toute l'effusion de son dévouement, et ordonnait pour lui plus de fêtes qu'il n'y a de jours dans l'année. Naples l'oisive, comme l'appelait Horace, la ville de ses débuts, le reçoit la première. A Rome, après un étalage de dix-huit cents couronnes qu'il a rapportées de Grèce, sur le char triomphal d'Auguste, à côté du musicien Diodore, on voit venir Néron en chlamyde semée d'étoiles d'or, l'olivier olympique sur la tête, et dans sa main droite le laurier des jeux pythiens. Après lui sa claque théâtrale, ses Augustani, au nombre de cinq mille, à la brillante parure et aux cheveux parfumés, qui se proclament les soldats de son triomphe. Une arcade du grand cirque est abattue pour son passage; à droite et à gauche des victimes sont immolées à sa divinité; la terre est semée de safran; on jette sur sa route des oiseaux, des fleurs, des rubans de pourpre, des dragées; le sénat, les chevaliers, le peuple, lui acclament en mesure : « Vive le vainqueur d'Olympie! le vainqueur des jeux pythiens! César Néron nouvel Hercule! César Néron nouvel Apollon! seul, dans tous les siècles, il a vaincu dans tous les jeux! »

C'était bien un triomphe! Une dernière conspiration avait été découverte et punie; le temple de Janus était fermé; Corbulon, qui avait vaincu l'Orient, appelé en Grèce par de flatteuses paroles, avait reçu l'ordre de se donner la mort, et s'était tué, regrettant sa fidélité trop confiante, et disant : Je l'ai bien mérité! Que pouvait encore redouter Néron? Quel autre César avait eu Rome aussi basse sous ses pieds? Quel autre avait placé plus haut sur le trône et sur l'autel ses passions, ses folies? Qu'était le triste et vieux Tibère, homme étranger à toutes les joies du pouvoir; qu'était le grossier Caligula qui, après avoir eu trois ans au plus pour jouer quelques farces royales et guerrières, s'était laissé misérablement égorger dans une salle de bain; qu'était l'imbécile Claude, machine à diplômes et à jugemens, auprès du virtuose, de l'orateur, du poète, du lutteur, de l'universel Néron, depuis douze ans maître du monde? Si quelques

ames à part protestaient, par un courage inutile, en faveur de la dignité humaine, jamais le grand nombre n'avait mis le front aussi bas dans la poussière que devant l'élève de deux femmes perdues, Lépida et Agrippine, devant ce cerveau mal organisé qui n'eut le sens vrai d'aucune chose, ce gamin déifié, Néron.

Serait-ce l'or qui pourrait lui manquer? Si le trésor s'épuise, si les chicanes fiscales, suprême expédient des empereurs besoigneux, si de lourdes amendes contre les testateurs ingrats qui n'auront rien légué à César, si toutes ces ressources sont insuffisantes, les dieux lui viendront en aide. Un Africain a rêvé que, sous son champ, il voyait d'immenses cavernes, pleines de lingots d'or, trésors de la reine Didon, que la Providence gardait pour César. Une flotte entière est partie pour recueillir ces richesses; tout un peuple de soldats et d'ouvriers tourne et retourne le champ de l'Africain. D'avance les poètes chantent la gloire de Néron, pour qui les dieux font naître, dans le sein de la terre, l'or tout purifié; et Néron, dans sa foi au songe, jette avec plus de profusion que jamais les petits trésors, que ce trésor colossal va remplacer. — Quand, après bien des recherches, l'or ne se trouva pas, le songeur n'eut d'autre ressource que de se donner la mort (1).

Les dieux manquent de parole. Les délateurs nous consoleront de la désobligeance des dieux; la concentration que, dans les derniers temps de la république, a reçue la propriété territoriale, est merveilleusement favorable au genre de perception qu'exercent les délateurs. Les vastes domaines ont perdu l'Italie, dit Pline, ils perdent les provinces (2), et le supplice de six grands propriétaires a rendu Néron possesseur de la moitié de l'Afrique. Il a payé sept millions sest. le délateur qui a fait condamner un Crassus; quelles richesses ne lui a donc pas rapportées la condamnation de ce Crassus?

Néron crie largesse! A toi, gladiateur, la maison de ce consul! A toi, joueur de flûte, le patrimoine de ce triomphateur! Accourez, favoris, courtisans, pantomimes, conviés au banquet de la confiscation! Ses esclaves même ont des vergers, des piscines; un d'eux, qui a été intendant d'armée, s'est racheté au prix de treize millions sest. (2,600,000 francs). Durant son règne, Néron aura distribué à ses amis plus de 400 millions de francs.

Et quelque chose pourtant manque à Néron. Cette passion de l'impossible, dont j'ai tant parlé, n'est pas seulement une passion des

(1) *Annal.*, XVI, 1. — Suét., 31.
(2) Latifundia perdidere Italiam, jam et provincias. (Plin., XVIII, 6.)

Césars, mais une passion de tous les Romains; chacun dans sa sphère subit ce fatal instinct. Tout le labeur d'une civilisation de cinq ou six siècles, en Grèce, en Italie, en Orient, labeur plein de génie, mais sans moralité et sans vérité, n'a donc abouti qu'à faire rêver de plus chimériques rêves à quelques milliers d'oisifs Romains, à leur inventer des extravagances et des infamies nouvelles, des alimens nouveaux pour une curiosité surhumaine, un égoïsme divin et un matérialisme transcendantal que rien au monde ne peut contenter! Cette passion sera surtout celle de Néron : rien ne le touche comme grand et beau, mais comme inoui, et, dans le sens latin du mot, comme *monstrueux*. C'est une persuasion et une plénitude de sa toute-puissance, qui essaie pourtant si, à quelque combat, elle peut être vaincue : organisation misérable après tout, à qui il fallait un tel pouvoir pour s'élever, même dans le mal; nature cruelle, faute de pouvoir être forte; gigantesque, faute de savoir être grande; puérile, malgré tant de crimes!

Qu'est-ce pour lui que la profusion et le luxe? Ne mettre jamais deux fois le même habit, pêcher avec des filets dorés et des cordons de pourpre, jouer 400 sesterces sur chaque point de ses dés, avoir pour ses histrions des masques, des sceptres de théâtre tout couverts de perles : c'est être riche, et voilà tout. Ses amis ne lui donnent-ils pas bien, par son ordre, des festins où l'on dépense pour 4 millions sesterces en couronnes de soie parfumées? Poppée n'avait-elle pas des mules ferrées d'or, et cinq cents ânesses ne la suivaient-elles point partout pour remplir de leur lait la baignoire où son teint venait chercher la fraîcheur? N'est-ce pas Othon qui lui enseigna, à lui César, à parfumer la plante de ses pieds? et lorsque la veille Othon, soupant chez César, avait eu la tête aspergée de parfums précieux, le lendemain, César, soupant chez Othon, ne voyait-il pas de tous côtés des tuyaux d'ivoire et d'or verser sur lui une vaporeuse et fragrante rosée (1)? Le faste et la grandeur courent les rues de Rome.

Que Néron soit le premier artiste de son siècle; que des autels fument partout en l'honneur de sa belle voix, qui, malgré tant de soins et d'études, malgré un esclave sans cesse debout près de lui pour l'avertir de ménager ce don précieux, est fausse, sourde et fêlée; qu'il joue tous les rôles de héros ou de dieu, d'homme ou de femme, même de femme grosse et en mal d'enfant sur la scène, si bien qu'on demande : « Que fait l'empereur? — Il accouche; » — que

(1) Plutarq., *In Galbâ*.

même, faute d'autres, il rencontre parfois une ambition plus digne; qu'il envoie à la recherche des sources du Nil, grand problème géographique de l'antiquité; qu'il médite une expédition contre l'Éthiopie; qu'une armée se prépare à aller aux portes Caspiennes soumettre les peuples inconnus du Caucase; que déjà, sous le nom de phalange d'Alexandre, une légion d'hommes de six pieds soit enrôlée : tout cela, c'est talent, c'est pouvoir, c'est chose que l'homme peut faire. Mais lui, il est dieu! Le sénat lui décerne des autels comme s'étant élevé au-dessus de toute grandeur humaine (1). Il est dieu : les poètes le lui redisent avec cet excès de déclamation et d'hyperbole dont peut être capable une ame servile et une poésie dégradée : « Lorsque, ta carrière achevée en ce monde, tu remonteras tardif vers la voûte céleste..... soit que tu veuilles tenir le sceptre des cieux, soit que, nouveau Phébus, tu veuilles donner la lumière à ce monde que n'affligera pas la perte de son soleil, il n'est pas de divinité qui ne te cède sa place, et la nature te laissera prononcer quel dieu tu veux être, où tu veux mettre la royauté du monde.... Ne te place pas à une des extrémités de l'univers; l'axe du monde perdrait l'équilibre et serait entraîné par ton poids. Choisis le milieu de l'éther, et que là le ciel pur et serein n'offusque d'aucun nuage la clarté de César!... »

Ainsi parlait Lucain, le philosophe, l'admirateur de Pompée et de Caton, au temps où Néron lui laissait lire ses poèmes en public. Plus tard, il est vrai, lorsque sa poésie fut confinée dans le silence du cabinet, il déclama contre la divinité des tyrans, blâma la lâcheté des peuples qui « ne savent pas que l'épée leur est donnée pour que nul ne soit esclave, » et conspira avec Pison pour le renvoi de son dieu à l'Olympe. Au moins la flatterie délicate d'Horace voilait, sous un nuage de poésie mythologique, ce qu'avait de révoltant la divinité de son Auguste; mais cette adulation des basses époques de l'empire, sans mesure et sans pudeur, d'autant plus qu'elle est sans talent et sans foi, outrant tout parce qu'elle ne croit à rien, et mettant d'autant plus volontiers l'homme à la place de la Divinité qu'elle n'honore pas la Divinité, a un caractère particulièrement misérable qu'on reconnaît, ce me semble, dès les premières lignes.

Aussi Néron croit-il à sa divinité. Un naufrage lui enlève des objets précieux : Les poissons, dit-il, me les rapporteront. Le monde plie si profondément sous ses lois! non, « les princes ses prédécesseurs

(1) Tanquàm humanum fastigium egresso. (Tacite.)

n'ont jamais su tout ce qu'il leur était permis de faire. » L'art a su le servir d'une façon si miraculeuse! non, « ce qu'il a ordonné ne peut être impossible (1) »; et un Grec homme d'esprit, qui lui a promis de s'élever sur des ailes, se fait nourrir dans le palais en attendant qu'il devienne oiseau (2).

Les merveilles de son palais ne suffisent plus à Néron. Que Rome s'étende jusqu'à l'embouchure du Tibre, et qu'un vaste canal mène les flots de la mer battre les vieilles murailles de Servius Tullius; qu'une piscine immense, couverte d'une voûte, et bordée de portiques, s'étende de Misène au lac Avernes, et serve de réservoir aux eaux chaudes de Baya; que de là, un canal de 160 milles (53 lieues), assez large pour le passage de deux grands navires, aille, à travers des terres arides, de hautes montagnes et le sol détrempé des marais Pontins, joindre le port d'Ostie : entreprise ruineuse dont la postérité reconnaîtra à peine les vestiges. — César, comme dit Suétone, a une passion, mais une passion étourdie, de gloire et d'immortalité. Il a égalé Apollon par son chant, le Soleil par son talent à conduire un char; il veut être Hercule, et un lion est préparé (bien préparé sans doute), qu'aux premiers jeux de l'arène il doit, seul et sans armes, assommer de sa massue ou étouffer en ses bras.

Quant aux dieux ses frères, il n'est pas de jour où son orgueil ne les insulte, où sa faiblesse ne tremble devant eux. Au scandale de Rome, et au risque de la fièvre, il se baigne dans l'eau sacrée de la fontaine Marcia; — mais il redoute les songes, les présages le rendent pâle. Il a long-temps adoré la déesse Syrienne; — mais elle tombe en disgrace, il la souille de son urine. Il profane l'oracle de Delphes, viole une vestale; — mais une petite statue de jeune fille, talisman donné par un homme du peuple, a remplacé Astarté disgraciée, et, comme peu après une conspiration s'est découverte, Néron fait d'elle le plus grand de ses dieux, lui sacrifie trois fois par jour, et lui demande la science de l'avenir.

Mais ce que l'impiété ne lui fera pas oublier, ce que la superstition ne pourra écarter de lui, c'est l'ombre d'Agrippine qui le poursuit avec les fouets et les torches des furies. Aux portes d'Athènes le souvenir d'Oreste et des Euménides, aux portes de Lacédémone le nom de l'austère Lycurgue l'a arrêté; à Delphes, l'oracle l'a comparé aux Alcméon et aux Oreste meurtriers de leur mère, et, dans sa colère, il a confisqué les terres du dieu, fermé l'ouverture souterraine

(1) Nil non fieri posse quod jussisset.

(2) Dion. Chrysost., *Orat.*, 21.

par où la prêtresse recevait l'inspiration. Bizarre mélange d'audace et de crainte! le sénat le félicite et le monde l'adore; mais, lorsqu'il est venu à Eleusis et qu'il a entendu le héraut écarter de ces mystères, révérés encore, les impies et les scélérats, le matricide s'est humblement retiré sans oser demander l'initiation.

Il tourne les yeux vers l'Orient, dont les sciences occultes sont, pour ce siècle, un objet de craintive curiosité. Tiridate lui a amené des magiciens. La divination par l'air, par le feu, par les étoiles, par les haches, par les lanternes, l'évocation des morts, le colloque avec les enfers, il veut tout apprendre d'eux. Avec eux, il conjure l'ombre d'Agrippine, lui offre des sacrifices, immole des hommes à leurs expériences, curieux et ardent à cette étude (1), autant même qu'il le fut à celle du chant, tant il voudrait faire violence à la nature et s'élever au-dessus des lois de l'humanité! Mais la magie n'est qu'une chimère; son crime est de ceux que l'antiquité déclare inexpiables, et pour lesquels, en effet, elle ne sait pas d'expiation.

Ainsi, au suprême couronnement de cette société que j'ai montrée ayant pour base le droit absolu de l'homme sur l'homme et s'échelonnant ensuite de servitude en servitude, s'agite une perpétuelle orgie, les Sénécion, les Tigellin, les Poppée, le Triboulet de cette cour, le fou bossu Vatinius, toute la fastueuse valetaille du palais; orgie vulgaire, si monstrueuse qu'elle soit, qui court la nuit, brisant les boutiques et insultant les femmes; qui, assise sur des vaisseaux garnis d'or et d'ivoire, descend le fleuve en face d'un rivage semé de retraites infames et au milieu des appels de la débauche, ou, à la fin d'un souper de douze heures, se jette de main en main la hache sanglante qui gouverne le monde : — et au milieu d'elle, mais non au-dessus, — un personnage flasque et mal proportionné, au cou épais, à la peau tachetée, au ventre proéminent, aux yeux vert-de-mer, louches, clignotans et hagards, avec une coiffure étagée et relevée en chignon derrière la tête, des pantoufles aux pieds, une étoffe épaisse autour du cou, une longue robe de festin, lâche et toute parsemée de fleurs; une femme en un mot: — Néron.

Tel est le monde romain, la consommation de toute l'antiquité : le culte des Césars est le dernier degré de l'idolâtrie, c'est-à-dire de l'adoration de l'homme et de l'adoration du mal : les mœurs de leur époque sont le dernier degré de l'impureté, de l'inhumanité et de la division, les trois grandes conséquences de l'idolâtrie. « Œu-

(1) Plin., XXX, 2. — Suét., 34.

vres de la chair, oubli de Dieu, souillure des ames, trouble des naissances, inconstance des mariages, empoisonnemens, sang et homicides, larcin et tromperie, orgies, sacrifices obscurs, veilles pleines de folie, hommes tués par la jalousie ou contristés par l'adultère... toutes choses confondues,... et une grande guerre d'ignorance que la folie des hommes appelle la paix (1)! » il semble que ces traits des livres saints aient été écrits pour prophétiser et pour peindre le siècle des Césars. — Et d'un autre côté, « tous les fruits de l'esprit : la charité, la joie, la paix, la patience, la bienveillance, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la tempérance, la chasteté (2); » les quatre caractères opposés aux quatre caractères de l'antiquité : la foi pure à l'idolâtrie, la charité à l'esprit de haine, la justice à l'homicide, la chasteté à la corruption; voilà quelle guerre commence aujourd'hui!

Né en même temps que le christianisme, comme une inspiration du mal suprême pour combattre le suprême bien, le pouvoir des Césars fut satanique dans son essence. Ce trône d'où Néron s'entendit appeler dieu, et se proclama dispensateur des couronnes, me représente, si j'ose le dire, le pinacle du temple où Satan plaça le Sauveur, et d'où il lui fit voir tous les royaumes de la terre, en lui disant : « Tout ceci est à moi, et je te le donne si tu tombes à mes pieds et si tu m'adores. » Comme le Satan de Milton, qui porte en lui l'enfer tout entier, César, l'incarnation du mal, le Satan terrestre, porte sur sa tête une triple couronne d'orgueil, de danger et de remords, dont nul front ne fut plus étroitement ceint que celui de Néron. Son inquiétude et sa peur étaient gigantesques comme son pouvoir; il se sentait, comme dit le poète, « appuyé sur des étais chancelans, et sentait trembler sous lui le faîte d'où il voyait le monde à ses pieds! » Le moment approchait où ses prétoriens allaient lui apprendre que « l'épée, une fois tirée, appartient au soldat et non au chef (3). » Le monde le soutenait tout en le subissant; pour que Néron tombât, le monde n'avait qu'à se retirer. Remarquez l'expression de Suétone et des autres historiens : « Après l'avoir souffert près de quatorze ans, le monde le quitta (4); » mot qui, vous allez le voir, raconte à lui seul la chute de Néron.

(1) Galat., V, 19 et suiv. — Sapient., XIV, 22 et suiv.

(2) Galat., V, 22-23. — Sapient., XV, 5.

(3) Scit non esse ducis, strictos, sed militis, enses.

(LUCAIN, *Phars.*, V.)

(4) Suét., 40. — Tacit., *Hist.*, I, 4. — Eutrope.

D'où sa ruine pouvait-elle venir? Du parti stoïque et patricien? Ce parti s'était reconnu impuissant à la guerre civile. Du peuple de Rome? Du sénat, de l'armée, des provinces? Disons ce qu'était tout cela, et surtout le peuple, incompréhensible au premier coup d'œil dans l'histoire des Césars, où il apparait tantôt factieux et redoutable, tantôt flatteur et méprisé.

Mais d'abord, quelle grandeur n'a pas à elle gens qui l'applaudissent, même sans intérêt et de bonne foi? Au 8 thermidor, il y avait un peuple pour encenser Robespierre à sa fête des Tuileries; au 9 thermidor, un autre peuple pour le maudire sur l'échafaud de la place Louis XV. Pénétrons plus avant. Un passage précieux de Tacite nous montre le peuple de Rome divisé en deux classes (1) : l'une dépend des sénateurs ou des chevaliers, est cliente des grandes maisons, mange leur pain, pense avec elles, n'a pas besoin de César, et par conséquent le déteste; l'autre partie du peuple, au contraire (depuis que l'aristocratie n'est plus assez riche pour nourrir le peuple tout entier), n'a de patron que César; elle le craint peu, par conséquent elle l'aime; « mauvaise valetaille de la cité, amateurs de cirques et de théâtres, hommes couverts de dettes qui se mettent à la solde de la cour; » grand point de mire des Césars, quand l'étourdissement de leur fortune permit aux Césars d'avoir une politique.

D'ailleurs, Néron est grand. Non-seulement, en ses jours de bénignité, il fait de royales économies et tranche au vif dans son budget, autrement magnifique que nos budgets modernes, et qu'un peu plus tard on estima près de huit milliards (2); non-seulement, en un moment de bonne humeur, il fait cadeau à ses sujets de 60 millions de sesterces par an; non-seulement il a pensé à abolir tous les impôts indirects et à ne laisser subsister que l'impôt personnel : Néron est grand surtout quand il dépense son budget, lorsqu'en un jour il distribue 400 sesterces par tête, et, pour que le crédit n'en soit pas ébranlé, fait porter publiquement au trésor une somme de 400 millions de sesterces (80 millions de francs); lorsque pendant plusieurs jours de fête il fait jeter au peuple des milliers de billets, loterie grandiose où tout le monde gagne, l'un de riches étoffes, l'autre des tableaux, un cheval, un esclave, où les gros lots gagnent des perles, des pierres précieuses, des lingots, jusqu'à des navires, des maisons ou des terres, et les moins heureux ont pour consolation du blé, des oiseaux rares, des plats recherchés. Aussi ces hommes redoutent-ils

(1) Tacit., *Hist.*, I, 5.
(2) Suét., *In Vespas.*, 16.

l'absence de Néron, parce qu'alors le pain renchérit et les spectacles font relâche; ils regrettent peu les journées qu'on leur fait perdre sur les bancs du théâtre, ils ne se plaignent pas des larges *frumentations* au moyen desquelles ils restent les bras croisés sous les portiques; ils vont de grand cœur, lorsque Néron est enrhumé, faire des sacrifices pour sa voix céleste, dont ils peuvent bien se moquer tout bas; ils ne gémissent pas d'être, avec toute la population de Rome, organisés, enrégimentés, disciplinés en claque théâtrale pour l'honneur de l'impérial histrion, applaudissant en mesure, criant *vivat* à point nommé au signal des chefs et sous le fouet des centurions : en tout cela ils ne voient pas la plus légère atteinte à leur dignité.

Cette popularité de Néron fut durable : l'incendie de Rome, qui lui porta un rude coup, ne la détruisit pas tout-à-fait; elle survécut même à Néron. Fut-il donc un grand prince pour avoir plu aux lazzaroni de son temps, ou son temps fut-il bien misérable d'avoir eu des admirateurs et de la popularité pour Néron?

Parlons maintenant du sénat. — Ce qu'a été et ce qu'est aujourd'hui même encore la chambre des lords dans la Grande-Bretagne, le sénat le fut dans la république : l'aristocratie constituée en pouvoir légal, le faisceau des anciennes familles fortifié chaque jour par l'étroite et cordiale association des familles nouvelles. Le sénat n'était que par l'aristocratie, et l'aristocratie était par elle-même. Aussi les plus grands démocrates de Rome, Marius et César, ne pensèrent pas à dissoudre le sénat, et j'ai lu de même, dans un écrivain radical, que, si la chambre des lords était supprimée, l'aristocratie y gagnerait en puissance plus qu'elle n'y perdrait.

Au contraire, ce qu'est notre chambre des pairs, un grand et vénérable conseil, non une des forces vives de la nation, le sénat le fut à peu près sous les empereurs. Nulle part, en ce siècle, ne se trouvait une telle réunion de personnes illustres de toutes manières. Les grands noms et les grandes fortunes y étaient de droit; les vertus, les talens, les renommées, y arrivaient comme sous la république. Mais ce grand corps ne reposait plus sur rien, et n'était plus, pour parler le style d'aujourd'hui, la traduction légale d'un fait réel; c'était une assemblée d'hommes considérables, et non plus une puissance. Malgré l'antiquité de son nom et ses siècles de souvenir, il n'eut jamais qu'une action médiocre dans les grandes crises; plus puissant aux affaires qu'aux révolutions, plus fait pour un utile service que pour une résistance hardie. Et si, quant à la valeur morale, il y a une différence infinie entre le sénat de Rome et le nôtre; si le sénat

fut servile, adulateur, sanguinaire par lâcheté, tandis que, courageuse à ne pas verser le sang, la chambre des pairs est notable par un caractère de moralité, cette différence n'est que la mesure exacte de la différence qui existe entre cette époque et la nôtre. Nous méprisons le sénat romain, et notre vertu le condamne : le sénat romain était cependant honoré de son siècle; il était le symbole de ce qu'il y avait encore de moralité par le monde. Se rapprocher de lui était signe de vertu chez un empereur; le menacer, indice de despotisme. Comme celle de Sénèque et de Burrhus, sa probité lâche et imparfaite, conseillère honnête des princes aux jours de leur vertu, gémissante et peureuse adulatrice en leurs mauvais jours, fut encore à cette triste époque le triste drapeau des honnêtes gens.

Restent maintenant les provinces ou plutôt les légions, car toute puissance était dans la force matérielle : elle seule, grace à l'absence de communauté entre les hommes, vivait, pensait, délibérait; Rome, c'étaient les prétoriens; les provinces, c'étaient les légions. Au commencement de chaque règne, il y avait un instant de faveur pour les provinces. Tant de spoliations avaient existé, que la poursuite en était, pour le nouvel empereur, un facile moyen de se rendre populaire. Les procès contre les magistrats déprédateurs remplaçaient au sénat les procès contre les ennemis de César; et Tibère, qui fonda en même temps toutes les traditions impériales, se fit du soulagement des provinces un moyen de succès, comme, des accusations contre les spoliateurs, une transition à ses terribles accusations de majesté. Mais, à mesure que le vertige impérial montait à la tête du prince, la peur et la volupté, l'argent à répandre et les têtes à faire tomber, firent d'abord négliger, puis opprimer les provinces. On sacrifiait facilement les intérêts éloignés aux passions plus voisines, la Gaule ou l'Espagne au peuple de Rome, les légions aux prétoriens. Quand on avait ajouté aux spectacles et à la paie, que le peuple au théâtre et les cohortes au camp criaient bravo, on se croyait en sûreté.

Les provinces n'étaient pas à la hauteur de la servilité romaine. Tacite nous peint un provincial, homme simple, qui arrive au spectacle à Rome pendant que chante César, reste tout étonné de cet empereur qui joue un rôle et de ce peuple qui l'applaudit, se perd au milieu de cet enthousiasme discipliné, laisse tomber ses mains de fatigue, crie quand il faudrait se taire, se tait quand il faudrait crier, trouble les chefs de claque, et reçoit les coups de canne des centurions (1).

(1) Tacit., XVI, 5.

Les légions étaient en discrédit comme les provinces (cette défaveur était même une tradition d'Auguste). Tandis que les prétoriens, qui faisaient les empereurs, étaient choyés et engraissés par eux, vingt légions (1) (120,000 hommes) étaient toutes les forces romaines de l'empire, éloignées les unes des autres et de Rome (car le centre de l'empire se maintenait presque sans soldats); disséminées sur le Rhin, le Danube, l'Euphrate, le Nil, au pied de l'Atlas, enfermées dans la prison maritime de l'île de Bretagne ou dans la péninsule ibérique, elles étaient l'objet d'une défiante et jalouse attention. On ne permettait volontiers ni l'industrie aux populations, ni la guerre aux soldats. Parmi les gouverneurs, les uns étaient des affranchis de César, créatures du palais, qui achetaient leurs charges à prix d'argent, et regagnaient leurs avances en faisant marché de la justice; c'est à ceux-là que Néron disait, lorsqu'ils partaient pour leurs provinces : Tu sais de quoi j'ai besoin. Les autres étaient des chefs militaires, suspects par cela même. Un général romain, dans les Gaules, eut la pensée d'un canal de la Saône à la Moselle, magnifique communication entre les deux mers; ses amis l'avertirent qu'il paraîtrait rechercher la popularité, et ferait peur à César : crainte, dit Tacite, qui arrêtait tous louables efforts. Galba, en Espagne, après avoir fait long-temps une sévère police contre les maltôtiers romains, changea de système, disant qu'après tout, à qui ne fait rien, on ne demande pas de compte (2). Quant à la guerre, déjà Tibère, voyant l'empire entamé par les barbares, avait mieux aimé dissimuler ces plaies que de la permettre à personne (3), tant une victoire lui semblait chose redoutable! Il en advint que, poussées en arrière par César, Auguste et Germanicus, qui pressentaient là les destructeurs de Rome, les races germaniques, à la vue du long repos des armées romaines, se dirent que « César avait ôté à ses généraux le droit de mener à l'ennemi (4), » revinrent peu à peu à la charge, se poussèrent les unes les autres contre le colosse, y mordirent, et, au bout de quelques siècles, furent irrésistibles. Déjà, sous Néron, à travers les bois et les marécages, les Frisons, amenant avec eux dans de légères barques leurs enfans et leurs vieillards, envahissent des terres romaines destinées à la charrue, mais abandonnées; déjà les Germains le long du Rhin, les Parthes à l'orient, les Maures au midi, in-

(1) C'était du moins le compte de Joseph (*de Bello*, II, 28) vers la fin du règne de Néron. Il n'y avait dans l'intérieur de la Gaule que 1200 soldats.

(2) Suét., *In Galbâ*, 10.

(3) Ne cui bellum permitteret. (Tacite.)

(4) Ereptum legatis jus ducendi in hostem. (Tacit., XIII, 53.)

sultent les frontières de l'empire, et harcèlent ce grand corps, qui, mal gouverné, ne se défend qu'avec lourdeur. Chaque jour depuis, la tâche des empereurs, en combattant les barbares, devint plus sérieuse, et les derniers Césars, plus courageux en général et plus dignes, purent rejeter leurs affronts sur les Césars de la première race.

Mais, si abaissées qu'elles fussent, au jour où Néron dut périr, ce furent les provinces qui donnèrent le signal aux légions. La Gaule, riche et vigoureuse, entrée fortement dans la vie romaine, déjà ruinée sous Caligula, accablée d'impôts par Néron, secoua la tête. Ces hommes, nos aïeux, étaient « d'une âpre et difficile nature, embarrassante pour les Césars, quand ceux-ci manquaient de pudeur, de mesure ou de dignité (1). » Le propréteur Vindex, Gaulois de naissance et descendant des anciens rois d'Aquitaine, au lieu d'une armée qu'il n'avait pas, convoqua une assemblée nationale. Ces vieilles races celtiques s'indignèrent à l'entendre parler de cet empereur qu'il avait vu chanter et déclamer sur la scène. Tout le centre de la Gaule, Arvernes, Séquanais, Viennois, prirent les armes, et Vindex eut autour de lui cent mille hommes. Mais toute nationalité était faible contre Rome. Il fallait que cette révolte d'une « province désarmée (2), » de nationale devînt militaire. Aussi Vindex fit-il un appel aux chefs de troupes romaines; il écrivit à Galba, proconsul d'Espagne, lui demandant de « se mettre à la tête du genre humain. » Galba, ancien noble (il descendait de Pasiphaé, mère du Minotaure, ce qui constituait, sans doute, une très illustre origine), vieux soldat, qui s'était confiné dans d'obscures victoires sur les Bretons et les Africains, pour échapper à la cruauté de Caïus et au dépit amoureux d'Agrippine, envoyé dans l'Espagne tarragonaise en un temps où Néron « ne craignait pas encore les hommes placés haut (3); » Galba n'avait pas tardé à s'y effacer : il ménageait les traitans qu'il soupçonnait d'affinité avec Néron; d'un autre côté, il plaignait le pauvre peuple, laissait circuler des satires contre le prince, et, dans la crainte d'une disgrace, ne voyageait pas sans un million sest. en or. Un tel homme ne pouvait devenir empereur qu'en un péril extrême ni se révolter que par prudence. — Or, il reçut à la fois la lettre de Vindex, une autre du gouverneur d'Aquitaine qui l'appelait à son secours

(1) Mentes duræ, retorridæ, et sæpe imperatoribus graves. (Lamprid., *In Alex. Sever.*, 59.) — Quibus insitum, leves et degenerantes a civitate romanâ et luxuriosos principes ferre non posse. Pollio. (Gallien, 4.)

(2) Inermis provincia. (Tacit., *Hist.*, I. 46.)

(3) Plut., *In Galb.*

contre Vindex, enfin un message intercepté, par lequel Néron donnait ordre de l'assassiner. Dès-lors les oracles et les prodiges ne manquèrent pas, selon l'habitude de ce siècle, pour l'encourager dans son entreprise. Il n'avait qu'une légion, mais il comptait, comme Vindex, sur le mouvement national. Comme lui, dans une assemblée de la province, en face des images de ceux que Néron avait fait périr, il harangua le peuple, envoya des proclamations par toute l'Espagne, leva des légions espagnoles, forma un sénat d'Espagnols, et fit mettre aux portes de sa chambre une garde de chevaliers. C'était une Rome ibérique qui se soulevait contre la vieille Rome.

L'éveil était donné, le secret de l'empire trahi; on apprenait qu'un empereur pouvait se faire ailleurs qu'à Rome (1). Tout l'Occident s'agite; des généraux qui avaient repoussé et même trahi de précédentes insinuations de Vindex, à la nouvelle du mouvement de Galba, se lèvent pour être ses auxiliaires ou ses rivaux. Othon, en Lusitanie, se joint à Galba; homme de cour, Othon prête à Galba sa vaisselle et ses esclaves, plus dignes d'un empereur. Rome en était au point que cette pompe fût un accessoire obligé de l'usurpation.

Pendant ce temps, que faisait Néron? A la première nouvelle, il s'est peu ému. Il était à Naples, sa bonne ville; il a tressailli de joie à l'idée du pillage des Gaules; il est allé voir des athlètes. — Les nouvelles sont plus graves; il ne s'inquiète pas encore, reste huit jours sans donner un ordre ni faire une réponse. — Rome est remplie de proclamations injurieuses de Vindex. Néron écrit cette fois au sénat qu'il ne peut venir, parce qu'il a mal à la gorge, et qu'il endommagerait sa belle voix; que d'ailleurs Vindex est bien sot de l'appeler « mauvais musicien, » lui qui a donné tant de soins et d'années à cet art; que chacun peut voir si personne chante mieux que lui; que l'absurdité de ce reproche doit faire mesurer la valeur des autres. — Les nouvelles sont plus inquiétantes encore : il part pour Rome; mais, sur la route, un bas-relief qu'il rencontre, et qui représente un Gaulois traîné aux cheveux par un Romain, lui semble un présage favorable; il oublie ses craintes, saute de joie, envoie un baiser au ciel. Arrivé à Rome, il délibère quelques instans avec les principaux du sénat, puis il passe le reste du jour à leur montrer un orgue hydraulique d'invention nouvelle : « Nous entendrons cela sur le théâtre, dit-il, avec la permission de Vindex. » — Mais survient la grande nouvelle : Galba s'est révolté! Cette fois Néron tombe comme mort,

(1) Tacit., *Hist.*, I, 4.

demeure long-temps sans mouvement et sans voix. Revenu à lui, il se frappe la tête; sa nourrice veut en vain le consoler : « c'en est fait de lui. Il lui arrive ce qui n'est arrivé à nul autre prince; il perd son empire avant de mourir. » Un César s'attendait bien à être assassiné, non pas à être détrôné. — Je ne sais quelle nouvelle plus favorable lui est apportée. Son ame futile a secoué toute sa peur; il est à table; il chante des couplets contre Vindex et Galba; il accompagne de ses gestes le son d'une musique folâtre. Il se fait porter au théâtre en cachette, et envoie dire à un acteur qu'on applaudissait : « Tu abuses de mon absence! »

L'ivresse impériale l'a repris. « Tous les généraux conspirent avec Galba; il va les envoyer tous tuer, il va faire mourir tous les exilés, égorger tout ce qu'il y a de Gaulois dans Rome, mettre le feu à la cité, empoisonner le sénat dans un festin, et, si le peuple y trouve à redire, lâcher sur le peuple les bêtes du cirque, dignes auxiliaires de sa police. » Extravagances d'un poltron enivré? fables inventées par la colère du peuple? voilà du moins quels projets on prêta à Néron. —Mais, avant tout, il faut la guerre : mot étrange pour Néron qui n'a jamais guerroyé que de loin. Le sénat a déclaré Galba ennemi public, sauf à rendre plus tard le même édit contre Néron. César rappelle ses troupes prêtes à partir pour le Caucase, forme une légion de soldats de marine, ses gardiens de Misène et les complices de la mort d'Agrippine. Il est magnifique envers les dieux; il leur voue, s'il est vainqueur, un spectacle où il se fera entendre à eux sur l'orgue, la flûte et la cornemuse, et terminera en dansant le ballet de *Turnus*. Ses préparatifs se poussent à la hâte. Des chariots sont déjà faits pour porter ses orgues; les courtisanes du palais coupent leurs cheveux, s'arment de haches et de boucliers, forment une légion d'amazones. Lui-même, après avoir, en signe de guerre, arboré les faisceaux, sortant de table appuyé sur l'épaule de ses amis, l'ame attendrie par les joies du festin, ne rêve plus que le drame larmoyant, au lieu du mélodrame sanglant de la veille : « Une fois arrivé dans la province, en présence de l'ennemi, il s'avancera sans armes, et, sans dire une parole, il se mettra à pleurer. Tous seront touchés, on s'embrassera, et l'on chantera un hymne de triomphe qu'il fait déjà composer! »

Cependant Rome murmure; une levée se fait; on ne peut enrôler que des esclaves. Néron exige d'énormes impôts; on refuse de payer. — « Qu'il aille, dit le peuple, faire rendre gorge à ses délateurs! » Le peuple souffre de la disette, pendant qu'un navire d'Alexandrie ap-

porte, au lieu de blé, de la poudre du Nil pour les élégans lutteurs du palais. La nuit retentit de quolibets contre Néron (1), et tout à coup ce pouvoir colossal ne se fait plus obéir dans les carrefours de Rome. Puis viennent les rêves et les présages. Néron a vu des fourmis qui le dévorent (Tibère eut une imagination pareille); il a vu son cheval favori, Asturcon, changé en singe, sauf la tête qui hennit en mesure; le mausolée d'Auguste s'est ouvert, et une voix en est sortie qui appelait César par son nom; et dans le dernier rôle qu'il a chanté, Néron est tombé en prononçant ce vers : « Père, mère, épouse, me poussent à la mort! » Enfin il se voit en songe au théâtre de Pompée; les statues des quatorze nations de l'empire s'ébranlent de leur place, descendent vers lui et l'investissent : image vive de ce mouvement national qui portait le monde contre lui, et que pourtant il ne connaissait pas encore tout entier; car la révolte marchait sans obstacle. Galba, dont Néron avait confisqué les biens à Rome, confisquait en Espagne ceux de Néron, et trouvait des acheteurs; Vindex, dont il avait mis la tête à prix, répondait : « Néron promet dix millions de sesterces à qui me tuera; je promets ma tête à qui m'apportera celle de Néron! » quand tout à coup surgit un mouvement nouveau, que l'insuffisance des récits venus jusqu'à nous, et surtout la perte des écrits de Tacite, ne nous permettent pas de bien apprécier. Virginius, commandant de la Germanie supérieure, marcha contre Vindex. Mais après une entrevue ils étaient sur le point de s'entendre, quand les légions commencèrent d'elles-mêmes l'attaque. Vingt mille Gaulois périrent; Vindex se tua. Virginius, en patriote romain ou en sage ambitieux, refusa l'empire de la main des soldats, et proclama souverain le choix du sénat et du peuple : prudent refus qui lui valut le rare bonheur d'échapper pendant trente ans aux défiances de tous les Césars, et de mourir, à quatre-vingt-trois ans, chargé d'honneurs, vénéré de Rome parce que sa vertu l'avait mis en dehors d'elle, loué solennellement par Tacite, et, comme dit Pline, ayant assisté au jugement de la postérité sur lui-même (2).

En même temps, une de ces alarmes dont rien ne peut rendre compte détruisait les espérances de Galba : ses soldats lui obéissaient

(1) *Etiam Gallos eum cantando excitasse....* Noctibus jurgia simulantes... *vindicem* poscebant. (Suet., 45.)

(2) *Suæ posteritati interfuit.* — Sur ce mouvement et sur Virginius lui-même, voyez Dion., 63; Plut., *In Galb.*; Suét., *In Ner.*, 47, *In Galb.*, 11; Tacit., *ibid.*; Plin., *Ep.*, II, 1, VI, 10, IX, 19.

mal, une partie de sa cavalerie fut au moment de l'abandonner. Des esclaves, apostés par un affranchi de Néron, furent surpris prêts à le poignarder. Quand il sut la mort de Vindex, il se retira dans une ville d'Espagne, écrivit à Virginius, puis songea à se donner la mort. Le mouvement soulevé contre Néron était donc étouffé comme de lui-même, et par cette seule terreur que la puissance impériale inspirait. — Mais Néron ne le sait pas : il vient d'apprendre les défections nouvelles qui ont suivi celle de Galba; il se lève au milieu du repas, renverse la table, brise deux coupes de cristal qu'il aimait; Rome, les provinces et l'armée lui manquent à la fois; il demande du poison à Locuste, se retire dans une villa, et pense à fuir.

L'Orient peut lui servir de refuge. Les astrologues, en lui annonçant sa chute dans Rome, lui ont promis l'empire de l'Asie. Des Juifs flatteurs ont fait de lui leur messie; ce peuple, depuis un demi-siècle que les prophéties sont accomplies, partout en quête de son Christ, applique à Néron, comme plus tard à Vespasien, ces oracles répandus, selon Tacite, dans tout l'Orient, et lui promet la royauté de Jérusalem (1). Et ne serait-il plus roi, il sera encore grand artiste : la lyre, ornement de sa grandeur, sera la ressource de sa disgrace; il ira chanter à Alexandrie (remarquez cet attrait pour l'Égypte commun à Caligula, à Germanicus, à Vespasien); « le virtuose ne trouve pas de terre qui ne le nourrisse (2). » — Mais la lâcheté de Néron enhardit chacun à lui résister. Les officiers du prétoire refusent de le suivre dans sa fuite; l'un d'eux même lui dit : « Est-il donc si dur de mourir (3) ? » Il ira demander aux Parthes un asile, il ira se jeter aux pieds de Galba; il ira au Forum en habits de deuil; du haut des rostres, il implorera la pitié du peuple, demandant comme retraite la préfecture de l'Égypte. Il ne peut se faire à envisager la mort, et il a déjà dans son portefeuille une harangue toute prête à adresser au peuple. Mais non; la populace, avant qu'il ne fût au Forum, l'aurait déchiré. Que fera-t-il donc?

Tout pourtant demeure dans l'ordre accoutumé; les prétoriens veillent à sa porte. Après une longue agitation, Néron s'est assoupi; au milieu de la nuit, il se réveille; les prétoriens ne sont plus à leur poste! Il envoie chez ses amis; nul ne répond : Tigellin l'a abandonné! Suivi de quelques affranchis, il va frapper de porte en porte; les portes demeurent fermées. Il revient dans sa chambre; les offi-

(1) Suét., *In Ner.*, 40. — Id., *In Vesp.* — Josèphe. — Tacit., *Hist.*, V.
(2) τὸ τέχνιον πᾶσα γαῖα τρέφει. (Suét., *ibid.*)
(3) Usque adeo ne mori miserum est? (Virg.)

ciers de sa chambre ont pris la fuite. Son lit a été pillé, et on n'a pas même eu la triste pitié de lui laisser sa boîte de poison. Y aura-t-il du moins un gladiateur pour le tuer? Il ne s'en trouve pas. « Je ne puis donc, s'écrie-t-il, trouver ni un ami ni un ennemi! » C'est bien le mot de Suétone : le monde le quitte.

Il faut expliquer cette catastrophe dernière. Celui qui renverse Néron n'est ni Vindex, ni Galba; c'est un ignoble personnage, — bâtard, disait-on, d'une courtisane et d'un gladiateur, selon lui, de Caligula : — Nymphidius, devenu préfet du prétoire pour avoir aidé à la découverte de la conspiration de Pison. Cet homme se mit en tête de terminer une lutte dont l'issue était encore douteuse. Il comprit que les soldats devaient se dégoûter un peu de cet empereur fugitif, et ne pas tenir beaucoup à verser leur sang pour sa royauté égyptienne. Il leur persuada que Néron était déjà parti, se fit de son chef le mandataire de Galba, promit en son nom 30,000 sest. à chaque prétorien et 5,000 à chaque légionnaire, ce qui, au compte de dix mille prétoriens et de cent vingt mille légionnaires seulement, faisait une somme de 180,000,000 francs : promesse impossible à tenir, que Galba n'avait pas faite, et que pourtant il paya de sa vie.

Les prétoriens, seule force de l'empire, quittèrent donc leur maître. Pour ce qui me reste à dire, je citerai Suétone. Il est bon de juger de son style, et de voir si l'on peut accuser de partialité ce procès-verbal écrit avec tant de minutie et d'indifférence.

« Néron voulut se jeter au Tibre; mais il s'arrêta, et comme il désirait, pour se recueillir, un lieu un peu plus retiré, Phaon, son affranchi, lui offrit sa maison hors de la ville, entre la voie Salaria et la voie Nomentana, vers le quatrième mille. Il était nus-pieds et en tunique; il revêtit une *pœnula* de couleur terne, mit un mouchoir devant sa figure, et monta à cheval, accompagné seulement de quatre hommes, dont l'un était Sporus. Déjà effrayé par un tremblement de terre et par un éclair qui se montra devant lui, il entendit, en passant auprès du camp, les cris des soldats qui le maudissaient et faisaient des vœux pour Galba. Un passant même vint à dire : « Voilà des gens qui poursuivent Néron! » et un autre leur demanda : « Quelles nouvelles y a-t-il à Rome de Néron? » L'odeur d'un cadavre jeté sur la route effraya son cheval; ce mouvement découvrit sa figure, et un ancien soldat du prétoire le reconnut et le salua. Arrivés au lieu où il fallait quitter la route, ils abandonnèrent leurs chevaux au milieu des buissons et des épines, et ce fut à grand' peine que, par un chemin semé de roseaux et en étendant ses habits sous ses

pieds, il put parvenir au mur de derrière de la villa. Phaon l'exhorta à se cacher dans une sablonnière, en attendant qu'on lui préparât les moyens d'entrer secrètement dans la maison; il répondit qu'il ne voulait pas être enterré vif, demeura là quelque temps, et but dans le creux de sa main un peu d'eau de la mare voisine. « Voilà donc, dit-il, le breuvage de Néron (1)! » Ensuite, il enleva de sa *pænula*, déchirée par les buissons, les épines qui y étaient entrées, et puis, se traînant sur les pieds et les mains, par un passage étroit qu'on venait de creuser sous terre, rampa jusque dans la cellule la plus proche, où il se coucha sur un lit garni d'un mauvais matelas et d'une vieille couverture. Tourmenté par la faim et la soif, il refusa néanmoins du pain noir qu'on lui offrit, mais but un peu d'eau tiède. Chacun le pressant ensuite de s'arracher au plus tôt à tous les outrages qui le menaçaient, il fit creuser devant lui une fosse à sa mesure, ordonna de réunir, s'il se pouvait, quelques débris de marbre, d'apporter de l'eau et du bois pour rendre les derniers soins à ses restes, pleurant à chaque parole et répétant : « Quel grand artiste le monde va perdre! » Cependant arriva un courrier de Phaon, dont il saisit les dépêches, et il lut que le sénat l'avait déclaré ennemi public et condamné au supplice des lois anciennes; et comme il demanda quel était ce supplice, on lui répondit que le condamné, dépouillé de ses habits, était obligé de placer sa tête dans une fourche, et que là on le battait de verges jusqu'à ce qu'il mourût. Effrayé, il saisit deux poignards qu'il avait sur lui, en essaya la pointe, et les cacha ensuite, l'heure fatale, disait-il, n'étant pas encore arrivée; puis il exhortait Sporus à pousser des lamentations funèbres et à se frapper la poitrine, il suppliait l'un de ses compagnons de l'encourager par son exemple à mourir, il se reprochait sa propre lâcheté : « Je vis pour mon déshonneur. C'est honteux, Néron, c'est honteux! Il faut du cœur aujourd'hui. Allons, réveille-toi. »

« Mais déjà arrivaient des cavaliers avec l'ordre de le saisir vivant. Au bruit des pas, il s'écria en tremblant : « Le galop des coursiers a frappé mon oreille (2)! » Enfin, aidé par Épaphrodite, son secrétaire, il se perça la gorge. Il respirait encore, lorsqu'arriva le centurion, qui, étanchant la plaie avec son habit, feignit d'être venu le secourir. Tout ce que dit Néron fut : « Il est trop tard! » et : « Voilà donc cette foi jurée! » Il mourut sur cette parole, ses yeux sortant de leurs

(1) *Hæc est Neronis decocta.* — *Decocta* était une eau chauffée que l'on faisait ensuite rafraîchir dans la neige. Cette recherche était de l'invention de Néron. (Plin., XXXI, 3.)

(2) Homère, *Iliad.*, X.

orbites et prenant un regard immobile qui fit frissonner les assistans. Ce qu'il avait le plus instamment demandé à ses compagnons, était que personne ne s'emparât de sa tête, et qu'on le brûlât comme on pourrait, mais tout entier. On obtint cette permission d'Icélus, affranchi de Galba, à peine sorti des fers, où, à la première nouvelle des troubles d'Espagne, on l'avait jeté. »

Ce récit n'est-il pas plein de vie et de lumière? Cet empereur qui la veille ne croyait pas devoir plus de compte d'une vie humaine que d'un écu de sa bourse, non pas attaqué, non pas menacé par une révolte présente, mais nuitamment et à petit bruit déserté par la garde de service, et perdu uniquement parce qu'il est seul! renversé moins par la force d'autrui que par sa peur, par l'esprit universel de trahison, par la nouvelle de la révolte au moment où la révolte s'éteint! cet homme qui, n'étant ni poursuivi, ni condamné encore, ayant le monde ouvert, renonce et à ses projets de défense et à ses projets de fuite, et voit bientôt, si lâche qu'il soit, que sa seule ressource est de mourir; qui est reçu par grace, et en grand secret, dans la cave de son affranchi, accompagné de deux autres et d'un misérable, jouet dégradé d'une cruauté infame, son dernier pourtant et son plus fidèle serviteur! et l'affranchi d'un vieillard absent et d'un empereur douteux encore, sans mission de personne, découvrant à l'instant cette retraite si soigneusement cachée, et dans sa miséricorde accordant le bûcher au dernier des Césars!

Cependant le sénat, hardi de la seule inaction des prétoriens, proclame Galba. Le peuple applaudit, court par la ville avec le bonnet de l'affranchissement sur la tête, brûle l'encens aux temples, renverse les statues de Néron, met à mort les ministres de ses cruautés. D'un autre côté (tant il est vrai qu'une partie du peuple l'aimait sans oser le défendre), ses funérailles s'achèvent en paix avec une certaine pompe, et dans le monument somptueux des Domitius, du haut de la colline des Jardins, son tombeau domine le Champ-de-Mars, sans craindre la vengeance des Romains, si âpre envers les morts. Pendant plusieurs années même, on jettera des fleurs sur sa tombe. Après la chute de Galba, une réaction aura lieu en faveur de la mémoire de Néron. Othon, entrant à Rome, s'entendra saluer du nom de Néron, rendra leurs charges à ses créatures, laissera relever ses statues (1). Enfin, cet éternel emblème de la puissance césarienne, suprême exécration des uns, regret profond des autres,

(1) Suet. *In Oth.*, 7. — Plut., *In Oth.* — Tacit., *Hist.*, I, 78.

reste immortalisé par tous. Le peuple dit que Néron n'est pas mort, et, pendant vingt ans, de faux Nérons se montrent entourés de partisans (1); son image reparaît aux rostres, des proclamations annoncent son retour avec d'effroyables vengeances, tandis que jusqu'à la fin du IVe siècle, à l'encontre du culte voué à Néron par tous les instincts dépravés de son temps, un grand nombre de chrétiens, l'immortalisant d'une autre façon, croient que, caché dans une retraite mystérieuse, il doit, au dernier jour, reparaître au monde, rétablir le culte des idoles, et accomplir tout ce qui a été prophétisé de l'antechrist (2).

Avec Néron finissait la dynastie des Césars. Il y avait un bois de laurier planté par Livie, où chacun des empereurs venait cueillir des couronnes pour son triomphe, et ajouter un plant nouveau. On remarqua qu'à la mort de chacun d'eux, l'arbre qu'il avait planté mourut aussi, et, peu avant la mort de Néron, le bois tout entier périt. Un coup de tonnerre fit tomber la tête de toutes les statues des empereurs et brisa le sceptre que tenait celle d'Auguste. — Ainsi ces quatre familles, si riches, si nombreuses, si puissantes, des Jules, des Claude, des Domitius, des Agrippa, confondues en une seule (sans parler de tant d'autres qui, liées avec elles, subirent la même fatalité), étaient venues s'user à tenir le sceptre impérial. Ni les lumières de la Grèce qui avait civilisé le monde, ni la puissance de Rome qui se l'était si fortement subordonné, ne les défendirent contre cet accablement presque inévitable de la pensée humaine vis-à-vis d'une position qui est au-dessus de l'homme. Cette dynastie, décimée tour à tour par la tyrannie de son chef, l'ambition de ses membres ou le ressentiment des proscrits, se fit à elle-même une telle guerre, qu'en un demi-siècle, et après avoir donné six maîtres au monde, elle fut épuisée. Dans la généalogie dressée par Juste Lipse, je trouve sur quarante-trois personnes trente-deux morts violentes. On sait quelle fut la fin de tous ces Césars : depuis le coup de poignard de Brutus jusqu'au larmoyant suicide de Néron, nul ne mourut sans un crime, et Auguste même, selon bien des opinions, fut empoisonné par Livie. De ces six princes, après des mariages nombreux et féconds, trois seulement laissèrent une postérité, toujours promptement et misérablement éteinte; aucun n'eut son fils pour successeur. Le destin que j'ai souvent rappelé de la fille et de la petite-fille

(1) Tacit., *Hist.*, II, 8. — Xiphilin., 64. — Zonar., *Annal.*, II. — Suét., *In Ner.*, 57.

(2) Augustin., *De civit. Dei*, XX, 19; Lactance, *De Mortib. persecutorum*, rapportent cette opinion, et Sulpice Sévère, *Hist.*, 2, la partage.

d'Auguste, le fils de Tibère empoisonné par Séjan, son petit-fils tué par Caligula, sa petite-fille par Messaline, la fille de Caligula justiciée à deux ans, Octavie, Antonia et Britannicus, toute la postérité de Claude immolée par Néron, leur frère adoptif, montrent ce que devenait la ligne directe des Césars. Quant à ce que l'on gagnait à être femme d'empereur, sur seize femmes qu'eurent les cinq héritiers du premier César, six périrent de mort violente, sept furent répudiées, trois seulement, par une prompte fin ou par un heureux veuvage, échappèrent au divorce et au supplice. Rien ne fut pareil en fait de cruauté, parce que rien ne fut pareil en fait de puissance.

Ce n'est pas que ces Césars ne fussent bien élevés, polis, n'eussent toute la grace et toute l'élégance de leur siècle. J'ai dit un mot des goûts érudits de Tibère. Caligula, si fou qu'il pût être, était passionné pour l'éloquence. La science et la littérature débordaient chez Claude; il haranguait en grec et en latin. Néron avait reçu la poésie en partage. Tous parlaient grec, cette langue des poètes et des artistes, comme un diplomate russe parle français. Les Agrippine et les Julie, ces belles femmes aux traits nobles et sévères, avaient aussi leurs prétentions à la littérature et à l'esprit. C'étaient tous des gens du monde, ayant le goût des lettres, une conversation fleurie et de belles manières. Ils avaient pourtant mérité leur malheur. Nulle famille ne fut plus coupable envers le genre humain, moins encore parce qu'elle l'opprima que parce qu'elle le corrompit. Elle lui enseigna la corruption par son exemple, qui la montrait plus infame et plus triomphante que jamais; par sa tyrannie, dont la perpétuelle menace jetait dans tous les excès les ames qui voulaient s'étourdir, trop lâches pour regarder le danger en face; enfin, par le fait seul de son existence et de son pouvoir, qui semblait un démenti perpétuel donné à la Providence. Elle imprima à cette époque ses deux grands caractères, le fatalisme et la servilité, la négation de Dieu et l'adoration de la créature, accoutuma tout homme à trembler sous un maître et à faire trembler un esclave, à corrompre l'un et à dégrader l'autre, mettant plus de pouvoir et de richesse où il y avait plus de vice, et plaçant à la tête de l'univers, et souvent au-dessus d'elle-même, tout un peuple de tyrans esclaves, centurions et tribuns dans le camp, procurateurs dans les provinces, affranchis et eunuques au palais. Et remarquez comme cet esprit pénétra profondément la société romaine: depuis Néron, si l'on excepte les quinze ans de Domitien, il y eut, pendant tout un siècle, un progrès suivi dans la moralité des souverains. Rome suivit-elle le même progrès? en de-

vint-elle plus courageuse et meilleure? Non, elle se donna tout aussi corrompue, tout aussi lâche, tout aussi délatrice, au fils indigne de Marc-Aurèle.

Il serait curieux de montrer par les détails comment, depuis les siècles les plus reculés, l'antiquité préparait ce résultat, et par quel degré passa cette chute progressive de l'homme. On verrait peut-être combien cette pente était naturelle, et l'on comprendrait que du *beatus* de Rome, de l'affranchi de César, couché sur son lit d'ivoire, ses esclaves à ses pieds, bien gorgé de ses murènes nourries d'hommes, regardant les gladiateurs dont le sang rejaillit sur sa table, — ou de la pauvre veuve chrétienne qui, au risque de sa vie, va dans l'ergastule du riche bander les plaies de l'enchaîné et laver les pieds des saints, — celui qui est le plus dans la nature est certainement le premier.

Je me permets de le dire, après avoir traversé avec labeur cette triste, mais importante histoire, nulle autre ne démontre plus pleinement, par sa seule évidence et en dehors du raisonnement philosophique, cette radicale faiblesse, et, si j'ose le dire, cette incivilisation naturelle du génie humain, quand une force du dehors ne le soutient pas. L'antiquité l'avait bien senti : à elle toutes ses admirations reculaient, tout son idéal était dans le passé; la fable des quatre âges, fable universelle et primitive, exprimait bien cette persuasion de la décadence nécessaire des choses humaines. Homère et les poètes nous peignent sans cesse l'homme plus faible, sa taille plus petite qu'au siècle des héros. Ces périodes de grandeur et de chute, de virilité et de vieillesse, cette « envieuse loi du destin par laquelle toute chose, arrivée à son apogée, redescend bientôt et avec une tout autre vitesse jusqu'au degré le plus bas (1), » sont des images qui se retrouvent partout; et à la fin de la république romaine, où tout ce qui avait soutenu le monde semblait s'abîmer, où le patriotisme et la foi manquaient à la même heure, il était bien permis de peu croire à la perfectibilité indéfinie de la race humaine.

Je trouve à cette époque deux pensées et deux sentimens divers: dans le petit nombre, rare et incertaine foi de quelques ames initiées, une mystique espérance à un avenir qui ne dépend en rien des forces humaines; dans le grand nombre, un regret infructueux du passé, un fatalisme sans remède, une pensée toute désespérante et abandonnée. Le genre humain est le Prométhée d'Eschyle, le dieu-

(1) Sénèq., *Controv.*, I, præf., 7.

homme, condamné à un supplice sans espérance et sans fin, « jusqu'à ce qu'un dieu vienne l'affranchir en se chargeant de ses souffrances. » Cette double pensée se peint bien dans Virgile. Lorsqu'il est croyant, initié, prophète (*vates*), qu'avec un admirable instinct de poète il recueille les vérités éparses que chantent les oracles, que cachent les mystères, que les sibylles jettent au vent, il annonce le principe d'une ère nouvelle; dans un enfant, « auquel ses parens n'ont pas souri et que sa mère vient d'enfanter après dix mois de douleur, » il découvre « un rejeton descendu du ciel, le *grand accroissement* de Jupiter : » alors, dans un magnifique élan, il invite toute la création à saluer ce fils des dieux, il voit déjà « le monde tressaillir sur son axe ébranlé, le ciel, la terre, les eaux, toute chose se réjouir à la vue du siècle qui doit venir. » Mais, lorsque ensuite l'inspiration a défailli et que les oracles ne lui parlent plus, qu'il retombe sur la pauvre et imbécile nature humaine, frappé de cette fatalité qui emporte toute chose vers le pire, il compare le destin du monde à une barque que les efforts des rameurs ont à grand' peine poussée quelque peu contre le cours du fleuve; si les bras se ralentissent un moment, le fleuve ressaisit la nef, et la puissance impétueuse des eaux la rejette bien loin en arrière.

Sic omnia fatis,
In pejus ruere ac retrò sublapsa referri :
Haud aliter quam qui adverso vix flumine lembum
Remigiis subigit, si brachia fortè remisit ;
Atque illum in præceps prono rapit alveus amni.

(GEORG.)

Et nous, ne croyons pas plus au fatalisme dans le bien qu'au fatalisme dans le mal. Que des siècles de progrès ne nous poussent pas à une espérance orgueilleuse, comme des siècles de décadence poussaient l'antiquité au désespoir. Si le monde est fatalement conduit vers le bien, à quoi bon travailler pour lui? Si le progrès se fait par la seule force des choses, pourquoi-se mettre en peine du progrès? Ce vague optimisme dont on veut faire toute une philosophie, cette croyance à un progrès inévitable, quoiqu'il ne soit jamais défini, ne tombe-t-elle pas vers un quiétisme orgueilleux, qui, comptant sur la raison des choses ou sur quelque divinité aussi vague, se croiserait les bras et la laisserait faire? Le monde a marché, certes, depuis le temps où Néron le gouvernait; mais comment a-t-il marché, sinon par le secours de Dieu d'un côté, et de l'autre par ses propres

efforts? Il en est du monde comme de l'homme; son salut est au prix de la grace du ciel, toute-puissante, mais qui ne se donne qu'à condition et veut être secondée par notre faible labeur.

Le christianisme est, divinement parlant, la cause de la civilisation moderne et son principe dans le passé; humainement parlant, il en est le motif, la raison logique, la justification et le soutien dans le présent. La civilisation, si vous ne la faites absolument matérielle, repose sur des idées, et les idées ne sont efficaces que parce qu'on y croit. L'auteur, l'inspirateur, le *persuasor* de ces idées a été le christianisme, et, si l'on pénètre au fond des choses, lui seul leur donne force aux yeux de la raison. La civilisation sans lui, inconséquente et absurde, n'est plus qu'une habitude contre laquelle la nature humaine travaille sans cesse.

Néron était parfaitement logique, de même qu'il était parfaitement homme, conséquent autant qu'il était naturel, sans qu'il fût pour cela ni meilleur, ni plus excusable, ni plus raisonnable même. La fréquente répétition de crimes pareils aux siens pendant quatre siècles, l'exemple que lui avaient donné Tibère, Caligula, et ceux qui gouvernaient sous Claude, l'imitation que firent de lui tant d'autres, Commode, Domitien, Caracalla, Héliogabale surtout, qui s'appliqua à le contrefaire et à le calquer, prouvent qu'il cédait à un entraînement de sa position non pas irrésistible, mais puissant, naturel et vrai dans une situation contre vérité et contre nature, et que ce type de frénésie sanguinaire ne fut, après tout, que le produit régulier de son siècle et l'expression vive de l'humanité à son époque.

F. DE CHAMPAGNY.

LETTRES POLITIQUES.

I.

DE L'ORIENT.

Londres. Tottenham-Court-Road. 9 juin 1839.

Je consens volontiers, mon très cher monsieur, à continuer avec vous, par écrit, nos conversations de l'hiver dernier, sur les affaires publiques, telles qu'on les pratique aujourd'hui en Angleterre et en France. Je n'y mets que deux conditions. C'est que vous vous rappellerez de temps en temps que je suis un reste de tory mitigé, ou pour mieux dire renforcé par un assez long séjour dans les états constitutionnels du continent, si vous me permettez d'appeler ainsi la rue de Rivoli à Paris, et la place du Parc à Bruxelles, où j'ai passé alternativement ces huit années. Vous ne vous étonnerez donc point si mes opinions ne sont pas les vôtres, car je suis Anglais avant tout; et ceci m'amène tout de suite à la seconde condition que je mets à notre correspondance. Je veux parler de l'indulgence que je réclame pour mon style, que je ne m'engage nullement à traduire selon la mode parisienne, ni à plier à ce que vous nommez maintenant, je crois, les formes gouvernementales, mot tout neuf pour une chose bien vieille : la dissimulation de sa pensée.

Je reviens à ma première condition, car il est bon de s'entendre tout de suite et de rédiger son programme; ce qui est aussi un mot

tout-à-fait à la mode de votre côté de l'eau (*on your side of the water*). Or, de même que mes phrases seront souvent anglaises, et que je ne pourrai les tourner en agréables gallicismes, il me sera bien difficile de me conformer à tous les ménagemens que vous prenez, entre vous, pour vous dire vos opinions. J'ai appris, tout comme un autre, quand je résidais à Paris, la multitude de choses convenues qui forment le fonds de votre langue politique, et qui sont en quelque sorte le chiffre à l'aide duquel on peut lire vos journaux; mais je les ai déjà oubliées pour la plupart, et il m'arrivera quelquefois de me tromper, surtout quand je parlerai de vos affaires intérieures. Il vous suffira alors simplement de me rectifier, et je vous autorise de tout mon cœur, mon cher monsieur, à remplacer mes expressions par d'autres qui vous sembleront plus convenables. Par exemple, s'il m'arrive de vous annoncer que nous avons appris à Londres que tel personnage songe à pourvoir un sien parent de quelque emploi d'importance, vous serez maître de dire que le bien de l'état a exigé cette nomination, ou si vous voulez la critiquer à la manière *gouvernementale*, que les vues politiques qui ont motivé la nomination et l'élévation dudit parent, vous semblent contraires au système politique qu'on veut établir, etc. Enfin, monsieur, je vous laisse libre de revêtir mes idées d'un costume décent, de circonstance, et de les traiter comme on traite au sérail les chiens de chrétiens envoyés par nos augustes souverains à l'audience du grand-seigneur, qu'on revêt de caftans, et à qui l'on fait chausser des babouches par-dessus leurs bottes et leur costume d'Europe. Et comme nous voilà à Constantinople, je vais vous parler tout de suite des affaires de l'Orient, si vous n'en avez déjà trop entendu sur ce chapitre.

Les dernières nouvelles d'Orient étaient assez rassurantes; je ne parle pas de celles que vous avez lues sans doute dans les journaux anglais qui regardaient la guerre entre le pacha d'Égypte et la Perse comme imminente, attendu la prise de Bâgdad et de Bassorah par les lieutenans d'Ali-Pacha. Nos journalistes n'auraient eu qu'à ouvrir les contes des *Mille et une Nuits*, pour voir que le commandeur des croyans passait déjà, en ce temps-là, les nuits à rôder dans les rues de Bâgdad, pour y surveiller l'exécution de ses volontés. L'affaire serait donc infiniment plus grave si les lieutenans du vice-roi d'Égypte s'étaient emparés de deux villes considérables qui appartiennent, non au schah de Perse, mais au sultan, ce qui serait une invasion à l'Irak-Araby. Heureusement, il est à peu près certain que ces nouvelles, déjà si peu géographiques, ne se confirmeront pas.

Il y a, mon très cher monsieur, trois choses auxquelles je ne crois pas pour le moment : ce sont l'invasion de la Turquie par une armée égyptienne, l'invasion de Constantinople par une armée russe, et je n'ai pas besoin d'ajouter l'invasion de l'Égypte par une armée anglaise ou même française, ce dont je vous demande bien pardon. J'ai lu la dernière appréciation que vous avez faite de la situation des puissances européennes, en Orient; elle m'a paru juste, surtout en ce que vous montrez combien le *statu quo* est nécessaire à toutes les puissances, et j'approuve particulièrement la confiance avec laquelle vous annoncez qu'il ne sera pas troublé. C'est aussi l'avis de quelques hommes fort sensés, en Angleterre, qui veulent que notre gouvernement prenne ses mesures, comme vous voulez que le vôtre prenne les siennes de son côté ; mais qui estiment que l'état de choses actuel durera encore long-temps. Je vous montrerai tout à l'heure que nous pourrions bien avoir deux ans devant nous, un peu moins peut-être, mais, selon toute apparence, rien de plus. Vous voyez que vous avez le loisir de vous préparer à la conquête de l'Égypte, si vous comptez nous la disputer, en cas d'évènement. Deux ans! Bonaparte n'y mit que quelques mois, — et nous la lui reprîmes en aussi peu de temps.

J'entends parler, depuis quelques jours, de la vigueur que la France veut montrer en Orient. Vous pensez bien, monsieur, que les dix millions de francs que le gouvernement français a demandés aux chambres n'ont pas fait grande sensation dans notre pays, accoutumé aux demandes de subsides, en livres sterling, de M. Pitt. Nous verrions sans déplaisir, malgré nos habitudes de surveillance, votre pays prendre une attitude un peu forte dans cette affaire d'Orient, et vos flottes traverser la Méditerranée, en compagnie des nôtres; mais votre situation politique ne nous paraissant pas changée, nous en concluons que votre attitude extérieure sera la même. Pour des démonstrations, soit en Orient, soit sur la côte d'Espagne, vous en ferez, nous n'en doutons pas; mais peut-être le dernier ministère était-il plus libre de faire quelque chose de réel que celui qui dirige vos affaires maintenant. S'il ne s'y trouvait que des hommes d'opinions différentes, il y aurait moyen de s'entendre sur un certain nombre de questions, et, une fois vos ministres d'accord, nous pourrions nous attendre à les voir agir; mais il me semble, autant que j'en puis juger de loin, que les paroles et quelques vaines mesures pourraient bien remplacer ici l'action. Je vois en effet, dans le cabinet, quelques ministres qui y sont entrés en empruntant à leurs

amis une popularité qu'ils vont tâcher maintenant de ne pas leur restituer; et cette pensée peut les mener à parler par les fenêtres du conseil, comme faisaient quelques orateurs libéraux dans vos chambres de la restauration. Je sais (vous effacerez cette phrase, s'il vous convient), je sais que, dans un gouvernement constitutionnel, il y a toujours la part des tréteaux (*of the hustings*); mais on y monte plus ou moins souvent, selon le besoin où l'on se trouve de se faire applaudir, et je ne m'étonnerais pas si les grandes mesures annoncées par vos journaux n'avaient pas un autre but. En un mot, je crois que les négociations suivront leur ligne ordinaire en Orient, et que les côtes d'Espagne et les Pyrénées ne seront ni mieux, ni plus mal surveillées que par le passé. Pour les croisières projetées et les manœuvres, je ne doute pas qu'elles aient lieu; mais votre brave marine bleue ne passera les eaux de Candie et l'Archipel, elle ne courra des bordées le long des côtes de Catalogne et du royaume de Valence, que pour donner, croyez-le, une couleur de *centre-gauche* à votre ministère sang-mêlé.

Pour l'Orient, il ne faut pas le juger avec les idées de 1832. L'empire turc ne résista alors que bien faiblement aux forces du vice-roi d'Égypte; mais songez, mon cher monsieur, que le pays venait d'être *civilisé;* et c'est là une opération très douloureuse, dont la Turquie entrait seulement en convalescence. Le sultan venait de se défaire de ce que je ne sais quel écrivain nommait les états-généraux de la Turquie, lesquels étaient de belles et bonnes troupes régulières, braves comme les Suisses que vous aviez jadis à votre service, mais exigeans comme eux avant et après le moment de verser leur sang. Quant au reste de ses troupes, le grand-seigneur n'avait que des milices nouvelles encore mal habituées à leurs vestes et à leurs shakos, et qui avaient grand' peine à se décider à marcher, comme elles le font aujourd'hui, au son de la musique de Donizetti. Parlons sérieusement, monsieur. Les réformes religieuses et sociales de Mahmoud avaient produit, comme toutes les réformes, un grand mécontentement dans son armée et parmi ses sujets, et le pacha vint à propos pour profiter de ces dispositions. La Syrie accueillit avec empressement Méhémet-Ali et Ibrahim-Pacha; elle n'avait pas goûté de la domination égyptienne, et elle ne connaissait encore que les inconvéniens du régime turc. Elle peut maintenant peser le joug de ces deux pays. La Roumélie, l'Anatolie et tout ce qu'il y avait de pachas mécontens de la perte de leurs vieux usages dans ces provinces, aidèrent aussi à l'entreprise de Méhémet-Ali. Aujourd'hui, la Syrie, accablée de

taxes, dépeuplée par des levées continuelles, est prête, au contraire, à se soulever contre le pacha, qui épuise ses états pour entretenir sa flotte, et que l'Orient, où l'on commence à raisonner, regarde comme un des plus grands obstacles à sa tranquillité. Bref, le pacha n'est pas, comme vous croyez, le maître absolu d'aller camper dans le grand cimetière de Scutari, et de menacer, de la mosquée du sultan Sélim, la pointe du sérail, si les Russes ne l'arrêtent en chemin. Il faudrait livrer d'abord deux ou trois batailles, et Allah seul sait qui les gagnerait.

L'Égypte du pacha a été l'objet de l'enthousiasme français comme l'ont été les nouvelles républiques de l'Amérique, comme l'a été la Grèce, comme le serait peut-être demain la Turquie, si les Russes la menaçaient sérieusement. Quant aux Anglais, leur tête est plus froide, et ils voient dans l'Égypte un point du globe qui n'est pas sans importance pour eux, par l'emploi qu'ils peuvent en faire dans leurs intérêts, et par l'emploi qu'on peut en faire contre eux. Mais l'Angleterre fait aussi quelquefois des fautes en politique, et elle a tout-à-fait oublié son rôle le jour où elle a signé le traité du 6 juillet 1827, qui a amené celui d'Andrinople. Il est vrai que la France a répondu à cette faute en prenant le parti du pacha, ou du moins, en refusant d'exiger sa soumission, et qu'elle a ainsi amené le traité du 8 juin. A nous deux, je ne parle ni de vous ni de moi, mais de nos pays respectifs, nous avons donc remis la Turquie toute garottée dans les mains des Russes. C'est à nous de l'en tirer maintenant. Y parviendrons-nous, et le voudrons-nous de bon accord? C'est encore un de ces secrets d'avenir que nul ne sait. En attendant, l'Angleterre se met en règle le mieux qu'elle peut du côté de la logique. Tout ce qui parle et tout ce qui écrit en Angleterre avertit l'Europe de ce que l'Europe ne sait que trop bien, et lui montre le danger de laisser l'empire turc à la merci des Russes. A l'Autriche, nous montrons le Danube, qui lui deviendra inutile quand il ne mènera plus qu'à un lac russe, et l'impossibilité où elle sera de former des matelots dans les mers du Levant, quand la Russie sera maîtresse du Bosphore et intéressée à dominer la Méditerranée! Prononcer ce nom de Méditerranée, c'est s'adresser à la France, qui ne serait pas assez forte, même unie à l'Angleterre, pour balancer une puissance maritime qui aurait à la fois la clé du détroit du Sund et celle du détroit des Dardanelles! L'Angleterre aura assez à faire de défendre Malte et les îles Ioniennes, la France de faire respecter ses possessions d'Alger et de se fortifier du côté du Rhin; car la Russie, couverte alors depuis

Riga jusqu'à Astrakan, aurait une partie de ses forces de terre à la disposition de ses volontés! Il n'est pas de paquebot anglais qui ne répande, sous le cachet du *four-pence* timbre, ces alarmes dans toute l'Europe, et je suis trop loyal Breton pour chercher à les calmer. Il est vrai cependant que, de son côté, la Russie a quelques bonnes raisons à donner à ses alliés, et qu'elle peut leur faire comprendre que son nouvel établissement maritime lui permettrait de mieux surveiller les mouvemens révolutionnaires de la France, et de marcher au besoin, sans traverser l'Allemagne, « par Constantinople sur Paris, » comme l'a dit un jour innocemment un journal russe ou moldave. A coup sûr, monsieur, je suis un rapporteur charitable, et je ne dissimule les raisons ni les projets de personne. Quant à ceux que peut avoir la France, si vous les connaissez, je vous serai sincèrement obligé de m'en informer.

J'ai bien lu dernièrement, dans un de vos meilleurs journaux, un judicieux examen des affaires d'Orient, qui se terminait par la proposition de former une confédération orientale, composée de tous les états secondaires, où figureraient quelques parties détachées de l'empire turc, avec la Grèce et l'Égypte. Le plus court séjour en Orient vous démontrerait bien vite l'impossibilité et le romantisme de ce projet. L'empire turc n'a subsisté jusqu'à ce jour que parce qu'il a été seul; et en cela il a un rapport très intime avec l'empire russe, qui n'a acquis son unité que depuis le temps où Pierre-le-Grand s'est fait le chef de l'église. Or ce titre de commandeur des croyans, de chef de la religion, le grand-seigneur en est investi depuis des siècles. C'est à l'aide de cette force que les sultans ont maintenu leur pouvoir despotique, et c'est par cette seule influence de son isolement au-dessus de tous, que Mahmoud est parvenu à obtenir l'obéissance de ses sujets même aux idées de réforme si opposées à l'esprit de la religion. Cette unité, qui est dans tous les esprits musulmans, serait bientôt détruite, si le maître de l'empire n'était plus que le membre le plus influent d'une confédération politique, et une sorte d'empereur d'Allemagne. Ce serait affaiblir l'islamisme, qui est encore bien puissant, quoi qu'en disent ceux qui jugent des populations turques par celle de Constantinople; et l'islamisme peut seul lutter contre l'unité religieuse des Slaves, placée dans la personne du czar. Il me semble que ce peu de mots vous en dit assez pour vous montrer que, sous le rapport de l'organisation politique, la devise des Turcs doit être celle sous laquelle les révérends pères jésuites ont péri : Soyons tels que nous sommes, ou ne soyons pas.

Encore une fois, monsieur, la question n'est pas mûre; et si Méhémet-Ali, pensant que sa barbe blanche ne lui permet pas d'attendre, voulait prendre l'initiative des hostilités, il en serait empêché par les puissances, même par la Russie. Vous recevrez sans doute en même temps que cette lettre les nouvelles d'Orient. Elles vous apprendront que les consuls-généraux sont venus en corps trouver le pacha à son retour du Delta pour l'exhorter à la paix, et que le consul-général de Russie, M. de Médem, a insisté particulièrement sur une note venue de son gouvernement, par laquelle le pacha est invité à faire retirer ses troupes dans l'intérieur de la Syrie, et à payer le tribut arriéré qu'il doit au grand-seigneur. Cette exhortation est sincère en ce moment, croyez-le bien, même de la part de la Russie, qui n'a pas oublié la note que le pacha présenta, en 1835, aux cours d'Angleterre, de France et d'Autriche, où il proposait à ces trois puissances de mettre sur pied une armée de cent cinquante mille hommes, qu'il tiendrait à leur disposition contre la Russie, si on consentait à reconnaître son indépendance. Ces cabinets se bornèrent à répondre comme vient peut-être de faire la Russie à une proposition analogue, et firent dire au pacha ces paroles, qui reviennent aujourd'hui comme un vieux refrain : « Payez votre tribut, et évacuez Orfa; » car le pacha se fortifiait alors dans le Diar-Modzar, comme il se fortifie aujourd'hui à Alep, en Syrie.

Nous en sommes donc, et nous en serons encore quelque temps à la question de prépondérance, comme vous le disiez fort bien; mais vous savez que ce n'est là qu'un état transitoire, et que, dès qu'il y aura une rupture quelque part, il ne sera plus question de prépondérance. On ne fera pas la guerre pour avoir de la prépondérance, mais bien pour avoir du terrain, des ports, des détroits maritimes et des points de défense permanens. Est-ce à dire qu'un petit bout de guerre en Orient allumera aussitôt toute l'Europe, et répandra d'un bout du monde à l'autre un vaste incendie? Il y a vingt-cinq ans, M. de Metternich avait prédit que l'édifice du congrès de Vienne durerait bien vingt ans, et il y a des gens qui s'étonnent de trouver les prévisions de M. de Metternich en défaut; mais le chancelier de maison, de cour et d'état de sa Majesté Apostolique a un esprit trop supérieur pour ne pas savoir lui-même que sa prédiction s'est accomplie. Que reste-t-il du monde politique tel que le congrès de Vienne l'avait organisé, s'il vous plaît? Des rois qui ont changé de peuple, et des peuples qui ont changé de roi, des états qui se sont dissous ou dessoudés, comme vous l'aimerez mieux, d'autres qui se

sont rejoints en franchissant le trait de plume qui avait été tracé entre eux sur la carte par les plénipotentiaires du congrès. La France, l'Espagne, le Portugal, la Pologne, la république cracovienne, la Belgique, la Hollande, la Grèce, Alger, ont totalement changé de forme politique et de domination; des alliances nouvelles ont également été substituées à d'autres alliances, des trônes ont été élevés, des traités ont été déchirés, d'autres abolis, d'autres remplacés, et à chaque secousse qu'éprouve l'édifice, à chaque écroulement qui a lieu, on se hâte d'apporter une autre pierre, de la placer comme on peut, puis l'on se félicite du maintien du *statu quo* et de la durée de cet inébranlable monument dont on a rajusté tour à tour, tant bien que mal, les caves, les murs et les voûtes.

Ce que je viens de vous conter là, monsieur, n'est tout simplement que l'histoire du couteau de Janot. Le *statu quo* européen, qui est, ainsi que ce bel instrument, une chose impérissable, pourrait donc survivre à quelque nouvelle irruption russe du côté de Constantinople, et je ne serais pas étonné si quelques-uns de vos diplomates français avaient rêvé un *raccommodage,* pour le cas où surviendrait un accident pareil. Je vous dirai une autre fois mon avis là-dessus, car je n'ai pas encore assez réfléchi sur cette question : — Les intérêts commerciaux de la Russie et de l'Angleterre sont-ils assez opposés les uns aux autres pour que toute transaction soit impossible; et, s'il est indispensable pour le commerce des Russes que leurs armées prennent Constantinople, l'Angleterre peut-elle se dispenser de les en faire sortir? — Si vous tenez à être éclairé là-dessus, monsieur, j'irai faire un tour à l'office de la douane, et j'en reviendrai, probablement, sans aucun doute sur la question.

Car, il faut que vous le sachiez bien, mon cher monsieur, l'Europe, je dirai le monde entier, n'est qu'une vaste boutique, et l'Angleterre veut en être le premier commis. On dit que l'Angleterre aspire à l'empire du monde, et prétend dominer toutes les nations. Elle n'aspire, passez-moi le mot, qu'à obtenir leur pratique. Il est vrai qu'elle la demande souvent à coups de canons, mais tous les autres peuples ne font-ils pas ainsi? L'Angleterre veut vendre ses toiles, ses indiennes, sa coutellerie, ses charbons, ses fils, ses papiers, son houblon; la Russie veut placer ses cuirs, son savon, son caviar, ses cordages, ses toiles à voile, ses aciers, ses suifs, ses goudrons; l'Autriche offre ses plaqués, ses cristaux, ses porcelaines, ses poteries; la France colporte ses vins, ses blés, ses draps, ses dentelles, ses batistes, ses meubles, ses modes, ses lins, ses rubans, ses étoffes

de soie, ses glaces, ses parfums, son horlogerie et — son esprit. Partout on se bat à coups de traités, de concurrence, de prohibitions, et la guerre n'a de trêve, çà et là, que par quelques lois de transit. Il n'y a rien de plus, rien de moins dans la question d'Orient; mais les choses n'en sont pas moins très graves.

L'Angleterre, monsieur, a vu, sans s'émouvoir, Napoléon chercher la route des Indes. Il essaya d'abord de se la frayer à travers les Mamelucks; mais l'affaire n'ayant pas réussi, il y revint dans d'autres circonstances, avec la ténacité du génie, et, je le répète, ce n'est pas là ce qui occupa le plus l'Angleterre, qui songeait plutôt alors à faire entrer ses denrées dans les ports de la Baltique, sous toutes sortes de pavillons. Cependant les mesures étaient bien prises. Quelque temps avant la fatale campagne de 1812 (fatale pour vous), Napoléon envoya en Perse, avec une apparence scientifique, mais avec un titre politique, un de ses officiers, le général Gardanne. Quelques savans l'accompagnaient, entre autres M. Lajard, de l'Académie des Belles-Lettres et Inscriptions; mais au milieu d'eux figuraient des officiers de génie et d'artillerie très propres à remplir le but véritable de la mission. Un de vos meilleurs députés, le général Lamy, ainsi que MM. d'Adad, Robert, Verdier, Bontems, Guidard, Marion, complétaient le personnel de la mission, dont les têtes intelligentes s'élevaient au nombre de quatorze. Le général Gardanne, établi à Téhéran, expédiait ses dépêches par la voie de la Russie. Il envoya à Paris des cartes et des plans relevés par ses officiers, d'après lesquels il traçait la marche d'une armée de 70,000 hommes. Le trajet devait être de cent dix-neuf jours. La ligne tracée passait par Pialuzbarskaïa, Tzaritzin et Astrakan, à l'embouchure de la Volga. De là elle s'étendait au point opposé de la mer Caspienne qui est Astrabad, d'où Napoléon comptait se rendre dans l'Inde en quarante-cinq jours de marche. Ces plans, placés dans les fourgons de l'empereur pendant l'expédition de 1812, tombèrent avec d'autres objets entre les mains des Russes. La lunette de bataille et l'épée impériale furent placées dans le musée d'armes de Tzarskœ-Zelo; mais les notes et les plans du général Gardanne furent portés aux archives d'état-major à Saint-Pétersbourg où ils sont encore, sans doute. Or, il n'y a pas loin de Saint-Pétersbourg à Moscou, qui était la première étape de la route de Napoléon vers Delhi et Agra.

Si nous avons pu voir sans trop nous alarmer Napoléon, qui était un très médiocre commerçant (*merchant*), chercher la route de nos Indes, nous ne serions pas aussi calmes en face d'un semblable projet

conçu par la Russie. Du temps de Napoléon et de ses idées sur l'Inde, il ne s'agissait que de porter là une armée; mais la Russie cherchant à s'ouvrir la même route pour ses marchandises, le cas nous semblerait bien plus dangereux. Les intérêts de la boutique seraient menacés, et voilà ce qui nous ferait frémir et courir à nos armes, comme les gardes nationaux de la rue Saint-Martin et de la rue Bar-du-Bec, quand ils s'aperçoivent que l'émeute compromet la vente et les empêche d'étrenner depuis trois jours. Ce ne sont pas, Dieu me damne et me pardonne ce jurement! les moustaches des soldats de l'empereur des Russies qui nous font peur, mais les barbes de ses marchands. Vous aurez beau vouloir me rassurer en me parlant de l'antiquité et de la solidité du commerce anglais, du perfectionnement des procédés de fabrication et des machines dans la patrie de Watt, de Hargraves et d'Arkwright, et du peu de consistance de l'industrie naissante des Moscovites, nous sommes trop expérimentés pour méconnaître la fragilité des relations commerciales, et nous ne nous rassurerons pas. Savez-vous, monsieur, que si le roi d'Espagne n'avait pas fait autrefois présent de quelques moutons au roi de Saxe, la péninsule ibérique importerait aujourd'hui en Angleterre vingt-six millions de laine qu'y envoie aujourd'hui la Saxe, laquelle vendait à peine, en 1812, quelques centaines de livres de laine à mes compatriotes?

Suivez-moi, monsieur, tout Anglais est un peu marchand, et je vais vous faire cheminer entre des ballots de marchandises. Veuillez seulement, avant que de commencer cette promenade, donner place dans votre esprit à deux remarques que je vais vous faire, l'une comme Anglais, l'autre en ma qualité d'homme impartial et juste. D'abord, monsieur, ne doutez pas que la puissance de l'Angleterre dans l'Inde ne soit solidement assurée, et que ce ne soit une puissance formidable. Nous l'avons établie par trop de persévérance, d'habileté et de sacrifices à la fois, pour qu'elle tombe ainsi devant le premier ennemi venu. Je n'ai pas besoin de vous faire notre histoire dans l'Inde. Vous savez, comme moi, que dès que nous avons pu établir quelque part dans ce pays une administration pacifique, nous l'avons fait en respectant les lois, les mœurs et les usages. L'Angleterre s'est fait véritablement asiatique dans l'Inde. Jamais nous n'y contraignons les indigènes à se rapprocher de nous et à nous rendre des services; mais nous récompensons avec générosité tous ceux qui nous servent, et il n'est pas un Indien dont nous n'assurions le sort ou celui de sa famille, quand il s'est exposé pour nos intérêts. L'Angleterre ne craint donc pas pour l'Inde, et si elle désire établir une

voie par l'Égypte, c'est parce que les Anglais ont toujours aimé le chemin le plus court. Mais si la Russie ne peut lutter de long-temps avec l'Angleterre pour la prépondérance dans l'Inde, elle peut, par sa situation, nous rendre défavorables la Perse et les petits potentats de l'Asie, et c'est déjà beaucoup. Ne vous étonnez donc pas si nous cherchons à nous prémunir contre ces tentatives, en nous donnant des points d'appui et de défense à Karek, à Bouchir, et en explorant, depuis la frontière de l'Indoustan, l'Indus, dont le cours nous mènerait dans le royaume de Lahor et au Turkestan. Il y a là une foule de petits princes ou de khans, et les Russes seuls peut-être connaissent leurs ressources et savent tous leurs noms. La réunion des khânats de Boukhara, de Khiva, de Chersebz, de Hissar, d'Ankoï, de Balkh, de Koulm, de Kondouz, de Thalikhan, de Badakchan, de Dervazeh, de Koulab, d'Abi-Gherm, de Ramid, de Ghaltcha, de Khokand, et d'autres dont je vous épargne la nomenclature, occupe une étendue de terrain qui égale bien celui de la confédération germanique, et vous voyez, quant au nombre, que ces têtes couronnées ou mitrées rempliraient autant de bancs qu'il peut y en avoir dans la salle de la diète de Worms ou de Ratisbonne. Or, ce pays et cette pléiade de royaumes, grands et petits, se trouve précisément entre l'Inde anglaise et la Russie; et les marchandises des deux nations s'y livrent une guerre qui deviendra chaque jour plus acharnée. Au reste, c'est un beau champ de bataille que l'Asie centrale, et l'Europe serait très heureuse si l'Angleterre et la Russie s'en allaient vider leurs différends dans ce coin.

Les ballots russes se dirigent sur la Boukharie et à Khiva par Orenbourg et Troitsk. Une caravane, de douze à treize cents chameaux, part tous les ans au mois de janvier, et porte du velours, du brocard, du fil d'or, des cuirs, des fourrures. Pendant beaucoup d'années, ces caravanes ne trafiquaient que de marchandises anglaises; mais le développement que prennent les fabriques des Russes leur permet aujourd'hui d'envoyer leurs propres draps, leurs brocards, leurs soieries et leurs coutelleries, et la lutte est commencée entre le commerce russe et le commerce anglais, qui s'avance, chaque année, à la tête d'une armée de deux mille chameaux, du côté de l'Inde. L'industrie russe a déjà un grand avantage, celui de sa proximité, qui s'augmente par les immenses foires annuelles de Nignovgorod ou de Makarieff, sur le bord de la Volga, où se rendent les Asiatiques, en remontant ce vaste fleuve depuis son embouchure, à Astrakan. Ajoutez que les marchandises russes ont quatre routes à choisir pour

se rendre en Boukharie : d'Astrabad en Perse en traversant la mer Caspienne, d'Astrakan, sur la mer Caspienne, en traversant la Khivie, voyage de trente jours seulement; d'Orenbourg et de Troitsk, par le désert de Petropawlosk, en sorte que tous les produits des différentes parties de l'empire peuvent directement aboutir au même point. Il nous reste, il est vrai, l'avantage de la supériorité de nos produits; mais n'oublions pas les moutons du roi d'Espagne!

Je vous ai promis d'être juste. J'avouerai donc que, dans l'Asie centrale, ce n'est pas la Russie qui cherche à déloger l'Angleterre. Les relations de la Russie avec la Khivie et la Boukharie datent de loin. Pierre-le-Grand, qui voyait et prévoyait tout, ouvrit des routes du midi de l'empire en Asie, et ce sont ces routes, tracées de la main de Pierre, que parcourent à cette heure les caravanes de la Boukharie. Mais, encore une fois, les Russes étaient alors les commissionnaires des autres nations européennes, et particulièrement de l'Angleterre; et tandis que le génie de Pierre-le-Grand avait ouvert une route depuis Moscou jusqu'en Boukharie, le génie commercial des Anglais avait déjà découvert la route de Londres à Moscou. Voyant donc les quatre routes de la Russie vers l'Asie centrale se couvrir de produits russes, l'Angleterre se met aussi à chercher de nouvelles routes, et s'efforce d'arriver là plus commodément que par la péninsule de l'Inde. Elle garde cette voie, il est vrai, mais elle s'efforce de pénétrer par Alexandrie vers l'Inde d'abord, puis elle travaille à la sûreté de sa route par Trébizonde et Erzeroun jusqu'à la Perse, où les deux industries se trouvent aussi en présence. Or, la possession de Constantinople donnerait le port de Trébizonde à la Russie, et c'est une des portes par lesquelles nous entrons en Orient. Jugez si l'Angleterre doit avoir à cœur de maintenir l'état actuel des choses, quelque peu satisfaisant qu'il soit déjà!

Ce n'est donc pas dans l'Inde ni pour l'Inde qu'aura lieu la véritable lutte de l'Angleterre et de la Russie; c'est dans l'Asie centrale et pour l'Asie centrale, où la Russie peut nous inquiéter de plus d'une manière. L'Europe doit désirer que la guerre se vide par là, s'il est possible, car il serait question du golfe Persique et du grand désert salé, tandis qu'en Turquie, à Constantinople, c'est la Méditerranée qui serait l'enjeu, et là la Russie se placerait alors, et de très près, en face de la France. Vous avez très bien dit qu'il n'y a pas de compensations pour la France dans un pareil cas. Le Rhin est une chose, et la Méditerranée est une autre. En s'assurant le Rhin, la France gagne une frontière territoriale dont elle a grand besoin; en souffrant l'établisse-

ment des Russes à Constantinople, elle perd une véritable frontière maritime. Pour l'Europe, elle avait trois boulevards contre la Russie : les principautés, la Pologne et l'empire turc. L'un est perdu, l'autre dominé; que deviendra le troisième?

J'aurais encore beaucoup à dire sur ce sujet, mon cher monsieur, mais je me trouve déjà bien long. Je vous dois seulement l'explication de quelques mots que j'ai dits au commencement de cette lettre, et la voici. Appliquant un peu la méthode d'Herschell, celle de Mathieu Laënsberg, si vous voulez, aux évolutions des astres politiques, j'ai cru pouvoir avancer que ce qu'on est convenu d'appeler le *statu quo* en Orient, pourrait bien durer, à force de soins, deux ans, mais non pas plus. Ma raison est, monsieur, que le traité d'Unkiar-Skelessi a été signé le 9 juin 1833, il y a juste, à cette heure où j'écris, six ans, et je vous prie de croire que je n'ajouterai rien à ma table aujourd'hui pour fêter cet anniversaire. Or, ce fameux traité n'est composé, quant à sa partie officielle, que de cinq petits articles.

Par le premier, leurs majestés l'empereur de toutes les Russies et l'empereur des Ottomans se promettent l'assistance la plus efficace pour assurer leur tranquillité et sûreté respectives.

Par le second, le traité d'Andrinople, la convention de Saint-Pétersbourg du 14 avril 1830, et l'arrangement du 21 juillet 1832, relatif à la Grèce, sont compris dans le nouveau traité.

L'article troisième et le suivant mettent à la disposition du sultan les forces de terre et de mer de la Russie, quand il lui semblera nécessaire de les requérir.

Enfin le cinquième article fixe la durée du traité à *huit ans*; et un article additionnel porte que, pour éviter à la sublime Porte la charge et les embarras qui résulteraient pour elle d'un secours matériel, son action devra se borner, en faveur de la cour impériale de Russie, à fermer le détroit des Dardanelles, — c'est-à-dire à ne permettre à aucun bâtiment étranger d'y entrer sous aucun prétexte quelconque. — Je cite les termes du traité.

La situation des puissances européennes, et particulièrement de l'Angleterre ainsi que de la France, est donc celle-ci : si leur diplomatie prend de l'influence à Constantinople d'ici à deux ans, la Russie aura, d'ici là, intérêt à voir la Turquie attaquée par quelqu'un, afin de lui *porter secours*, ou elle aura intérêt à être elle-même en guerre avec une puissance navale, pour obliger la Porte ottomane à fermer les Dardanelles. Et remarquez, monsieur, que j'interprète le raité de la façon la moins défavorable aux puissances autres que la

Russie; car il se peut que celle-ci ait entendu et veuille entendre, par l'article additionnel, que les Dardanelles seront fermées en tous temps et dans tous les cas. Quoi qu'il en soit, je tiens pour deux ans à peu près, et d'ici à un an, je fermerai mes oreilles incrédules à tous les bruits de guerre, quand même j'entendrais gronder, dans toutes les gazettes, le canon d'Ibrahim-Pacha.

Vous ne vous êtes pas attendu, sans doute, à me voir conclure quelque chose de ce petit *speech* intime sur les affaires d'Orient. Si vous voulez bien le permettre, je prendrai, comme l'Angleterre, la France et la Russie, deux ans pour y réfléchir; mais, en attendant, je ne puis m'empêcher de sourire de la confiance de vos députés. Ne m'annonce-t-on pas que l'un d'eux, qui est, dit-on, l'organe d'un noble duc et pair très versé dans les affaires étrangères, a annoncé qu'il ne voterait pour le crédit de dix millions que si le cabinet s'engageait à proposer à l'Angleterre un traité d'assurance mutuelle contre les tentatives de la Russie sur Constantinople, et une sorte de convention qui serait le pendant et l'antidote de celle d'Unkiar-Skelessi! Ceci serait fort bien, si l'on n'ajoutait que l'on compte surtout, en pareil cas, sur l'accession de l'Autriche. Mais là est le danger, car, si l'Autriche refuse d'accéder, elle se trouvera en quelque sorte jetée du côté opposé, et l'on fera cesser ainsi son apparence d'opposition aux vues de la Russie. Pourquoi, me direz-vous, douter de l'alliance de l'Autriche? Parce qu'en 1829, elle a proposé elle-même à la France le partage de la Turquie, en nous offrant Candie et Chypre. Je vous dis cela en secret.

* * *

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1839.

L'indécision continue de régner dans la chambre et dans le ministère, et tout le monde semble attendre quelque revirement qui permettra à chacun des ministres de prendre la place qui lui convient dans le cabinet, et où il pourrait se rendre utile. On voit donc que rien n'est changé dans notre situation politique, et que nous nous trouvons, pour plus de ressemblance, en face de cette nécessité d'une modification ministérielle à laquelle s'est refusée trop opiniâtrément l'administration du 15 avril; car c'est ainsi qu'elle a abrégé de beaucoup la durée de son existence.

Ainsi que faisaient les ministres du 15 avril, les membres du cabinet actuel reconnaissent, dit-on, que le ministère ne pourrait durer tel qu'il est; et l'on assure que M. le président du conseil admet avec une rare sûreté d'esprit et de sens que la première modification ministérielle qui doit avoir lieu est le changement du ministre des affaires étrangères. Il nous répugnerait de passer derrière le rideau, et de rapporter ce qui se dit hautement dans la salle des conférences et dans les couloirs de la chambre, et nous ne parlerons pas des espérances contraires qui s'élèvent, ainsi que des efforts que l'on tente pour faire que le mouvement ait lieu à droite ou à gauche. Nous ne dirons donc rien de l'influence que M. Guizot exerce, assure-t-on, sur M. le maréchal Soult par la voie de l'*ascendance*, et de la mésintelligence qui se serait élevée entre cet homme d'état (nous parlons de M. Guizot) et M. le duc de Broglie, qui se serait exprimé en termes fort vifs sur les tristes résultats de la coalition. Il nous suffira de suivre le mouvement des affaires pour reconnaître les dispositions des membres du cabinet. Il ne se peut pas qu'une influence politique quelconque s'exerce sans qu'on en découvre bientôt la source par les effets; nous saurons donc bientôt si c'est à M. le duc de Broglie, à M. Guizot, ou à un troisième personnage politique qui reste hors de toutes les intrigues et s'éloigne aujourd'hui même de Paris, que reviendra la succession du ministre des affaires étrangères, déjà vacante en quelque sorte depuis la séance d'hier.

Le discours prononcé par M. le maréchal Soult, dans cette séance de la chambre des pairs, n'a sans doute rien compromis, et l'on ne peut que louer sa réserve. Nous ne sommes pas bien sûrs toutefois que ce langage si mesuré

s'accorde en tout point avec les paroles qu'on dit avoir été prononcées dans les bureaux de la chambre des députés par M. le président du conseil et par M. le ministre de la marine, à l'occasion du crédit de dix millions. M. Passy disait hier, dans la chambre des députés, qu'il n'y a pas d'opinions individuelles dans le conseil. Il nous semble, au contraire, que nous ne voyons guère se produire que des opinions individuelles de la part des ministres, et qu'elles se présentent même quelquefois sous deux aspects différens. Nous pourrions en trouver la preuve dans le discours de M. le maréchal Soult.

On a rapporté que, dans les bureaux de la chambre des députés, les ministres de la marine et des affaires étrangères, ayant été amenés à donner quelques explications au sujet du crédit de dix millions, avaient déclaré que le ministère entendait envoyer des vaisseaux le long des côtes d'Espagne, et donner aux capitaines des instructions d'après lesquelles ils seraient autorisés à débarquer au besoin leurs hommes pour assister le parti constitutionnel. Ce fait n'a pas été démenti par le ministère. Il en résulterait que le cabinet du 12 mai entrerait dès à présent dans les principes du programme formulé par M. Thiers, et que c'est la politique de ce dernier, repoussée dans la crise ministérielle par M. le maréchal Soult, qui prévaudrait maintenant. M. Thiers n'entendait faire rien de plus, et le ministère ne ferait rien de moins. D'où vient donc que M. le maréchal Soult a déclaré à la chambre des pairs qu'il était contre l'intervention, contre la coopération, que c'est là son système, et que le ministère s'est formé sous les auspices de cette politique à l'égard de l'Espagne? Faire la politique de M. Thiers dans les bureaux de la chambre des députés, faire la politique de M. Molé dans la chambre des pairs, est-ce là, nous le demandons, un système politique?

Quant à la question d'Orient, le ministère paraît s'être conformé, dans le sein de la commission des députés, à la réserve qu'il a montrée à la tribune des pairs, et s'être renfermé dans cette simple déclaration : le maintien de l'empire ottoman. En conséquence, le ministère se serait borné à communiquer, dit-on, le texte du traité de Kutaya, déjà connu et publié, et un hatti-schérif du sultan au sujet de l'investiture de la Syrie ou d'une autre province. Les hommes modérés et circonspects, faisant la part des embarras du cabinet, se sont contentés, dit-on, de ces communications. Un député doctrinaire, M. Janvier, aurait seul insisté avec une vivacité extrême pour la communication des pièces diplomatiques, et le discours qu'il aurait prononcé en cette occasion serait de quelque intérêt, car il aurait été formulé fidèlement, dit-on, sur l'opinion de M. le duc de Broglie.

Ce système consisterait à marcher entièrement et sans restriction avec l'Angleterre, à lui proposer une alliance offensive et défensive à l'égard de l'empire turc, et à établir, de concert avec notre alliée, que toute entreprise contre cette puissance serait un *casus fœderis* qui nécessiterait une intervention armée. L'Autriche, qui a signé récemment un traité de commerce avec l'Angleterre, serait invitée à souscrire à cette alliance, et à en accepter les conditions. On espérerait soustraire ainsi la Servie, la Moldavie, la Valachie à l'influence de la Russie. Un journal doctrinaire reproduit aujourd'hui ces vues, et il est permis de regarder les réflexions de cette feuille comme la suite et le développement du discours prononcé par M. Janvier. D'après ces vues, la Porte serait comprise dans l'alliance, qui serait quadruple, si l'Autriche y accédait. L'ouverture des Dardanelles en serait la première condition, car les

intérêts commerciaux des puissances devraient, selon l'usage établi, être protégés par des croisières dans la mer Noire comme ailleurs. La Russie jouirait d'ailleurs, comme les autres puissances, du passage des Dardanelles, et ses vaisseaux pourraient y passer pour se rendre dans la Méditerranée. Des stations anglaise et française suffiraient pour rassurer Constantinople sur les visites des escadres russes dans cette partie de la mer Noire. La justice se trouverait donc répartie également, les droits des tiers assurés; et si la Russie, ajoute-t-on, se trouvait disposée à la résistance, ce serait un fait heureux, car elle ne doit sa force qu'à l'indécision où est l'Europe depuis dix ans.

Ces considérations et ces vues, émises dans la presse et dans la commission de la chambre, vues qu'on dit émanées de M. le duc de Broglie, trancheraient sans doute d'une manière favorable les embarras qui se présentent depuis tant d'années en Orient, et il serait à désirer qu'elles fussent toutes praticables. Mais le sont-elles? Voilà la question. On a parlé d'une note remise, il y a quelques années, par la France, dans laquelle le gouvernement français déclarait ne pas reconnaître le traité d'Unkiar-Skelessi, quant à ce qui nous concerne. Cette note, si elle a été remise, tendait, en réalité, à prévoir le cas d'une guerre entre la Russie et une des puissances, et à déterminer d'avance la conduite de la France, si la Porte ottomane lui interdisait alors l'entrée de la mer Noire, en vertu du traité en question. La note serait assurément fort digne, et du point de vue de l'avenir, elle aurait son utilité. Toutefois le programme du parti doctrinaire va plus loin. Il est également fort digne de la France, et nous désirerions voir prendre des résolutions aussi nettes dans toutes les grandes occasions; mais ce projet, tout digne et tout français qu'il soit, rompt le *statu quo* que toute la diplomatie européenne s'efforce en ce moment de maintenir. Cette affaire d'Orient est, en effet, si délicate, si hérissée de difficultés de tous genres, qu'aux yeux des cabinets intéressés à la paix, le comble de l'habileté a paru jusqu'à présent de maintenir les choses telles qu'elles sont. Or, la Porte se trouve avoir conclu avec la Russie un traité de défense mutuelle, et ce traité expire dans deux ans. La Porte doit-elle le rompre aujourd'hui, pour entrer dans une alliance offensive et défensive d'où la Russie serait naturellement exclue, puisque, il faut bien le dire, c'est pour lui résister au besoin que cette alliance aurait lieu? N'est-ce pas alors un cas de guerre entre la Russie et la Porte, et si la guerre est allumée, que devient le *statu quo?* Il ne faut donc pas se dissimuler que la mesure proposée est un changement de ce qui existe en Orient et en Europe, une résolution vive et tranchée, et une médiation de haute main qui peut tout enflammer; politique bien plus ardente que celle de M. Thiers à l'égard de l'Espagne, même quand M. Thiers en était encore aux idées d'intervention. Si c'est là, comme on l'annonce, la politique de M. de Broglie, ce serait assurément, puisqu'on en est à chercher un ministre des affaires étrangères, M. Thiers qui serait le plus modéré. La politique de M. Thiers est cependant bien anglaise, c'est-à-dire qu'elle se base sur l'alliance des deux nations; mais elle ne va pas jusqu'à tout risquer tout à coup, sur une question où la France est toujours un peu moins directement intéressée que l'Angleterre.

On doit peu compter sur l'Autriche, qui ne peut s'empêcher de voir dans l'alliance de la France et de l'Angleterre l'union des forces constitutionnelles; mais le traité en question pourra être conclu entre ces deux dernières puissances, et peut-être les bases en seront-elles jetées, si elles ne le sont déjà. Mais

annoncer hautement le dessein d'entraîner spontanément la Turquie dans cette alliance, quand un traité la lie, malgré elle il est vrai, c'est rendre impossible toute conclusion. Le principe de l'intégralité de l'empire ottoman, établi par la France et l'Angleterre, suffira aux dangers du moment, et les négociations, qui seront longues, feront, s'il se peut, le reste. Si la France et l'Angleterre s'étaient appuyées sur ce principe, lors des attaques du pacha d'Égypte contre la Porte, le traité d'Unkiar-Skelessi n'eût jamais été signé; mais la Turquie ne résistera aux instances qui lui seront faites par la Russie, pour le renouveler, que lorsqu'elle sera bien assurée de la protection des alliés plus désintéressés qui se présentent. A cet effet, on a dû et on doit encore s'occuper d'effacer de fâcheux antécédens, tels que l'abandon où on l'a laissée, et ce n'est pas l'affaire d'un jour. Il n'y a donc encore, à l'égard de la Turquie, qu'une politique d'attermoiement à pratiquer, et l'on n'arriverait pas au but par le moyen un peu brusque que propose le parti doctrinaire. On ne doit pas le blâmer de montrer des sentimens nationaux; mais l'exagération est dangereuse, même dans le bien, et nous avons vu qu'en ce qui est de l'Espagne, une politique qui semblait hardie, a écarté long-temps et écarte encore des affaires un des hommes les plus distingués de la chambre.

Nous avons dû donner de l'importance à cette opinion, car ce n'est sans doute pas sans dessein qu'on l'a mise sous le patronage de M. le duc de Broglie. Le nom du noble duc a été souvent prononcé depuis quelques jours, et nous n'avons éprouvé aucun étonnement en lisant dans les feuilles des départemens qui ont eu des relations avec le ministère de l'intérieur, que les travaux sérieux nécessités par les nouvelles d'Orient amèneraient très prochainement M. le duc de Broglie au ministère des affaires étrangères. Nous sommes de l'avis de M. le président du conseil, qui pense lui-même, dit-on, que le cabinet a besoin d'un ministre des affaires étrangères; mais nous avouons franchement que nous ne voyons pas comment M. le duc de Broglie le consoliderait.

Même à part la erudité de cette politique d'Orient, dont il ne nous a pas été permis de constater l'authenticité, la présence de M. le duc de Broglie dans le ministère serait-elle de nature à satisfaire la majorité de la chambre? Le thermomètre de l'ingénieur Chevalier ne marquera pas toujours vingt-quatre degrés au-dessus de zéro, et le désir de regagner les champs ne rendra pas la chambre si parfaitement accommodante qu'elle semble l'être dans la présente session. M. le duc de Broglie ne pourra se passer, dans le conseil, de l'appui de M. Guizot. Il se rapprochera de lui en lui offrant un ministère, et la modification inévitable sera faite dans le sens de la droite. Est-ce bien là le résultat que désignaient les élections, et un tel cabinet pourrait-il résister aux débats de l'adressse dans la session prochaine?

Nous n'avons rien à opposer personnellement aux doctrinaires. Leurs fautes sont connues, et nous ne sommes pas ceux qui les ont jugées le plus sévèrement. Si nous craignons leur entrée définitive aux affaires, c'est qu'à notre avis l'irritation publique s'en accroîtrait en peu de temps, et que nous verrions s'augmenter l'influence des partis extrêmes. Nous plaçons aussi haut M. le duc de Broglie que personne puisse le faire; mais notre avis est que, s'il est nécessaire, on doit lui donner la présidence. Un caractère aussi décidé que celui de M. le duc de Broglie doit le faire traiter autrement qu'en homme bon à boucher une lacune; et, dans la combinaison actuelle, ce caractère, très noble sans nul doute, offre plus d'un inconvénient. Résolu et persévérant sur cer-

tains points, M. le duc de Broglie l'est infiniment peu sur d'autres, et M. de Châteaubriant a dit de lui avec beaucoup de vérité : « M. de Broglie a de la peine à conclure, parce qu'il reste suspendu entre les doutes de son esprit et les scrupules de sa conscience; indécision heureuse qui vient de l'intégrité. » L'intérieur du cabinet du 12 mai n'offre déjà qu'une lutte trop vive d'opinions, et M. de Broglie ne mettrait pas un terme à l'indécision qu'il montre dans les affaires. Le moyen de s'entendre si, après avoir mis en pratique la politique extérieure de M. Thiers qu'il avait combattue, le ministère exécutait celle de M. de Broglie! et quel rôle jouerait le maréchal Soult qu'on verrait ainsi couvrir de son nom, et en si peu de temps, des phases si différentes?

En voyant s'établir un ministère de coalition, nous avions pensé que M. Thiers et M. Guizot devaient y trouver leur place. C'est encore notre opinion. M. Duchâtel, homme spécial très distingué, n'est pas assez maître dans son parti pour l'engager par sa présence aux affaires; et nous le voyons, puisque le ministère est tiraillé d'un côté par M. de Broglie, et de l'autre par M. Guizot, du moins par leurs amis. D'un autre côté, M. Passy et M. Dufaure représentent le centre gauche au même titre que M. Duchâtel représente le parti doctrinaire, et ils l'engagent si peu, que la majorité du centre gauche ne semble pas très favorable au ministère. On peut donc dire, sans blesser personne, que les deux partis ne se touchent aux affaires que par leur petit côté. Ne pourrait-il pas en arriver que nos affaires en devinssent un peu petites? Parlons avec franchise. Nous n'avons pas été pour ce système de fusion, ou plutôt de confusion de tous les principes; mais, puisqu'il a été adopté, nous en voulons la partie élevée, et nous la demandons dans une acception large. En admettant M. Thiers et M. Guizot dans le cabinet, le centre gauche et le centre droit s'allieraient par leurs idées; ce seraient deux forces qui s'uniraient, et non deux faiblesses. Nous ne désirions pas voir les différens chefs de parti dans un même cabinet, nous l'avons dit souvent; mais nous n'entendions pas que les seconds rangs entreraient sans eux aux affaires, et en souhaitant la présence des chefs, nous parlons dans l'intérêt des partis eux-mêmes. Quelle confiance inspirera le centre gauche quand M. Passy et M. Dufaure l'auront représenté aux affaires sans résultats avantageux pour le pays? Et le parti doctrinaire recevra-t-il beaucoup de lustre de la présence d'un bon ministre des finances au ministère de l'intérieur? On nous objectera peut-être que M. le duc de Broglie est un des chefs du parti doctrinaire, et que nous voyons des inconvéniens à son entrée aux affaires. Nous en voyons en effet, et les voici : c'est que M. le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères, amène infailliblement M. Guizot et écarte M. Thiers, et il en résulterait un ministère doctrinaire, et non un ministère de coalition.

Nous ne parlons pas de la situation extérieure, qui demande, dans ces circonstances si critiques, une connaissance profonde des affaires générales, une plume exercée, pour présenter nos affaires et nos prétentions sous un jour favorable aux cabinets étrangers, une voix éloquente pour inspirer la confiance à la chambre et rassurer le pays. A nous en tenir aux affaires intérieures, ne voit-on pas, par le rapport fait à la chambre des pairs, que la direction et la surveillance du dedans exigent, non pas seulement un esprit juste et fin, non pas seulement une volonté ferme, mais un caractère qui ait fait ses preuves d'énergie et de force, une volonté qui ait déjà fait plier les partis. Sérieusement, tout en reconnaissant les hautes qualités des deux hommes

dont on a garroté en quelque sorte le mérite, en les plaçant où ils sont, avons-nous donc dans les deux départemens de l'intérieur et de l'extérieur de quoi faire face à l'affaire du 12 mai et aux affaires d'Orient?

Pour l'Orient, nous en avons dit assez. Quant à notre tranquillité intérieure, il suffit de lire le rapport fait à la chambre des pairs par M. Mérilhou. Ce rapport, qui rappelle celui de M. de Marchangy, révèle toute notre situation. La conspiration permanente qui a fait couler le sang à Paris et à Lyon, qui a lancé des assassins contre la personne du roi, n'a fait qu'ajouter un acte à la terrible tragédie qui se joue depuis neuf ans. Le plan, les moyens, le but du complot, indiquent une audace, une activité et une persévérance sans exemple. Les idées insensées du parti républicain ne changent pas; mais ses moyens d'attaque et d'organisation se perfectionnent. Il faut donc que les moyens de défense et de police se perfectionnent également, ou l'ordre social pourrait être exposé à périr. Mais nous craignons que M. Duchâtel, qui a tant de qualités, n'ait pas toutes celles qu'il faudrait pour se faire redouter par des factions aussi exaspérées.

Nous espérons que toute la France lira le rapport de M. Mérilhou. Elle y puisera des enseignemens utiles; elle saura ce qu'elle a à risquer en abandonnant le pouvoir, ou en permettant que le pouvoir s'affaiblisse et s'abandonne. Elle verra que tout se lie dans les crimes politiques qui ont été commis depuis neuf ans, et que ce n'est pas seulement au gouvernement qu'elle s'est choisi qu'en veulent les factions qui ont recours aux armes, mais à la société tout entière. Qu'on lise la lettre trouvée chez un des insurgés mortellement blessé dans la révolte, et qu'on médite sur l'esprit de la secte dont les membres s'écrivent ainsi : « Hâte toi, mon cher ami; j'ai appris avec plaisir qu'enfin tu tournais tes regards du côté du soleil levant, du côté de cet astre du monde, lumière des intelligences dont, pour le moment, j'ai l'honneur d'être un sublime rayon. Hâte-toi, si tu ne veux pas le voir échancrer sans assister à la fête, car tout me dit qu'il se prépare dans les entrailles de la cité un jour de jubilation et de fièvre où nous pourrons nous enivrer du parfum de la poudre à canon, de l'harmonie du boulet, et de la conduite extra-muros de cette famille royale que nous enverrons probablement faire son tour de France pour lui apprendre à vivre. Ce soir les magasins d'armes antiques étaient ou plutôt sont gardés par des compagnies de la ligne; des rassemblemens se forment, et de sourdes rumeurs, dans lesquelles on entend par moment les cris de liberté et de patriotisme, de république, d'*harmonie fourriériste*, circulent.... Enfin je te dis qu'il y a quelque chose de prêt à éclore.. » Ce fragment dit assez le but des factions. En effet, l'association des familles ou des saisons, qui a fourni les insurgés du 12 mai, et dont les dispositions militaires, assez bien combinées, font supposer un effectif plus considérable qu'on ne l'a dit; cette association a laissé derrière elle toutes les nuances républicaines; les partisans de la république fédérative et de la convention sont dépassés, et Robespierre lui-même serait un suspect et un modéré dans la réunion d'hommes qui s'est constituée en familles et en pelotons sous des chefs mystérieux. D'après les renseignemens fournis par les accusés eux-mêmes, d'après les écrits saisis dans leurs mains, les principes de l'association sont maintenant établis, et le rapport les expose tous dans le plus grand détail. On y jure haine à tous les rois et à tous les aristocrates, et on définit expressément comme aristocrates tous les riches qui constituent, disent les statuts, une ari-

stocratie aussi dévorante que la première. Ainsi ce n'est pas la naissance qui donne, comme autrefois, un titre à l'échafaud. Quiconque a acquis honorablement une fortune, ou a hérité d'un bien acquis par ses pères, est un aristocrate, et la mort l'attend. S'il restait quelque doute, l'article 13 les explique clairement; le voici : « L'état social étant gangréné, pour passer à un état sain, il faut des remèdes héroïques; le peuple aura besoin, pendant quelque temps, d'un pouvoir révolutionnaire. »

Des excès aussi inouis, même après notre terrible révolution, ont un côté rassurant. C'est que la société est menacée tout entière, c'est qu'on veut la détruire à fond, c'est que nul de ceux qui y possèdent quelque chose, à quelque titre que ce soit, n'a l'espoir d'avoir la vie sauve et d'échapper à la spoliation. Ce n'est donc pas le moment de se demander avec stupeur ce que sont ces hommes qui demandent du bien-être à l'oisiveté et aux complots, qui veulent obtenir par l'assassinat ce qu'ils peuvent se procurer par le travail et par l'intelligence dans une société comme la nôtre. La société entière a le couteau sur la gorge, elle ne doit songer qu'à se défendre. Nous le disons surtout aux légitimistes, qui liront avec fruit le rapport de M. Mérilhou, il n'y aura pas de privilége, et tous ceux qui n'auront pas mis la main à l'édifice pour le soutenir périront sous ses débris. M. de Dreux-Brézé parlait hier de l'attitude de ce parti, important, disait-il, par le nombre, par les lumières et la fortune. Les lumières du parti légitimiste l'aideront alors à sauver sa fortune, et il se demandera sans doute, avant que de continuer son œuvre de désorganisation, si sa foi va jusqu'à se sacrifier tout entier, corps et biens, à sa croyance politique. La publicité donnée aux actes et aux principes des associations républicaines sera, nous n'en doutons pas, d'un très bon effet en France. La société attaquée ainsi et avec cette rage s'unira plus étroitement, et contiendra une poignée de meurtriers aussi insensés que criminels! La société s'organisera fortement, nous en sommes sûrs. Nous voudrions qu'il en fût de même du pouvoir. C'est là tout ce que nous demandons.

— Un des hauts fonctionnaires de la Suède, M. le comte de Biœrnstiernn, qui s'était déjà distingué comme écrivain par deux ouvrages remarquables sur la constitution et les finances de son pays, vient de publier un nouveau livre dont le prompt succès a déjà retenti jusqu'à nous. Ce livre a pour titre : *le Royaume britannique dans l'Inde orientale*. C'est un tableau rapide, mais complet de cet immense pouvoir que l'Angleterre a conquis dans l'Inde, de son origine, de ses progrès, de son état actuel, de ses moyens d'appui et de ses chances d'avenir. Le long séjour que M. de Biœrnstiernn a fait en Angleterre, et sa position élevée dans la diplomatie, l'ont aidé à se procurer, sur tous les points qu'il voulait traiter, les documens les plus nouveaux et les plus précis. Les Anglais eux-mêmes rendent justice à la rigoureuse exactitude de son récit et de ses chiffres Les Allemands le traduisent. Nous espérons le voir aussi traduit en France. Ce livre est un de ceux dont tout homme d'étude aime à enrichir sa bibliothèque.

V. DE MARS.

TABLE

DES MATIÈRES DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

FIN DE LA TABLE.

ERRATUM

POUR LA DERNIÈRE LIVRAISON :

Page 743, ligne 41, au lieu de *Laristan*, lisez : *Larsultan*.